



présente

**“L’île au trésor”**

traduction de

**“Treasure island”**

(1883)

roman de Robert-Louis STEVENSON

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

- la genèse (page 12),
- l’intérêt de l’action (page 14),
- l’intérêt littéraire (page 20),
- l’intérêt documentaire (page 32),
- l’intérêt psychologique (page 38),
- l’intérêt philosophique (page 54),
- la destinée de l’oeuvre (page 56).

# Résumé

## Première partie : *“Le vieux boucanier”*

### Chapitre 1 : *“Le vieux loup de mer à “L’amiral Benbow”*

«*En cet an de grâce 17...*», le jeune Jim Hawkins entreprend le récit de la recherche d'une «*île au trésor*» qu'on lui a demandé de faire, en ne cachant rien sauf la situation exacte de l'île, tout le trésor n'ayant pas encore été enlevé. Il nous apprend comment sa mère, son père et lui menaient une vie assez tranquille dans leur auberge appelée «*À l'amiral Benbow*», située près de Bristol, jusqu'au jour où s'y présenta un vieux loup de mer «*au visage basané et balafré d'un coup de sabre*», chargé d'un coffre, chantant : «*Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !*». Cet ivrogne impénitent se qualifia de capitaine, et décida de s'établir, buvant force whiskys, tyrannisant les autres clients, racontant des histoires de sa vie sur les mers. Dans la journée, inquiet, il scrutait l'horizon avec sa lunette. Il demanda au garçon de le prévenir de l'arrivée d'un marin unijambiste. Aussi Jim était-il, par cet homme, à la fois fasciné et effrayé, au point de faire des cauchemars. Or cette atmosphère mystérieuse d'attente anxieuse dura des mois sans que n'ose lui demander de payer sa note le père de Jim, qui était de plus en plus faible à cause de sa phtysie que venait soigner le dr. Livesey. Or celui-ci était aussi le magistrat du district, et il menaça de sévir contre le marin qui l'avait d'ailleurs menacé de son coutelas.

### Chapitre 2 : *“Chien-Noir apparaît et disparaît”*

Un jour, survint un individu qui s'enquit de son «*camarade*», qu'il appelait Billy, et auquel il voulait faire une surprise. Jim fut embarrassé parce que l'homme ne correspondait pas exactement à l'individu que le capitaine attendait. Mais, à son arrivée, il s'exclama : «*Chien-Noir*». Or, les deux hommes conversant, le ton monta, et ils en vinrent aux menaces, à «*une effroyable explosion de blasphèmes*» et à un coup de coutelas par lequel «*Chien-Noir*», en sang, fut chassé. Mais le capitaine resta si bouleversé qu'il eut «*une attaque d'apoplexie*», selon le dr. Livesey tout juste survenu, et qui, le soignant, découvrit, sur un tatouage, son nom : Billy Bones, et lui enjoignit de cesser de boire du rhum.

### Chapitre 3 : *“La marque noire”*

À Jim, Billy Bones, ne tenant pas compte de la mise en garde du dr. Livesey, réclama du rhum, considérant que cette boisson était vitale pour lui, car elle l'avait sauvé dans les pires calamités, et devait lui permettre d'échapper aux visions qu'il avait, dont celle d'un certain capitaine Flint. Il dit au garçon craindre de recevoir «*la marque noire*», de la part de «*fainéants*» lui réclamant de l'argent et voulant s'emparer de son coffre. Il lui demanda, s'il la recevait, d'aller prévenir le dr. Livesey. Il lui révéla qu'il était le seul, de l'équipage de Flint, «*qui connaisse l'endroit*» d'un trésor, que le pirate le lui avait révélé «*à Savannah, sur son lit de mort*» ; que «*la marque noire*» est le signe d'une condamnation à mort chez les pirates. Là-dessus, mourut le père de Jim, qui, ainsi plongé dans une tristesse infinie, ne put donc se soucier du vieux marin qui continuait à faire scandale, tout en s'affaiblissant de plus en plus. Or, «*le lendemain de l'enterrement*», apparut à l'auberge un aveugle courbé, hideux et loqueteux qui, d'une voix «*froidement cruelle et odieuse*» et avec une torsion du bras, obligea Jim à le mener auprès du capitaine auquel il fit passer «*la marque noire*», avec l'obligation de rencontrer ses anciens camarades à dix heures du soir, avant de déguerpir. Le capitaine crut pouvoir encore compter sur ce délai de quelques heures ; mais il mourut, foudroyé par une crise d'apoplexie.

### Chapitre 4 : *“Le coffre de mer”*

Jim, ayant confié à sa mère ce qu'il savait, ils partirent «*chercher du secours au hameau voisin*». Mais les habitants refusèrent de leur en donner, paralysés qu'ils étaient par la peur, car le nom du capitaine Flint «*répandait la terreur*», et d'autant plus qu'on avait vu un cotre dans une anse, et que «*la lâcheté, dit-on, est contagieuse*». La mère de Jim fustigea cette couardise ; mais on se contenta de donner un pistolet à Jim, de promettre d'aller prévenir le docteur et de faire venir des hommes en armes. Dans la

nuit, Jim et sa mère retournèrent à l'auberge, qui, ayant été saccagée, était dans un tel «*état de désolation*» qu'ils étaient ruinés. Ils retrouvèrent le cadavre que Jim osa fouiller pour trouver la clé du coffre, qu'ils ouvrirent. Au milieu d'un «*pêle-mêle*», ils dégagèrent «*un paquet de toile cirée qui semblait renfermer des papiers, et un sac de toile qui émit le tintement de l'or*». La mère déclara ne vouloir prendre, de cet argent, que «*le montant de la dette du capitaine et pas un liard de plus*», pour bien montrer aux gens qu'elle était honnête et raisonnable. Ce fut alors qu'ils entendirent «*le tapotement du bâton de l'aveugle sur la route gelée*», qui s'éloigna cependant quand le verrou l'empêcha d'entrer. Mais retentit un coup de sifflet, et la mère et le fils fuirent l'auberge, non sans que, par curiosité, il ait pris le sac de toile, tandis qu'ils entendaient «*le bruit de pas nombreux qui accouraient*», qu'ils virent la lumière d'une lanterne. Et ils se cachèrent sous un pont.

#### Chapitre 5 : «*La fin de l'aveugle*»

Jim, animé par la curiosité, vit sept ou huit hommes conduits par le mendiant aveugle courir vers l'auberge. Il les entendit annoncer à celui qu'ils appelaient Pew que Billy Bones était mort, que le coffre avait été «*retourné de fond en comble*», que le «*paquet de Flint*» avait disparu. Pew leur ordonna de chercher le garçon et sa mère. Mais un coup de sifflet les incita à s'esquiver, ce à quoi ils étaient prêts, car ils avaient trouvé assez d'argent, et cela malgré les reproches de l'aveugle qui leur indiquait que, par leur lâcheté, ils renonçaient à une grande fortune. Des cavaliers survenant au galop, ils abandonnèrent l'aveugle qui mourut sous les sabots des chevaux. Les cavaliers étaient des «*officiers de la douane*» conduits par l'inspecteur Dance, qui avaient été avertis de l'arrivée suspecte d'un cotre dans une anse, à la recherche duquel ils partirent ensuite. Mais il avait disparu. Jim, laissant sa mère avec les voisins, demanda à l'inspecteur Dance de le conduire chez le dr. Livesey.

#### Chapitre 6 : «*Les papiers du capitaine*»

Le dr. Livesey dînant chez le chevalier Trelawney, un homme d'un caractère vif et énergique, qui était accompagné de quelques hommes du voisinage, Jim se rendit au château, et put donc, pour la première fois, voir de près le seigneur de l'endroit. Dance fit son rapport, et Jim put remettre «*le paquet de toile cirée*» que le dr. Livesey mit dans sa poche. Au sujet du fameux pirate Flint, M. Trelawney put raconter avoir entrevu ses voiles au large de Trinidad, et, comme le docteur évoquait le trésor qu'il pourrait avoir caché, le chevalier se dit prêt à affréter un bateau à Bristol pour aller à sa recherche. Dans l'émotion (provoquée par le «*plaisir des recherches*»), le docteur ouvrit donc le paquet ; s'y trouvaient «*un cahier et un pli scellé*» ; le «*cahier*» se révéla être «*le livre de comptes*» de Billy Bones, où il avait indiqué les noms et le nombre des bateaux qu'il avait coulés ou pillés ; le «*pli scellé*» recelait «*la carte d'une île, où figuraient latitude et longitude, profondeurs, noms des montagnes, baies et passes*» ainsi que des croix dont l'une était accompagnée de ces mots : «*Ici la plus grande partie du trésor*» ; au verso, étaient données des «*instructions complémentaires*» qui, bien interprétées, devaient conduire directement au trésor. Chacun émit des hypothèses, et proposa des explications. Le seigneur, enthousiasmé, confirma son engagement d'investir l'argent nécessaire, d'acquérir «*le meilleur bateau d'Angleterre et la fleur des équipages*» pour partir vers «*l'île au trésor*», avec le docteur, qui serait le médecin du bord, Jim, qui serait «*garçon de cabine*», et trois de ses serviteurs (ses valets John Hunter et Richard Joyce, et Tom Redruth, son garde-chasse), et ramasser de l'argent «*à la pelle*». Mais le docteur le mit en garde : il fallait garder tout cela secret.

#### Deuxième partie : «*Le cuisinier du navire*»

#### Chapitre 7 : «*Je vais à Bristol*»

Pendant l'absence du chevalier, le dr. Livesey alla à Londres pour y chercher un remplaçant, et Jim se livra à des «*rêves de mer et aux plus charmantes anticipations d'îles étranges et d'aventures*». Après plusieurs semaines, M. Trelawney adressa au docteur une lettre contenant ces renseignements : il avait acheté cher et équipé un navire, l'«*Hispaniola*», qui était désormais prêt à appareiller ; il avait trouvé un capitaine, qui est un homme très strict, ce qu'il regrette au point qu'il n'indique pas son nom, un second nommé Arrow, un maître d'équipage ; il n'avait pas été discret, et avait divulgué son projet de chasse au trésor ; surtout, alors qu'il cherchait un équipage, il avait

rencontré par hasard, sur le port, un homme auquel il manquait une jambe, qui était donc affublé d'une béquille ; qui, très expansif et très populaire, se faisait le conseiller de tous et l'avait impressionné par son allant et son intelligence, un ancien cuisinier de bateau nommé Long John Silver, qu'il engagea en tant que «*coq*» et qui recruta pour lui «*une bande de vieux loups de mers endurcis*» (Israël Hands, George Merry, Tom Morgan, Dick Johnson) ; il avait demandé à l'un de ses domestiques, Blandly, de rester sur place afin, s'il n'y avait aucun signe d'eux, d'envoyer un autre bateau au mois d'août ; enfin, il se disait très impatient de prendre le large avec ses compagnons. Jim dit adieu à sa mère, et partit à Bristol. Comme le docteur y était aussi arrivé, le départ fut fixé au lendemain.

#### Chapitre 8 : «*À l'enseigne de "La longue-vue"*»

Le chevalier ayant donné à Jim un billet à remettre à Long John Silver, il alla sur les quais, et trouva la taverne dont «*l'enseigne était un grand télescope de cuivre*». Il y fut reçu par un unijambiste robuste, en qui il soupçonna un ancien pirate mais qui était «*un tavernier de bonne mine et d'humeur affable*». Or Jim vit s'esquiver un des clients en qui il reconnut «*Chien-Noir*». Silver, à grand renfort de déclarations d'honnêteté et de souci de plaire au chevalier, envoya deux clients à sa poursuite, en vain. Puis Jim et Silver marchèrent ensemble le long du quai, le marin lui donnant force explications, Jim pensant qu'il serait «*un compagnon de bord inestimable*», jusqu'à l'auberge où se trouvaient Trelawney et Livesey, et celui-ci, Silver leur ayant raconté l'événement, put déclarer que l'homme lui convenait. On se quitta sur : «*Tout le monde à bord pour cet après-midi à quatre heures !*»

#### Chapitre 9 : «*Où il est question de poudres et d'armes*»

Arrivés à l'«*Hispaniola*», le chevalier, le docteur et Jim furent accueillis par Arrow, le second, «*un homme très capable*», Anderson, le maître d'équipage, Gray, le charpentier de marine, et Smollett, le capitaine, «*un homme à l'air sévère qu'on eût dit mécontent de toute chose à bord*», qui n'aimait pas le laisser-aller de Trelawney et la manière gentille dont il s'adressait aux marins, et qui déclara encore : «*Je n'aime pas cette croisière, je n'aime pas l'équipage et je n'aime pas mon second.*» Il avait appris, par les membres de l'équipage, qu'on allait à la recherche d'un trésor, dont ils connaissaient l'emplacement ; pour lui, c'était donc «*une question de vie ou de mort*». D'autre part, il avait constaté que le second, «*trop familier*», «*triniquait avec les hommes de l'avant*». Enfin, il pensait qu'il fallait «*faire de la partie arrière du navire une citadelle*» en y transférant, de la cale, les armes et les munitions, ce qui fut fait, à l'étonnement de Silver auquel s'opposa fermement le capitaine, le docteur voyant «*un brave homme*» dans le premier, tandis que le chevalier considérait que le capitaine avait «*une conduite indigne d'un homme, d'un marin et plus encore d'un Anglais*».

#### Chapitre 10 : «*Le voyage*»

«*Toute la nuit se passa dans un grand affairement*», Jim étant excité par tout ce qu'il découvrait, même s'il avait à travailler dur. Les marins, qui appelaient Long John Silver «*Barbaque*», lui firent entonner le chant de pirates que chantait Billy Bones. Mais l'ancre fut levée, et commença le voyage vers l'île au trésor, qui fut «*des plus favorisés*», mais que Jim n'était pas autorisé à préciser. Il indique cependant que M. Arrow, qui montra vite «*tous les symptômes de l'ivresse*» sans qu'on sache «*d'où il tenait son alcool*», se noya «*par une nuit noire, où la mer était forte et le vent debout*». Jim admirait l'agilité étonnante de l'unijambiste, dont on lui disait qu'il avait «*reçu de l'instruction dans sa jeunesse*», et qu'il avait fait preuve d'une grande bravoure ; accueillant le garçon dans sa cuisine, il lui présenta son perroquet qu'il appelait «*capitaine Flint*» et qui disait régulièrement : «*Pièces de huit ! pièces de huit ! pièces de huit !*» ou «*Garde à vous ! pare à virer !*» Comme chacun pouvait prendre une pomme dans une barrique, un soir, Jim s'avisait de le faire, la trouva presque vide, y entra et s'y assoupit, jusqu'à, se réveillant, il entendit Silver parler, prononcer «*dix mots*» par lesquels il devenait «*désormais responsable de l'existence de tous les honnêtes gens du bord*».

#### Chapitre 11 : «*Ce que j'entendis dans le tonneau de pommes*»

Silver, conversant avec un jeune matelot, Dick Johnson, se vantait de ses exploits auprès de pirates fameux, en particulier Flint, qui lui avaient permis de gagner beaucoup d'argent placé en banque,

tandis que, cette fois-ci, il travaillait pour son «*propre compte*». Il révéla que des marins de l'«*Hispaniola*» étaient aussi des anciens de Flint, et qu'il savait exactement où le navire allait. Il convainquit son interlocuteur de devenir lui aussi un «*gentilhomme de fortune*». Arriva le quartier-maître Israël Hands qui se plaignit de devoir continuer à obéir aux gens «*de la cabine*». Mais Silver lui conseilla de patienter car le bateau était bien dirigé par le capitaine Smollett, et les pirates n'avaient pas la carte ; il leur fallait attendre d'être sur l'île même, avec «*la marchandise à bord*» ; mais il promit de tuer «*ces avocats de la mer de la cabine*». À ce moment-là, il demanda une pomme de la barrique où Jim fut en proie à la terreur. Mais Hands proposa plutôt «*un coup de rhum*». Et voilà que «*la vigie lança ce cri : "Terre !"*»

#### Chapitre 12 : «*Conseil de guerre*»

Le capitaine Smollett demanda aux marins si quelqu'un «*avait déjà vu cette terre-là*» ; comme Silver déclara que «*y avait fait de l'eau un navire marchand sur lequel il était cuisinier*», le capitaine lui montra une copie de la carte sur laquelle, à sa déception, n'apparaissaient pas les croix, cet aveu cynique de sa connaissance de l'île inspirant de l'horreur à Jim qui fut d'autant plus pressé d'avertir du danger ses amis, le docteur, le chevalier, le capitaine, qui formaient «*le parti de la cabine*». Le capitaine eut l'idée d'offrir à boire aux marins, prétendument pour les remercier de leur travail ; en fait, pour pouvoir discuter à l'aise, dans la cabine, avec ses amis et Jim qui «*rapporta dans tous ses détails la conversation de Silver*». Les adultes l'accueillirent à la table, et burent à sa santé. Puis le capitaine exposa son plan : comme leur camp ne comptait que sept personnes contre dix-neuf, il fallait faire comme si de rien n'était, ne pas agir contre les mutins avant d'être à terre, «*attaquer les premiers, le jour où ils s'y attendront le moins*», Jim devant les observer car «*les hommes ne se méfiaient pas de lui*». Aussi le jeune garçon, convaincu de son «*impuissance radicale*», «*se sentit envahi par le désespoir*».

### Troisième partie : «*Mon aventure à terre*»

#### Chapitre 13 : «*Où commence mon aventure*»

Le lendemain, l'île parut à Jim «*terne et mélancolique*», et, «*dès ce premier coup d'œil*», la prit «*en grippe*», tandis que le roulis de l'«*Hispaniola*» l'étourdissait. À l'aide des deux canots, il fallait remorquer jusqu'au mouillage le navire, qui fut piloté par Silver. Or, même si celui-ci, qui était «*le vrai capitaine*», «*se répandait en bons avis*», dans l'équipage, «*la mutinerie menaçait*». Cette mauvaise humeur s'expliquait par l'impatience des hommes à débarquer pour s'engager dans la recherche du trésor. «*Le parti de la cabine*» tint conseil. Le capitaine Smollett ayant déclaré que son autorité était fragile, il fut décidé d'éloigner du navire le plus possible de matelots en leur offrant «*une promenade à terre*» qui calmerait les esprits. Six hommes restant à bord de l'«*Hispaniola*» et y étant enfermés par le dr. Livesey, treize mutins, y compris Silver, partirent dans deux canots. Jim, qui avait eu «*la fantaisie*» de prendre place dans l'un d'eux, fut le premier à mettre pied à terre, et à courir «*droit devant*» lui car lui était «*passée par la tête la première des folles idées qui contribuèrent tellement à [leur] sauver la vie*» ; il avait jugé qu'il ne pouvait être d'aucune aide au «*parti de la cabine*» et avait décidé d'être libre.

#### Chapitre 14 : «*Le premier coup*»

Jim connut «*alors, pour la première fois, les joies de l'explorateur*». Mais, des oiseaux s'élevant soudain, il comprit que des marins s'approchaient. Il se cacha dans un buisson, et put écouter une conversation entre Silver et Tom Redruth qui refusait de «*renier son devoir*», et qui se révolta quand un cri signala que, non loin, était tué Alan (?) ; l'unijambiste lança à Tom sa béquille qui le frappa dans le dos, puis il «*enfonce son coutelas jusqu'au manche dans ce corps sans défense*». À ce spectacle, Jim s'évanouit, se réveillant cependant pour entendre Silver donner un coup de sifflet qui lui fit craindre pour sa propre vie, et courir plus loin dans la forêt, affolé par la peur et pensant que tout était perdu pour lui, jusqu'à ce que l'arrête «*une nouvelle alerte*».

### Chapitre 15 : "L'homme de l'île"

Jim aperçut une «*forme brunâtre et velue*», une «*chose indéfinissable*», qui se révéla un «*être noir et velu*», très agile, enfin, un homme à l'accoutrement bizarre et à demi fou, qui lui dit s'appeler Ben Gunn, avoir été «*un garçon poli et pieux*» que le goût du rhum avait conduit à la piraterie, et amené à être, trois ans auparavant, «*marronné*», abandonné sur l'île où il errait, élevant des chèvres et rêvant de «*fromage grillé*». Il lui glissa aussi qu'il était «*riche*». Jim lui ayant raconté sa propre histoire, il manifesta sa crainte que le navire soit celui de Flint qu'il avait vu enterrer un trésor, aux côtés de Bones, «*son premier officier*», et de Silver, «*son quartier-maître*». Il indiqua que, plus tard, avec un autre navire, il était revenu à l'île, avait convaincu les autres marins de chercher le trésor, et, comme ils n'y étaient pas parvenus, avait été abandonné «*avec un mousquet, une bêche et une pelle*». Il chargea Jim de dire à ses amis qu'on pouvait compter sur son aide, mais que l'envoyé du camp de Jim devrait arriver, entre midi et six heures, avec un drapeau blanc, et présenter à l'ex-pirate des «*garanties*». Il voulait en échange de la liberté, mille livres et du fromage. Il révéla à Jim qu'il avait fabriqué un petit bateau qui était caché. Ce fut alors que retentirent le bruit d'un coup de canon puis celui d'«*une décharge de mousqueterie*», ce qui fit courir Jim vers le rivage.

### Quatrième partie : "Le fortin"

#### Chapitre 16 : "Le récit continué par le docteur : Comment le navire fut abandonné"

Hunter annonça à Livesey, Smollet et Trelawney que «*Jim Hawkins avait sauté dans un canot et gagné la terre avec les autres*», Silver et ses hommes. Les trois amis s'inquiétèrent pour lui. Il fut décidé que «*Hunter et le docteur iraient à terre avec le petit canot, en quête de nouvelles*». Mais ils se dirigèrent vers le fortin qui était indiqué sur la carte, découvrant qu'il était placé près d'une source ; que c'était «*une forte maison de rondins, capable de tenir à la rigueur une quarantaine de gens, et percée sur chaque face de meurtrières pour la mousqueterie*», protégée encore par un monticule et «*une palissade de six pieds de haut*» fermant un enclos. Entendant «*le cri d'un homme à l'article de la mort*», Livesey pensa que c'était Jim, revint donc au bateau où il trouva le chevalier «*affaissé, blanc comme un linge, en voyant dans quelle fâcheuse aventure*» il avait entraîné ses amis. Le docteur décida d'un plan que le capitaine accepta : tandis que furent empêchés d'agir «*ces six poules mouillées de matelots*», un canot amené à l'arrière du navire fut chargé avec «*des caisses de poudre, des barils de lard, un tonnelet de cognac et l'ineestimable pharmacie portative*» du docteur, et conduit jusqu'au fortin où les paquets furent lancés par-dessus la palissade, et où restèrent Hunter et Joyce. Au second voyage, il y avait dans le canot Abraham Gray, le charpentier en second du navire, qui s'était dégagé des autres, «*une balafre le long de la joue*» ; ce mutin, sensible aux arguments du capitaine Smollett («*Je vous ordonne de suivre votre capitaine*» - «*Au fond vous êtes un brave garçon*»), avait consenti à rejoindre son camp qui comptait Trelawney, Livesey, Jim, Hunter, Redruth et Joyce. Le docteur fit encore deux allers-retours qui se passèrent sans encombre.

#### Chapitre 17 : "Le récit continué par le docteur : Le dernier voyage du petit canot"

Le cinquième voyage se révéla très dangereux pour plusieurs raisons : d'abord, du fait de la lourde charge imposée à la «*coquille de noix*» par cinq hommes dont trois très lourds (Trelawney, Redruth et le capitaine Smollett), par les victuailles et les armes, «*le plat-bord affleurait par l'arrière*» ; ensuite, la marée commençant à descendre, le jusant «*drossait le canot hors de notre vraie route*», loin de l'embarcadère, si bien que le docteur n'arrivait pas à maintenir le cap sur le fortin. Le capitaine recommanda de «*continuer à remonter le courant*». Or il vit que «*les cinq bandits*» restés à bord de l'«*Hispaniola*» s'activaient autour du canon. Aussi Trelawney, le meilleur tireur, épaula-t-il son fusil, et tira, sans toutefois pouvoir atteindre Israël Hands, mais un autre marin. Cela alerta les pirates qui étaient sur le rivage, et qui arrivèrent sur leurs deux yoles, en ayant cependant à lutter contre le courant. Le canot leur échappa donc mais, à ce moment, un coup de canon fut tiré, et «*le canot sombra par l'arrière, tout doucement, dans trois pieds d'eau*». Ils atteignirent donc le rivage, mais les provisions et trois fusils sur cinq étaient perdus.

### Chapitre 18 : *“Le récit continué par le docteur : Fin du premier jour du combat”*

Livesey et ses amis, luttant de rapidité avec *«sept mutins dirigés par Anderson»*, parvinrent à atteindre le fortin. Ils durent faire face à une attaque des mutins : les tirs se succédèrent ; un mutin tomba tandis que les autres se mirent à l’abri. Du fait d’une contre-attaque, Tom Redruth, *«le vieux garde-chasse»*, fut atteint ; après s’être conduit stoïquement *«comme un héros d’Homère»*, il demanda à *«entendre lire une prière»*, et expira ; le capitaine étendit alors sur lui un pavillon britannique, et en hissa un autre sur le toit. Apprenant que le bateau de secours ne viendrait que dans plusieurs mois, il s’inquiéta de la perte des provisions. Un boulet passa au-dessus du fortin, mais un autre tomba dans l’enclos. On suggéra au capitaine d’amener le pavillon qui servait de repère, mais il s’y refusa. Et le bombardement continua : *«Toute la soirée, ils continuèrent à nous bombarder. L’un après l’autre, les boulets nous passaient par-dessus la tête, ou tombaient court, ou faisaient voler le sable de l’enclos ; mais le tir était si plongeant que le projectile arrivait sans force et s’enterrait dans le sable mou»*. *«Cette sorte de jeu brutal»* n’émouvait *«pas plus que le cricket»* les assiégés qui s’en sortaient bien : sur dix-neuf mutins, il n’en restait plus que quinze, trois étant blessés dont l’un grièvement atteint par le premier coup de feu du chevalier. Face à eux, six hommes et un adolescent. Les forces étaient moins disproportionnées mais toujours à l’avantage des pirates qui, à marée basse, s’emparèrent des provisions. Jim arriva *«sain et sauf»*.

### Chapitre 19 : *“Le récit repris par Jim Hawkins : La garnison dans le fortin”*

Quand Ben Gunn aperçut le pavillon, il indiqua à Jim que ses amis occupaient le fortin, car les pirates auraient déployé leur pavillon noir, le *“Jolly Roger”*. Il promit son aide en précisant qu’il avait à proposer *«un riche coup»*. Mais, un boulet tombant près d’eux, ils coururent chacun de son côté. Jim descendit vers le rivage. Il vit le *“Jolly Roger”* flotter sur l’*“Hispaniola”*, entre lequel et le rivage une yole faisait la navette. Il rejoignit le fortin où il raconta son aventure, parla de Ben Gunn et des renseignements qu’il lui avait donnés, indiqua qu’il lui avait promis qu’on lui donnerait une part du butin, et qu’on le ramènerait en Europe. Comme le capitaine Smollett distribuait les tâches, il fut chargé de monter la garde à la porte. On enterra Redruth. *«Les trois chefs»*, tenant conseil, décidèrent de tuer le plus possible de pirates, et espérèrent que bientôt le rhum les *«mette sur le dos»* ; mais ils craignirent aussi qu’ils partent sur l’*“Hispaniola”*. Or se présenta *«un parlementaire»*, *«Silver en personne»*.

### Chapitre 20 : *“L’ambassade de Silver”*

Silver et son compagnon, qui *«agitait une étoffe blanche»*, furent accueillis avec méfiance et hostilité par le capitaine qui donna des ordres aux tenants du fortin. L’unijambiste franchit la palissade, mais *«eut une peine effroyable à parvenir au haut du monticule»*. Il se présenta *«paré de son mieux»*, en tenue de capitaine, et débordant de politesses à l’égard des membres d’*«une famille heureuse»*. Il demanda à s’asseoir. Aux propos qu’il tint, Jim comprit que *«Ben Gunn avait rendu visite aux pirates pendant qu’ils gisaient tous ivres morts autour de leur feu»*. Comme le capitaine, le traitant de haut, affecta de fumer sa pipe, Silver en fit autant. Mais il en vint à définir la situation : *«Nous voulons ce trésor, et nous l’aurons [...] Vous désirez tout autant sauver vos existences.»* Il proposa ce marché : ou bien le docteur et ses amis donnaient la carte du trésor, et seraient déposés sains et saufs quelque part ; ou bien ils choisissaient de rester sur l’île, et il s’engageait à signaler leur présence au premier navire rencontré. Le capitaine cessa de fumer pour exiger la reddition pure et simple des mutins, avec des arguments implacables : ils ne pouvaient pas trouver le trésor sans la carte ; aucun d’eux n’était capable de manœuvrer le navire. Et il chassa Silver qui proféra une menace : *«Dans moins d’une heure, rira bien qui rira le dernier !»* Il tomba, mais personne ne l’aida à se relever, et il dut se traîner sur le sable pour récupérer sa béquille, avant de disparaître.

### Chapitre 21 : *“L’attaque”*

Une fois Silver parti, le capitaine Smollett, constatant que personne, dans le fortin, sauf Gray, n’était à son poste, se mit en colère. Les hommes restèrent penauds : *«Tout le monde avait le rouge aux joues et l’oreille basse»*. Il exposa son *«plan de défense»*, attribuant à chacun une fonction précise et la

responsabilité d'une zone : le docteur devait surveiller la porte, Hunter était affecté au côté est, Joyce au côté ouest, Trelawney, le meilleur tireur, et Gray étaient chargés du nord (grand côté, avec cinq meurtrières : *«c'est là que se trouve le danger»*), Jim et le capitaine rechargeraient les armes et prêteraient main-forte. Une heure passa avant que Joyce tire un coup qui déclencha *«une décharge prolongée, [...] venant [...] de tous les côtés de l'enclos»*. Après un temps de calme, *«poussant un violent hurra, une minuscule nuée de pirates s'élança des bois [...] et accourut droit au fortin, telle une bande de singes»*. Trois d'entre eux tombèrent, mais quatre entrèrent dans l'enclos, gravirent le monticule, l'un d'eux empoignant le mousquet de Hunter, un autre se jetant, *«couteau levé»*, sur le docteur. Comme le fortin était plein de fumée, le capitaine cria : *«Dehors ! combattons à l'air libre.»* Jim se trouva *«face à face avec Anderson, qui, avec un grand hurlement, leva en l'air sa hache»* ; mais il n'eut *«pas le loisir d'avoir peur»* et *«roula au bas de la pente»* pour constater que, *«dans ce court intervalle, le combat avait pris fin et la victoire était»* aux gens du fortin, cinq pirates étant tombés, tandis que Hunter était assommé, Joyce, tué, le capitaine, blessé mais pas mortellement (une balle tirée par Anderson lui avait fracassé l'omoplate, et avait touché un de ses poumons ; une seconde balle lui avait déchiré certains muscles du mollet ; selon le diagnostic du docteur, il allait être immobilisé pendant des semaines). Le capitaine et le docteur comptèrent les forces en présence : *«Nous voici donc à quatre contre neuf, ce qui nous laisse plus de chances qu'au début. Nous étions alors sept contre dix-neuf, ou du moins nous le pensions.»*

#### Cinquième partie : *“Mon aventure en mer”*

##### Chapitre 22 : *“Comment mon aventure en mer commença”*

Le dr. Livesey soigna les blessés. Mais le mutin *«trépassa sous le bistouri»*, Hunter ne put être ranimé, seul le capitaine se remettrait de ses blessures. À son chevet, le chevalier et le docteur *«tinrent conseil»*, après quoi le docteur partit, équipé de son chapeau, de ses pistolets, d'un coutelas, de la carte et d'un mousquet, Jim devinant qu'il allait *«rendre visite à Ben Gunn»*, mais en anticipant de possibles combats avec l'ennemi. Comme il était *«au milieu de tout ce sang et entouré de tous ces tristes cadavres»*, il éprouvait du *«dégoût»* et *«de la terreur»*, il se prépara à une *«escapade»* (sa *«seconde folie»*) : il emplit ses poches de biscuits, s'empara d'une paire de pistolets, et, transgressant une interdiction qu'il jugeait probable, partit à la recherche du bateau de Ben Gunn. Il reconnaît : *«J'étais stupide [...] j'allais commettre une action insensée et téméraire ; mais j'étais résolu à l'accomplir»*. Une fois hors du fortin, il éprouva un sentiment de liberté que nourrirent à la fois le bonheur d'en être sorti et la vue d'une mer bleue et lumineuse. Il marcha d'*«un pas fort allègre»* pour s'enfoncer dans la forêt, et rejoindre la côte. Alors que le crépuscule commençait à tomber, il dut ramper dans les broussailles pour parvenir au bateau de Ben Gunn sans se faire repérer par les deux ennemis qu'il avait vus sur l'*“Hispaniola”*. Sous *«une tente en peaux de chèvres»*, il découvrit *«un coracle, une pirogue rustique au possible, qui consistait en une carcasse de bois brut, grossière et de forme biscornue»*. Il voulait se *«faufiler, à la faveur de la nuit, jusqu'à l'“Hispaniola”»*, couper ses amarres, et la laisser dériver, pour priver les pirates d'un moyen de s'échapper. Aussi attendit-il la nuit en mangeant son biscuit.

##### Chapitre 23 : *“La marée descend”*

Une fois en mer, Jim s'aperçut que le coracle était une embarcation *«des plus difficiles à conduire»*, qui *«se tournait dans toutes les directions, sauf celle où on voulait aller»*. Mais la marée descendante le conduisait vers l'*“Hispaniola”*. Cependant, à l'approche du navire, la question se posa de couper ou non l'amarre car, comme elle était très tendue, cela risquait de projeter en l'air le minuscule coracle. Or la brise refoula le navire à contre-courant, l'amarre fut ainsi détendue, et Jim put commencer à couper, les uns après les autres, les torons de la corde. Il entendit alors un vacarme qui révélait que Israël Hands et l'homme au bonnet rouge *«n'étaient pas seulement ivres»* mais *«aussi dans une furieuse colère»*, se querellaient violemment. Jim finit de trancher les dernières fibres de la corde. Le coracle fut alors *«presque instantanément plaqué contre l'étrave»*, et, le navire tournant, il allait être à la vue du camp des pirates. Cependant, Jim put empoigner *«un mince cordage qui pendait du gaillard d'arrière»*, et s'y hisser. Il vit alors que les deux mutins *«se serraient la gorge réciproquement»*. Il vit

aussi que le courant poussait le navire «à travers la passe», et qu'il ne pouvait «manquer de tomber sur quelque ligne de brisants furieux». Aussi, s'abandonnant aux flots, il s'apprêta à mourir. Enfin, «la fatigue l'envahit», «le sommeil le prit», et il «rêva de son pays et du vieil "Amiral Benbow"».

#### Chapitre 24 : "Le voyage du coracle"

Quand Jim se réveilla, «il faisait grand jour». Il pensa pagayer vers le rivage, mais craignit d'être porté sur des rochers ou parmi des «lions de mer». Il préféra se laisser encore dériver par le courant pour aborder en un endroit plus favorable, en veillant à ne pas «contrarier» le coracle qui, «livré à lui-même», se jouait des vagues, et en se contentant, avec sa pagaie, de «donner de temps à autre un ou deux coups pour orienter l'avant vers la terre». «Trempe et terrifié», tourmenté par la soif, il fut, auprès du "Cap des Bois", «presque malade d'impatience» à la vue des arbres. Mais le courant l'emporta au-delà. Ce fut alors qu'il vit l'"Hispaniola" qui était «sous sa grand-voile et ses deux focs», d'abord gonflés puis flasques ; le navire n'était donc pas gouverné, les deux hommes à bord devant être «soufflés comme des bourriques». Il décida de s'en approcher. Or, par chance, «la brise tomba presque à rien», le coracle se trouva soudain sous le beaupré. Jim se leva d'un bond, s'accrocha au bout-dehors, et, par une manœuvre qui fut un exploit physique et psychologique, il sauta sur le pont de l'"Hispaniola". Mais cela envoya sous l'eau le coracle qui fut broyé par le navire. La situation de Jim était donc plus périlleuse que jamais puisqu'il se trouvait «sans possibilité de retraite».

#### Chapitre 25 : "J'abats le Jolly Roger"

Jim rampa sur le beaupré, et culbuta sur le pont. Soudain, la voile se déplaçant, il vit les «deux gardiens» très mal en point, résultat de leur «rage d'ivrognes» : l'un, O'Brien, étendu comme «un crucifix» et restant inerte, l'autre, Israël Hands, accoté au bastingage, «sa mâchoire pendante», «son gémissement révélant une douleur et une faiblesse extrêmes». Jim s'adressa à lui, qui ne répondit que «Eau-de-vie». Aussi descendit-il à l'intérieur du navire, y découvrant un grand désordre, prenant une bouteille d'eau-de-vie, et de la nourriture. De retour sur le pont, il déclara : «Je suis venu à bord pour prendre possession de ce navire, maître Hands ; et jusqu'à nouvel ordre vous êtes prié de me considérer comme votre capitaine.» Il amena le drapeau noir, et le jeta par-dessus bord. Cependant, Hands, reconnaissant : «C'est toi qui as le dessus», lui demanda de lui donner à manger et à boire, de lui remettre un vieux foulard pour bander sa blessure. Contre ce service, il lui indiquerait comment manœuvrer le bateau jusqu'à la "Baie du Nord" où il avait l'intention de débarquer. Le navire fila alors dans la direction choisie par Jim qui «était tout transporté par son nouveau commandement», Hands le guettant sans relâche avec «un inquiétant sourire».

#### Chapitre 26 : "Israël Hands"

«Le navire en panne», Jim et Hands purent prendre un autre repas. Puis le quartier-maître proposa de jeter à l'eau le cadavre d'O'Brien, tout en interrogeant Jim sur la vie après la mort. Ensuite, il voulut que le garçon lui apporte une bouteille de vin. Mais Jim se méfia, pensant qu'«il machinait quelque ruse», sûr toutefois de sa «supériorité sur lui». Il feignit donc de répondre à sa demande pour mieux le surveiller ; ce fut ainsi qu'il le vit se dresser et prendre un coutelas. Revenant auprès de lui, il l'écouta lui parler de sa vie de forban, de son habitude de «frapper le premier», puis, soudain, lui donner l'ordre de faire de dernières manœuvres ; elles furent si délicates que Jim «relâcha un peu sa vigilance». Hands l'attaqua, et il lâcha la barre qui vint frapper son adversaire en pleine poitrine. Jim sortit son pistolet, «visa avec sang-froid» ; mais l'arme ne fonctionna pas. Ils se livrèrent alors à des feintes qui durèrent jusqu'au choc provoqué par l'échouage de l'"Hispaniola" qui les renversa. Le pont étant très incliné, Jim eut l'idée de bondir dans «les haubans d'artimon», échappant ainsi au coup de poignard de Hands, pouvant recharger ses pistolets, menacer l'autre de mort s'il faisait un pas de plus. Hands prétendit «conclure la paix», mais Jim se trouva «cloué au mât par l'épaule» tandis que ses pistolets lui échappèrent des mains, et tombèrent, comme le quartier-maître.

#### Chapitre 27 : "Pièce de huit !"

Hands était «bien mort, à la fois percé de balles et noyé». Mais Jim se sentait «vertigineux d'épuisement, d'horreur, de peur». Se reprenant, il arracha le poignard qui tenait «par une simple

*languette de peau*». Puis il jeta par-dessus bord O'Brien qui était *«pareil à quelque hideux pantin disloqué»*. Comme *«la brise du soir s'était levée»*, le navire était en danger, et Jim s'employa à abattre les voiles. *«Laisant l'"Hispaniola" sur le flanc avec sa grand-voile large étalée à la surface de la baie»*, fier d'avoir repris le navire aux pirates, il partit vers le fortin, trébuchant dans la nuit. Puis, la lune s'étant levée, il put marcher et courir. Lui apparut *«une lueur d'un rouge ardent»* qui était celle d'*«un énorme feu réduit en braises vives»* qui était auprès du fortin, alors que le capitaine Smollett avait interdit qu'on en fasse. S'étonnant aussi qu'il n'y ait pas de sentinelle, il s'avança avec précaution. Mais, entendant *«ses amis ronfler avec ensemble, d'un sommeil si profond et paisible»*, il fut rassuré, pénétra sans bruit pour se coucher, quand, *«tout d'un coup, une voix stridente éclata dans les ténèbres : Pièces de huit ! pièces de huit ! pièces de huit ! pièces de huit ! pièces de huit»*, celle du perroquet de Silver qui, se réveillant, demanda qu'on apporte une torche.

## Sixième partie : *“Le capitaine Silver”*

### Chapitre 28 : *“Dans le camp ennemi”*

Jim vit que *«les pirates étaient en possession du fortin et des approvisionnements»*, qu'*«il n'y avait pas trace de prisonniers»*. Mais il fit montre *«d'une passable fermeté»*, tout en ayant *«le cœur plein d'un sombre désespoir»*. Silver, très amical, lui proposa de se joindre à eux, car, selon lui, il ne pouvait plus retourner auprès de *«ceux de la cabine»* qui l'avaient désavoué. Il lui indiqua que le dr. Livesey, leur faisant remarquer que le navire n'était plus là, avait, avec eux, conclu un marché par lequel leur étaient abandonnés le fortin et la nourriture, tandis que lui et ses compagnons partaient il ne savait où. Jim, devant choisir, indiqua plutôt aux pirates : *«Toute votre entreprise a fait naufrage»*, et se vanta d'en être l'auteur, tout en promettant de, au moment de leur passage devant la justice, les *«sauver de la potence»*. Cela provoqua la colère des autres pirates qui tinrent à tenir conseil à l'extérieur. Silver indiqua alors à Jim qu'il était *«à deux doigts de la mort et, ce qui est bien pire, de la torture»*, mais qu'il le soutiendrait, chacun ayant besoin de l'autre, lui étant désormais *«du côté du chevalier»*. Et il lui fit part de son étonnement : *«Pourquoi ce docteur m'a-t-il donné la carte?»*

### Chapitre 29 : *“De nouveau, la marque noire”*

Le groupe des pirates revint soudé, et poussa en avant son porte-parole qui tendit à Silver un papier portant *«la marque noire»*. Il ne s'en étonna pas, mais s'offusqua du fait que le papier avait été pris dans une bible. Et il continua à se moquer et à *«blaguer»*. Les autres pirates lui reprochaient d'avoir *«fait un beau gâchis de cette croisière»*, d'avoir *«laissé l'ennemi s'échapper de ce piège pour rien»*, de protéger Jim. Avec *«une véhémence qui faisait trembler la maison»*, Silver réfuta chacune des accusations, présentant Jim comme un otage qu'il ne fallait pas perdre, pour, enfin, leur montrer, *«la carte sur papier jauni, avec les trois croix rouges»*. Si les autres pirates se réjouirent, George Merry demanda : *«Comment allons-nous faire pour emporter le trésor, sans navire?»* Silver s'emporta, et, pour le punir, le mit en sentinelle. Alors que les autres dormaient, Jim restait éveillé, troublé par tout ce qui lui était arrivé ce jour-là, et par le jeu que menait Silver.

### Chapitre 30 : *“Prisonnier sur parole”*

Le lendemain, le dr. Livesey vint apporter ses soins aux pirates blessés, étant accueilli chaleureusement par Silver. Il s'occupa de ses patients sans *«montrer d'appréhension»*. Après avoir, à son arrivée, *«adressé un signe de tête contraint»* à Jim, il demanda à lui parler en privé, ce que Silver accepta avec cette exigence : *«Hawkins, veux-tu me donner ta parole de jeune gentilhomme - car tu l'es, en dépit de ton humble naissance - ta parole de ne pas filer ton nœud?»* Et, loin des pirates, Livesey s'étant placé à l'extérieur de la palissade, tandis que Jim resta à l'intérieur. Il lui fit part du double jeu qu'il menait. Livesey commença à lui faire des reproches, mais finit par le prendre en pitié lorsque le jeune garçon se mit à pleurer, en lui disant être prêt à mourir mais craindre d'être torturé, et d'avoir à indiquer l'emplacement du navire, ce qu'il révéla à Livesey, qui ne put que reconnaître la valeur de ses différentes actions. Il lui proposa de s'enfuir avec lui, mais Jim refusa, car il avait donné sa parole. Silver manifesta encore son étonnement devant l'abandon du fortin et le don de la carte, alors que partait le docteur.

### Chapitre 31 : *“La chasse au trésor - “Le point de repère de Flint”*

Silver réitéra à Jim la nécessité pour eux deux de *«se tenir ensemble»* pour cette *«chasse au trésor»* qui le laissait décontenancé. Mais, devant les autres, il déclara vouloir tenir l'otage en laisse avant de lui *«régler son compte»*. Aussi Jim était-il *«horriblement abattu»*, d'une part, craignant les pirates, d'autre part, inquiet de *«la conduite de ses amis»*. Puis la troupe se mit en route, offrant *«un curieux spectacle»* ; en effet, les pirates étaient *«salement vêtus»*, *«armés jusqu'aux dents»* et transportant aussi des pioches et des pelles, ainsi que des provisions ; Silver, son perroquet sur l'épaule, traînait derrière lui Jim qui était attaché à une corde. D'abord, ils naviguèrent dans les deux yoles ; puis ils entreprirent l'ascension d'une pente caillouteuse où Silver eut bien de la peine. Ils tombèrent sur *«un squelette humain»*, qui gisait dans *«une position parfaitement rectiligne»*, Silver en déduisant qu'il servait d'indicateur, son bras étant orienté vers ce qui semblait être l'emplacement du trésor, et qu'il devait s'agir d'un certain Allardyce, un marin qui avait été tué par Flint, dont le souvenir inspira de la terreur aux pirates.

### Chapitre 32 : *“La chasse au trésor - “La voix dans les arbres”*

*«Au haut de la montée»*, la troupe se reposa. Tandis que Silver reconnaissait les repères indiqués sur la carte, et que les autres pirates parlaient encore de Flint, ils entendirent une voix aiguë sortant de la forêt ; elle entonna l'air et les paroles familiers : *«Nous étions quinze sur le coffre du mort... Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !»* ; puis elle gémit : *«Darby Mac Graw, passe-moi le rhum !»*. Épouvantés, ils pensèrent que c'était le fantôme de Flint ; mais Silver déclara qu'il ne lui faisait pas plus peur que de son vivant. George Merry crut reconnaître la voix de Ben Gunn. Comme personne ne le craignait et que Silver leur rappelait : *«À moins d'un quart de mille d'ici, il y a sept cent mille livres en or enterrées»*, *«captivés par cette richesse qui les attendait là, et représentait pour chacun d'eux toute une vie de plaisir et de débauche»*, ils se remirent en route, Jim étant violemment tiré, *«avec des regards meurtriers»*. Or ils tombèrent sur *«une large excavation»* qui *«datait déjà»*, qui *«renfermait le manche d'une pioche cassé en deux et les planches éparses de plusieurs caisses»*.

### Chapitre 33 : *“La chute d'un chef”*

*«Les six pirates semblaient frappés de la foudre»*. S'éloignant des autres, Silver passa à Jim *«un pistolet à deux coups»*. Comme ne furent trouvées que deux guinées, les pirates non seulement invectivèrent Silver mais se firent menaçants ; le vieux flibustier, avec Jim à son côté, demeura *«droit sur sa béquille»* face à cinq hommes. Or, comme Merry *«élevait le bras en même temps que la voix»*, *«trois coups de mousquet jaillirent du fourré»* ; deux pirates furent atteints, les autres *«déguerpirent»*. Et surgirent le docteur, Gray et Ben Gunn. Silver remercia le docteur, et reconnut Ben Gunn. Le docteur raconta toute l'histoire : Ben Gunn avait, lors de ses longues années d'errance, trouvé le trésor, et l'avait transporté dans sa grotte ; avec le docteur, il avait conclu un pacte contre les pirates ; purent alors leur être abandonnés le fortin, la carte et les provisions puisqu'il *«était bien approvisionné de viande de chèvre salée»*, et qu'il valait mieux *«se retirer sur la montagne afin d'y être à l'abri de la malaria et de veiller sur le trésor»* ; à l'approche des pirates, Ben Gunn avait été *«envoyé en éclaireur»* et *«avait eu l'idée de mettre à profit les superstitions de ses ex-camarades»*. Arrivés sur le rivage, ils reprirent possession de l'*«Hispaniola»*. À la grotte, *«spacieuse et bien aérée»* et où s'empilaient des pièces de monnaie et des lingots d'or, le chevalier *«s'échauffa»* contre Silver mais ne dit rien à Jim, tandis que le capitaine Smollett le traita d'*«enfant gâté»*. Lors du souper, Silver se montra *«le même marin placide, poli, obséquieux qu'il avait été durant tout le voyage»*.

### Chapitre 34 : *“Et finalement”*

Pendant plusieurs jours, on s'employa à embarquer le trésor sur l'*«Hispaniola»*, Jim étant chargé d'emballer dans des sacs les nombreuses pièces de monnaie. Silver *«jouissait d'une entière liberté»*, se déclarait membre du groupe et manifestait son mépris pour les trois pirates survivants qu'on décida d'abandonner sur l'île avec des provisions, et qui, lorsque le navire partit, furent vus *«agenouillés l'un à côté de l'autre sur le sable et tendant des mains suppliantes»* avant que l'un d'eux tire une balle. *«On mit le cap sur le port le plus prochain de l'Amérique espagnole»* qui offrit *«un contraste*

*enchanteur avec le séjour sinistre et sanglant sur l'île*». Mais, pour préserver la sécurité de l'équipe, Ben Gunn aida Silver à s'échapper non sans emporter «*un sac de monnaie*», «*trois ou quatre cents guinées*». Enfin, l'«*Hispaniola*» arriva à Bristol, au moment où Blandly s'apprêtait à envoyer un navire à sa recherche. Chacun des membres de l'expédition eut une part du trésor, Ben Gunn «*dilapidant la sienne en trois semaines*». De Silver, nulle nouvelle. Quant à Jim, il avait encore des cauchemars où il entendait le perroquet lancer : «*Pièces de huit ! pièces de huit !*»

---

---

## Analyse

---

---

### La genèse

Stevenson put avoir la première idée de son livre quand il lut, le 31 octobre 1879, un article du grand quotidien "The San Francisco call", qui indiquait que deux navires différents avaient lancé une expédition pour retrouver un trésor que des pirates avaient caché sur l'Île Cocos, mais étaient revenus bredouilles.

Puis il passa l'été 1881, avec sa femme, son beau-fils et ses parents, dans les "Highlands" d'Écosse. En août et septembre, ils furent dans un cottage appelé "Braemar", loué près de Pitlochry. Or, comme le temps était exceptionnellement froid, pluvieux et venteux, son médecin lui interdit de sortir. En était empêché aussi Lloyd, son beau-fils, qu'il vit s'amuser, pour se distraire, à dessiner la carte d'une "Île au trésor", avec son "Îlot du Squelette", sa "Colline de la Longue-Vue" ; il la compléta et cet objet visuel non narratif déclencha chez lui la dynamique du rêve. De ce fait, il commença, sans plan préalable, une histoire intitulée "*The sea-cook or Treasure island*", où il chercha simplement le pittoresque. Mais elle fascinait le jeune garçon, et même le père de Stevenson, Thomas, bourgeois sévère mais alors en vacance d'austérité, qui était séduit par le souvenir des «*histoires de bateaux, d'auberges, de voleurs, de vieux loups de mer, et de voyageurs de commerce d'avant l'arrivée de la vapeur*» qu'il commençait sans jamais les terminer, s'enthousiasma et participa aussi à la conception. Stevenson s'employa à faire le méticuleux inventaire du contenu du coffre de Billy Bones, qui lui coûta toute une journée de réflexion, le fit aller de la paire de beaux pistolets d'Espagne jusqu'aux «*cinq ou six curieux coquillages des Indes Occidentales*», sans lesquels la personnalité de ce pauvre sinistré de l'aventure aurait été privée d'une touche pathétique ; il proposa le nom du vieux bateau de Flint, le "*Walrus*" ; il imposa l'idée de la religiosité de Ben Gunn ; pour l'épisode du tonneau de pommes, il reprit la mention qu'il avait faite, dans "*Records of a family of engineers*", d'un incident comparable survenu quand son père avait surpris un marin hypocrite.

Au mois d'août, il écrivit à son ami, W.E. Henley : «*Je suis maintenant sur une autre disposition, et je la dois purement à Lloyd. Mais je crois qu'il y a plus d'argent à en attendre que dans n'importe quel ensemble de mes brimborions ; ici, c'est "The sea cook, or Treasure island", une histoire pour les garçons. Si cela ne va pas chercher les gamins, c'est qu'ils sont devenus gâtés depuis ma jeunesse. Serez-vous surpris d'apprendre que cela tourne autour de boucaniers, que cela commence à "L'amiral Benbow", un pub sur la côte du Devon ; qu'il y a une carte, et un trésor, et une mutinerie, et un bateau abandonné, et un courant, et un beau vieux chevalier Trelawney [...] et un docteur, et un cuisinier de bateau avec une seule jambe, et une bouteille de rhum, et un chant de mer avec le refrain "Yo-ho-ho" [...] qui est un réel chant de boucaniers, connu seulement de l'équipage de l'ancien capitaine Flint (mort victime du rhum à Key West) [...] Deux chapitres sont écrits, et je les ai testés sur Lloyd avec un grand succès ; la difficulté, c'est de le travailler sans jurons.*» Or Stevenson se servit de Henley, qui avait été amputé d'un pied, mais était néanmoins un «*vrai pirate turbulent*» montrant beaucoup de vigueur, pour créer Long John Silver. Et Henley l'incita à poursuivre.

Le même mois, vinrent à "Braemar" des amis, les critiques littéraires Edmund Gosse, Sidney Colvin et Alexander Japp, qui exprimèrent eux aussi leur admiration. Stevenson commença à considérer sérieusement la possibilité de fixer par écrit cette histoire orale qu'il avait commencée malgré lui et presque par hasard ; d'en faire un roman. Alexander Japp, conseiller littéraire de plusieurs éditeurs

londoniens, apporta les premiers chapitres et un aperçu de la suite à James Henderson, l'éditeur du très populaire magazine hebdomadaire pour enfants, "Young folks", qui accepta de publier l'œuvre quand elle serait terminée, et de la payer douze shillings et six pence par colonne imprimée.

Stevenson écrivit quinze chapitres, au rythme d'un par jour. Cependant, comme il l'indiqua dans "*Mon premier livre, L'île au trésor*", il perdit «*ignominieusement*» toute inspiration, et abandonna l'œuvre. Et d'autant plus que Fanny n'appréciait pas ce que son mari inventait pour amuser le gamin qui était son fils à elle !

Il ne reprit la rédaction de l'histoire qu'en novembre 1882 alors qu'il était à Davos. L'air de la montagne lui faisant du bien, il connut un hiver productif : retrouvant l'inspiration, il écrivit en deux semaines les quinze derniers chapitres, de nouveau à raison d'un par jour. L'éditeur, satisfait, lui envoya trente livres.

En septembre 1881 fut annoncée la parution en feuilleton dans "Young folks" de "*Treasure island or The mutiny of the "Hispaniola"*", le changement de titre s'étant fait à la suggestion de l'éditeur du magazine où l'œuvre parut du 1er octobre 1881 au 28 janvier 1882. Ce fut un échec, du fait peut-être de la relégation du texte dans les pages du milieu, avec une seule illustration (une gravure montrant Billy Bones et Chien-Noir), des contraintes imposées pour plaire aux enfants et à leurs parents, qui, de plus, étaient habitués à trouver dans le magazine des histoires de haut héroïsme. Stevenson fut alors payé trente-quatre livres.

Ensuite, en vue de la publication en un livre, il apporta de nombreuses modifications à son texte :

-Il l'organisa en six parties.

-Il mit l'accent sur «*les incidents bruts, le danger et la peur*», intensifia l'excitation, rendant, dans le chapitre 1, les marins plus effrayants, plus une menace pour Jim dont les rêves sont «*hantés*» par l'unijambiste.

-Il modifia quelque peu le personnage de Jim, le rendant plus sympathique (il montra l'excitation et l'anticipation qui s'emparent de lui quand il se penche sur la carte de l'île, laquelle fut évoquée avec plus de détails significatifs), moins vantard (il le fit moins insister sur ses difficultés à manier le coracle ; il supprima certains de ses commentaires, tels que : «*J'étais prêt à triompher de sa détresse*», celle d'Israël Hands, au chapitre 25).

-Il rendit au texte la vigueur et la truculence dont on avait estimé qu'elles ne convenaient pas pour les enfants : il restitua donc les jurons des marins, des termes tels que "*le méchant*" et "*le diable*" (ainsi, pour désigner Flint au chapitre 32) ; mais, d'un autre côté, il adoucit le récit fait par le dr. Livesey, qui était, dans la première version, plus familier, plus brusque, plus vivant, plus désinvolte en matière de violence et de mort.

\*  
\* \*

Dans une lettre de 1884, à Colvin, Stevenson indiqua des œuvres qui l'inspirèrent :

- "*A general history of robberies and murders of the most notorious pirates*", de Charles Johnson ;

- "*At last : a Christmas in the West Indies*" (1871), un roman de l'Écossais Charles Kingsley, datant de 1871, où il trouva l'idée du «*coffre du mort*».

Dans "*Mon premier livre*", il reconnut aussi des réminiscences de :

- "*Robinson Crusoé*", le roman fameux de DeFoe dont le héros est un marin naufragé qui survit plusieurs années en solitaire sur une île déserte ; il a fourni l'île, le perroquet de Silver et le personnage de Ben Gunn avec sa grotte et ses chèvres vivantes ou salées. La première rencontre entre Jim et Ben Gunn est tout à fait romanesque. Mais, à l'existence mélancolique et monotone de Robinson, Stevenson substitua une aventure pleine de bruit et de fureur ; à la royauté paisible du héros de Daniel DeFoe, il substitua une véritable guerre de conquête.

- La nouvelle "*Le scarabée d'or*" d'Edgar Allan Poe qui fournit la carte, le trésor, les ossements à usage de panneau indicateur permettant de trouver un trésor caché par un pirate (Stevenson indiqua : «*Sans aucun doute, le squelette vient de Poe*»), et le modèle du capitaine Flint, le capitaine Kidd, un pirate authentique certes, mais sans la dimension tragique du maître du "*Walrus*". Cependant, la recherche du trésor de Flint ne demande pas l'effort cérébral exigé par la découverte du trésor dans la nouvelle de Poe.

-Herman Melville, l'unijambiste Silver étant un souvenir de cet autre unijambiste célèbre, le capitaine Achab de "Moby Dick".

-Les "Tales of a traveller, by Geoffrey Crayon, Gent.", de Washington Irving, un recueil d'essais et de nouvelles qui fournirent Billy Bones et un grand nombre de détails matériels des premiers chapitres.

On put établir aussi des comparaisons avec :

-le roman de Ballantyne, "The coral island" où le héros est un jeune garçon qui trouve une preuve d'une occupation précédente de l'île par les initiales J.S. gravées sur un tronc d'arbre ;

-les romans du capitaine Marryat, "Jacob the faithful" où se trouvait l'expression «shiver my timbers» («faire trembler mes os», «me foutre les jetons»), et "The pirate".

---

---

## L'intérêt de l'action

Stevenson, jusque-là écrivain dilettante pas tout à fait sorti de sa propre enfance bien qu'âgé de trente ans et marié, écrivit un «boy's book» pour de jeunes garçons semblables à ceux de son enfance. Or il était féru de la littérature d'aventures maritimes du XVIIIe siècle, et se plut donc à raconter une nouvelle histoire de recherche d'un trésor attesté par des papiers laissés par un vieux marin mort, ce qui est d'ailleurs, en connivence profonde, parfaite, avec les jeux qui font rêver les enfants, l'un des mythes fondamentaux du roman d'aventures.

Comme il se doit, cette recherche pleine de péripéties et de rebondissements, oppose deux «équipes», des bons et des méchants, ceux-ci étant, autre ingrédient essentiel, des pirates, ce qui est un stéréotype universel, un mythe ! Fidèle au genre, Stevenson reprit donc les éléments classiques : expédition maritime, mutinerie, trésor enfoui, quête, siège, récupération, malédictions ; il raconta bien une autre exubérante histoire de pirates.

Mais, si le roman d'aventures pour jeunes garçons repose sur les clichés d'une histoire assez euphorique et plaisante, se passant dans un décor exotique, "L'île au trésor" s'avère un livre beaucoup plus sombre, à tel point que le narrateur lui-même, le jeune, honnête et audacieux Jim Hawkins qui est surtout opposé au forban Long John Silver qui ne connaît que la loi du plus fort, tous les autres restant de simples comparses, déclare à la fin qu'on ne l'y reprendra pas, que plus jamais il ne reviendra sur ce qu'il appelle «*cette île maudite*». Le roman est en réalité une histoire pleine de bruit et de fureur. Il y a donc une contradiction apparente entre un genre alors plutôt bien établi, et cette aventure épouvantable qui met en jeu toute une série de fantasmes.

\* \* \*

Stevenson mit donc en vedette :

-D'une part, le personnage du cuisinier de bord qu'est Long John Silver, pittoresque personnage à la jambe de bois, qui est accompagné de son perroquet qui, perché sur son épaule, «*caquetait des bribes incohérentes de propos maritimes*» (chapitre 31), glapit fort et gras pour compenser la politesse contrainte de son maître (du haut de son perchoir agité par le roulis, il rêve qu'il participe à des abordages, et encourage les pirates de jurons et d'imprécations stridentes : «*Pièces de huit ! Pièces de huit ! Pièces de huit !*», comme au temps où le "Walrus" était barbouillé de sang et chargé d'or à en couler). Après s'être bien démené, non seulement contre les honnêtes chercheurs du trésor mais aussi contre ses propres hommes, ce pirate renégat s'échappe grâce au dernier subterfuge de l'épilogue, nous laissant le sentiment que tout n'allait que perdurer.

-D'autre part, le jeune Jim Hawkins dont Stevenson, très habilement, y voyant un élément essentiel d'«*une histoire pour les garçons*» permettant d'assurer la nécessaire identification des jeunes lecteurs avec le héros de l'histoire qui leur est destinée et dont ils partagent les alarmes, se sentant impliqués dans l'expérience cruciale du danger et de la peur, en fit, non seulement, un héros âgé de 17 ans à la conduite héroïque, en qui les adultes mettent leur confiance, comptant sur lui, et ayant raison de le faire, mais en fit aussi le narrateur qui indique d'emblée sa fiabilité («*Je me le rappelle, comme si c'était d'hier*»), parle d'une histoire «*étrange et dramatique*» et mentionne de nouveau ses «*tragiques aventures*» au chapitre 28. De ce fait, à travers ce regard, le récit de l'aventure est empreint d'une

émotion et d'une fraîcheur qu'on ne trouvait pas chez Daniel DeFoe et encore moins chez Edgar Poe. L'histoire est donc narrée à la première personne d'une façon semblant transparente, sans art : un simple jeune homme essaie de relater les faits qu'il a vécus aussi précisément et complètement qu'il le peut.

D'ailleurs, le livre débute par une phrase simple où, cependant, les mots «*il s'y trouve un trésor non encore levé*» et «*avec le sabre coupé*» offrent un bref aperçu du monde vivement coloré dans lequel le lecteur est sur le point de pénétrer et d'être séduit. Cette trompeuse franchise est un élément clé des fictions de Stevenson.

Puis, ce qui est significatif de l'importance du rêve chez l'écrivain, il est question du cauchemar terrible, dans lequel Jim Hawkins se représente l'unijambiste avant même de l'avoir vu. Dimension à la fois réaliste, qui se focalise sur la jambe unique, et très moderne, puisque le rêve précède l'histoire proprement dite.

Ce narrateur s'adresse parfois à un interlocuteur, au lecteur : «*J'étais mort de fatigue, comme vous pouvez l'imaginer.*» (chapitre 19) - «*Je m'arrêtai car, je vous le dis, j'étais à bout de souffle.*» (chapitre 28) - «*Comme le lecteur s'en souvient peut-être*» (chapitre 31) - «*Je vous le dis, Silver tenait fort à rester avec nous.*» (chapitre 33) - «*Trois milles plus loin, à l'embouchure même de la baie du Nord, devinez ce que nous rencontrâmes !*» (chapitre 33). Dans l'une de ces anticipations qui sont nombreuses dans le roman, par lesquelles Stevenson le complexifia en enrichissant à la fois l'énonciation et le point de vue, le narrateur juge aussi, et justifie, sa conduite d'autrefois : «*Ce fut là ma seconde folie, bien pire que la première, car je ne laissais que deux hommes valides pour garder le fortin ; mais, comme la première, elle contribua à notre salut commun*» (chapitre 22). S'il considère comme moralement critiquable sa décision de quitter le fortin, il la met sur le compte de sa jeunesse, tandis que le dr. Livesey, qui est un adulte qui prend autant de risques que Jim, ne bénéficie pas, de la part du narrateur, d'excuses semblables. De plus, certaines réflexions coupent le récit pour laisser place au temps de la narration ; ainsi, Jim porte un jugement sur la dangereuse initiative à laquelle il pensait à la lumière des événements qui allaient suivre : «*Quant au plan que j'avais en tête, il n'était pas mauvais en soi. Je projetais de partir par la langue de sable qui sépare à l'est le mouillage de la haute mer, de gagner la roche blanche que j'avais remarquée le soir précédent, et de vérifier si oui ou non c'était là que Ben Gunn cachait son canot : chose qui en valait bien la peine, je le crois encore.*» (chapitre 22).

Ce choix d'un narrateur qui est jeune donne à cette aventure quelque chose d'un jeu d'enfants. Or, dans de tels jeux, il y a complicité entre des joueurs pourtant opposés ; il y a des moments où on dit : «*Pouce, on ne joue plus*». Ainsi, pendant l'un de ces entractes, le docteur Livesey vient soigner les mutins blessés... par les joueurs de son camp ; et, beaucoup plus que leurs comparses, Long John Silver et Jim Hawkins mettent un point d'honneur à appliquer scrupuleusement les règles du jeu ; en effet, les autres mutins ne songent qu'à s'emparer du médecin lors de ses visites professionnelles ; lorsqu'il incite Jim à s'enfuir, celui-ci refuse car il a donné à Silver sa parole de ne pas s'évader, et la violer, ce serait anéantir le jeu. Cette fidélité à la parole donnée explique en partie la fascination qu'exercent l'un sur l'autre l'innocence et le crime en la personne de Jim Hawkins et Long John Silver.

Étonnamment, si l'aventure inspire à Jim des terreurs, elle ne tombe jamais dans le registre de l'horreur car, quand celle-ci se présente et qu'elle est trop forte pour être supportée (pour le jeune lecteur aussi), s'offre l'issue de l'évanouissement («*J'ignore ce qu'est un évanouissement véritable, mais je sais que pour une minute tout ce qui m'entourait se perdit à ma vue dans un brumeux tourbillon : Silver, les oiseaux et la montagne ondulaient en tous sens devant mes yeux, et un tintamarre confus de cloches et de voix lointaines m'emplissait les oreilles.*»). Dans les épisodes les plus terrifiants est maintenue une distance essentielle, le danger et la peur ne sont pas supprimés, mais les expériences que fait Jim sont rendues sous une forme plus oblique et dans un style plus impressionniste, ce qui est une des habiletés que déploie Stevenson pour que le récit demeure nimbé de rêverie.

\* \* \*

Cependant, la narration est faite aussi par le dr. Livesey qui raconte les événements qui se déroulent au fortin pendant que Jim est retenu en otage par les mutins (chapitres 16, 17 et 18). Il révèle que Ben Gunn avait préalablement découvert, déterré et transporté le trésor dans sa caverne. On comprend dès lors la raison pour laquelle le docteur avait remis la carte du trésor à Silver ainsi que des provisions : la carte était devenue inutile, et Ben Gunn était bien approvisionné en viande de chèvre salée. À la fin du chapitre 18, il donne un extrait du journal de bord que rédigeait le capitaine Smollett qui fait le compte des membres du camp.

Cet enchâssement des narrations est un procédé que Stevenson allait encore utiliser ailleurs dans son œuvre, en particulier dans *“Le maître de Ballantrae”*.

Ainsi, le jeu sur la narration est remarquablement maîtrisé, le lecteur pouvant ainsi accompagner les personnages dans les lieux où ils se trouvent, et recueillir leur récit des événements. D’autre part, cette construction narrative se révèle très cinématographique.

\* \* \*

Le roman d’aventures fut conduit avec beaucoup d’habileté et de science, l’intérêt étant sans cesse soutenu, car le rythme du récit ne se ralentit jamais, même si ceux de diverses autres aventures s’y greffent. L’intérêt est constamment relancé par des anticipations (ou prolepses) : *«Comme on va le voir»* (chapitre 9) - *«Comme on va le lire»* (chapitre 10) - *«Ce fut alors que me passa par la tête la première des folles idées qui contribuèrent tellement à nous sauver la vie.»* (chapitre 13) - *«Et voici qu’une nouvelle alerte m’arrêta court, le cœur palpitant.»* (fin du chapitre 14) : ces annonces d’épisodes ultérieurs les unissent les uns avec les autres et, surtout, intensifient le suspense en mettant le lecteur en attente (c’est net à la fin des chapitres 10, 14, 15, 19, 24).

\* \* \*

Surtout, dans ce roman d’aventures palpitant, se succèdent des moments intenses, s’enchaînent à un rythme rapide des péripiéties haletantes, Stevenson ayant bien compris que le roman d’aventures doit sans arrêt présenter des obstacles qui viennent empêcher le héros d’arriver au but :

-Dès le début, l’action connaît un véritable prologue fantastique avec le décor fantomatique de *«la crique du Mont-Noir»* sur laquelle se dresse ce bâtiment du XVIIIe siècle qu’est l’auberge isolée de *“L’amiral Benbow”* dont la description adopte un registre dramatique faisant ressortir son aspect ténébreux et son mystère, empruntant son éclairage au rêve nocturne et même au cauchemar. À l’intérieur, dans ces murs enduits de peur, règne une mystérieuse atmosphère d’attente anxieuse, une atmosphère de cauchemar. Sur Billy Bones plane une obscure menace. On soulignera l’art du suspense dans la scène de l’arrivée de Chien-Noir : personne n’a les clés de la situation ; le lecteur comme Jim en est réduit à des suppositions. Comme, dans son délire, Billy Bones révèle que Chien-Noir en veut à son *«vieux coffre de mer»*, qu’il prononce des phrases comme *«je suis le seul qui connaisse l’endroit»*, *«il m’a livré le secret»*, ce mystère stimule le suspense. Plus loin, l’arrivée du mendiant aveugle s’accompagne d’une tension dramatique causée à la fois par la personnalité et par la conduite de cet *«ami»* de Bill ; les paroles mielleuses du personnage sont contredites par la brutalité des gestes, la cruauté des manières, la violence des menaces qu’il profère à l’encontre de Jim. L’aveugle surprend aussi par sa dextérité et sa prestesse. Il est d’autant plus énigmatique que le lecteur ne comprend pas la raison de sa venue, sinon à travers l’effet que son arrivée produit sur le capitaine dont il provoque la mort.

-L’attaque de l’auberge menée en pleine nuit par un aveugle est une scène digne du pinceau d’un Goya ; elle est terminée par une image effrayante et pitoyable à la fois : un pauvre mort aux yeux ouverts abandonné sur le carreau où il s’est effondré, veillé jusqu’à l’aube par une chandelle oubliée dont la flamme tremblante éclaire un visage viré au bleu, comme celui du capitaine Flint qui, alors qu’il râlait, ivre de rhum, à Savannah, par une journée chaude, la fenêtre ouverte, se colora ainsi quelques minutes à peine dans son agonie, image hallucinée des deux pièces d’un penny qu’il fallut mettre sur

ses paupières tant il mettait d'obstination à ne pas vouloir fermer les yeux sur le monde qu'il venait de quitter.

-La scène de l'arrivée des officiers de la douane (chapitre 5) est très cinématographique. Alors que les flibustiers se déchirent avec force insultes, un coup de sifflet répété deux fois, en leur signalant un danger, les incite à déguerpir, avant que surviennent des *«chevaux lancés au galop»*, et que le tir d'un coup de feu sème la panique. Pew, *«seul, affolé, tapotant au hasard sur la route»*, s'engage vers le village avant de tomber dans un fossé, et d'être piétiné par un cheval. Le récit très visuel de sa mort frappe par son réalisme.

-Au chapitre 7, avec la lettre que le chevalier Trelawney envoie de Bristol, Stevenson accrut le sentiment du danger que les amis pouvaient rencontrer dans leur recherche du trésor, le post-scriptum mentionnant cependant le secours qu'ils pourraient recevoir ; et Jim, juste avant que le voyage commence, se souvient avec inquiétude de Billy Bones.

-Au chapitre 8, est frappante l'apparition du terrible unijambiste : *«Sa jambe gauche était coupée tout près de la hanche, et son épaule gauche était soutenue par une béquille qu'il maniait avec une dextérité surprenante, en sautillant comme un oiseau. Il était très grand et très fort, avec une face aussi large qu'un jambon, pâle et commune, mais intelligente et souriante.»*

-Au chapitre 12, l'annonce du narrateur : *«Ce fut en effet de moi que vint le salut»* est importante pour le lecteur car elle est une anticipation sur un événement connu du narrateur (mais non du lecteur) qui raconte les événements a posteriori.

-Au chapitre 13, Jim découvre Silver sous son jour le plus cynique et le plus violent. Il l'épie alors qu'il discute en tête-à-tête avec Tom Redruth, qui refusait de *«renier son devoir»* et qui se révolta quand un cri signala que, non loin, était tué Alan (?). Le même sort lui est réservé : *«Poussant un cri de fureur, John empoigna la branche d'un arbre, tira sa béquille de son aisselle et expédia de toutes ses forces ce projectile insolite. La béquille, pointe en avant, frappa le pauvre Tom juste entre les épaules avec une violence stupéfiante. Il leva les bras, poussa une sorte de soupir et tomba. / La blessure avait-elle été légère ou sérieuse? personne ne pourra le dire. À en juger par le choc, sa colonne vertébrale dut céder. Mais, de toute façon, il n'aurait pas eu le temps de se relever : moins de cinq secondes plus tard Silver, lesté comme un singe même sans béquille et avec une seule jambe, était sur lui et enfonçait par deux fois son couteau jusqu'au manche dans ce corps incapable de se défendre. De l'endroit où j'étais caché, je l'entendis ahaner en assenant les coups.»* (chapitre 14).

-Plus loin, c'est habilement que, au cours de divers épisodes de la course-poursuite, les chances de succès des «bons», les amis de Jim, restent longtemps indécises. Et Ben Gunn joue le rôle de l'adjuvant-clé ; mais on remarque aussi qu'est ménagé le hasard qui veut qu'il n'ait découvert le trésor de Flint que quelques mois avant l'arrivée de l'*«Hispaniola»*.

-La scène de l'assaut donné sur le fortin par les mutins est, dans la pure tradition du roman d'aventures, une belle scène d'action, une parodie de la guerre marquée de moments très dramatiques, d'images particulièrement violentes : quatre pirates menés par Anderson (*«Tout le monde à l'assaut ! hurla-t-il»*) attaquent directement les assiégés, tout en étant couverts par leurs compagnons cachés dans les bois. Un pirate arrache le mousquet de Hunter par la meurtrière ; un autre se jette, *«couteau levé»*, sur le docteur. Voilà que le rapport de forces s'est inversé en faveur des insurgés. Les blessures abondent : estafilade sur les doigts de Jim, entaille sur le visage d'un ennemi. L'image d'Anderson qui *«brandit son coutelas qui flamboya au soleil»* et celle d'*«un homme au bonnet rouge, le coutelas entre les dents»* sont particulièrement impressionnantes. Le récit plonge vraiment le lecteur dans le mythe de la piraterie.

-Que Jim, dans son aventure en mer, risque bel et bien sa vie, est dans les conventions du roman d'aventures. Est palpitante la scène de l'abordage où les mouvements de la goélette, sous l'effet du vent et des courants, rendent très périlleux l'abordage et les premiers pas de Jim sur le pont. S'il échappe à un premier danger («*La secousse m'avait presque précipité à la mer*»), il se trouve seul sur un territoire ennemi, face à deux adversaires redoutables en dépit de leur ivresse.

-Au chapitre 26, l'affrontement avec Israël Hands est une belle scène d'action. Avec habileté, en faisant des calculs, les deux adversaires jouent au chat et à la souris. Hands tend un piège à Jim en lui demandant de descendre dans la cabine pour y prendre du vin. Si Jim s'exécute, il est plein de doutes, prévoit une trahison («*il voulait me faire quitter le pont, c'était évident ; mais dans quel but, je n'arrivais pas à le deviner*»), épie son ennemi. Il s'aperçoit que le quartier-maître est parfaitement capable de se déplacer puisqu'il vient d'aller chercher son poignard qu'il avait caché sous sa vareuse après en avoir essayé la pointe. Jim se perd en conjectures. Puis il remonte sur le pont avec une bouteille de vin. Il échange, avec cet ennemi, des considérations où deux conceptions du monde s'affrontent : morale chez Jim, cynique chez le pirate. Finalement, sous les ordres du quartier-maître, le bateau est bientôt prêt à toucher terre. Durant cet épisode, Hands confirme sa réputation de marin hors pair, et Jim se révèle un exécutant de talent. Mais Hands passe à l'attaque. Jim se défend hardiment. Le jeu de cache-cache se poursuit entre les deux adversaires. Puis Hands tend un piège habile au garçon en faisant mine de vouloir une réconciliation. C'est le moment que choisit le pirate pour lancer son poignard qui cloue Jim au mât. Il réplique en actionnant machinalement ses deux pistolets dont les balles atteignent Hands, qui tombe à l'eau.

-Stevenson n'ayant pas voulu terminer ce roman d'aventures sans mettre, encore une fois, le lecteur dans l'incertitude, au chapitre 33, un coup de théâtre vient relancer l'action. Quand les pirates s'approchent de la cache, ils découvrent qu'on les y a précédés, et que le trésor s'est envolé. Ils poussent «*un cri de désappointement*» ; Silver se met à creuser le sol avec sa béquille, «*comme un fou furieux*». Puis, ayant compris que le trésor leur échappant, ses compagnons allaient se retourner contre lui, il fait une nouvelle volte-face pour se ranger du côté de Jim et de ses amis. Les deux camps se surveillent en attendant que l'un des deux tire : d'un côté, Jim et Silver, de l'autre, les cinq mutins, et, entre eux, le trou béant du trésor volé. Mais trois coups de mousquet sont tirés à partir des buissons. Deux hommes (Merry et l'homme à la tête bandée) sont frappés à mort (Merry moribond est achevé par Silver) ; les trois autres déguerpissent. On notera la mise en scène très cinématographique de cet épisode.

-L'abandon sur l'île des trois mutins survivants pourrait scandaliser. La scène dans laquelle, à genoux, ils supplient les vainqueurs en partance, fait brièvement tomber le récit dans le pathétique. Mais ils sont laissés avec une grande quantité de poudre et de balles, de viande de chèvre salée, des médicaments, des outils, des vêtements, des cordes et du tabac. Si l'on prend pour exemple la survie de Robinson Crusoé sur son île, et celle de Ben Gunn pendant trois ans, ils sont capables de s'en sortir. Cependant, ils ont un tel caractère qu'on ne peut envisager un tel avenir.

\* \* \*

On constate, avec ces scènes d'action dramatique très visuelles, que Stevenson avait véritablement un regard de cinéaste, attestant d'un art de la mise en scène vraiment convainquant.

Il sut aussi, pour jeter les lecteurs dans un émoi d'imagination, leur faire voir :

- Au chapitre 3, dans la paume de Silver, «*la marque noire*», un petit et rond morceau de papier, découpé dans une Bible et noirci à la cendre ;
- la figure couleur de chandelle de l'homme à qui manquaient deux doigts ;
- la mèche de cheveux jaunes flottant au vent de la mer sur le crâne d'Allardyce ;

leur faire entendre :

- le martèlement de la canne de l'aveugle sur le sol gelé ;
- les deux ahans de Silver plantant son couteau dans le dos de la première victime ;

- le glapissement du perroquet dans la nuit du fortin ;
- les coups de rames vers l' "Hispaniola" ;
- le chant vibrant de la lame d'Israël Hands clouant au mât l'épaule du petit Jim ;
- le tintement des chaînes des pendus sur le "Quai des Potences" ;
- la voix mince, haute, tremblante, aérienne et douce s'élevant parmi les arbres de l'île pour chanter plaintivement : «*Darby Mac Graw ! Darby Mac Graw !*» ;
- à la fin, le cri du perroquet, "*Pièces de huit ! Pièces de huit ! Pièces de huit !*", qui permet de considérer que c'est bien un pirate qui prononce les derniers mots du livre, et que cela suggère que la vie et les valeurs des pirates hantent toujours Jim et le monde civilisé.

Par contre, des éléments de l'histoire sont laissés dans l'ombre.

-Au début du chapitre 10, le narrateur déclare : «*Je ne relaterai pas en détail ce voyage*». Mais l'ellipse ainsi formellement énoncée est justifiée car il fut long et sans problème.

-Ailleurs, il s'agit de nous donner l'incertitude du mystère. Ainsi, nous ne savons pas exactement ce qu'avait fait Billy Bones ; nous n'avons que deux ou trois aperçus de Flint donnés par Silver mais qui suffisent pour nous inspirer le regret ardent d'ignorer à jamais sa vie et celle de ses compagnons de fortune ; nous ne savons pas d'où venait la «*vieille négresse*» de Silver, ni dans quelle auberge de quelle ville pourrait-on le retrouver, avec un tablier de cuisinier (chapitre 34), l'art, ici, consistant à ne point dire ! Ces espèces de silences du récit, Stevenson a su les employer avec une extraordinaire maîtrise ; ce qu'il ne nous dit pas de la vie de ses personnages, qu'il sut faire surgir des ténèbres qu'il avait créées autour d'eux, nous attire plus que ce qu'il nous en dit.

-Surtout demeure tout à fait énigmatique cet Alan qui est tué par Silver (chapitre 13) alors qu'il n'a pas été question de lui auparavant ! Une inadvertance de Stevenson ?

L'histoire a donc cette intensité particulière propre aux œuvres de Stevenson, et qui ne permet pas de déposer un de ces livres quand on l'a pris en main. Cela tient à l'application des moyens les plus simples et les plus réels aux sujets les plus imaginaires et les plus compliqués. Il sut maintenir un remarquable équilibre entre sa peinture du réel et le halo de légende qui enveloppe ses personnages. Il déroula son fil narratif avec un mélange unique de tension et de fragilité sereine. À différents moments du récit, les événements sont vus comme faisant partie d'un jeu de la sorte de celui auxquels jouèrent Lloyd et Stevenson en traçant la carte de l'île. Cela atténue les menaces inhérentes à l'histoire. C'est un jeu sérieux, mais l'élément ludique est toujours présent.

\* \* \*

Le découpage du texte est habile.

Cette histoire se déroule non seulement en six parties, mais en trente-quatre chapitres qui, comme l'a montré le résumé ci-haut, sont d'importance très égale, ce qui s'explique par la publication du texte en un feuilleton dans un magazine pour enfants.

Surtout, Stevenson, romancier habile, sut terminer la plupart des chapitres, chacun étant une section du feuilleton, sur une note d'extrême intensité dramatique, afin d'inciter à l'achat du numéro suivant :

-Le chapitre 11 se clot sur le cri de la vigie : «*Terre !*», ce mot à forte puissance dramatique annonçant la fin du voyage en mer et le véritable début de l'aventure sur l'île au trésor.

-À la fin du chapitre 13, Jim saute dans un canot pour aller à terre.

-À la fin du chapitre 15, retentit le bruit d'un coup de canon, puis d'«*une décharge de mousqueterie*», ce qui fit courir Jim vers le rivage. Cela signalait le début des hostilités entre les deux camps, et l'apparition de l' "Union Jack" indique à Jim le lieu où se trouvent ses amis.

-À la fin du chapitre 24, on lit : «*Je me trouvais jeté sur l' "Hispaniola" sans possibilité de retraite*».

-Le chapitre 25 se clot sur : «*L'inquiétant sourire qui se jouait continuellement sur le visage*» d'Israël Hands «*contenait un mélange de souffrance et de faiblesse... comme le sourire hébété d'un vieillard ; mais il y avait en outre dans son air un grain de moquerie, une ombre d'astucieuse traîtrise, tandis que de son coin il me guettait et me guettait sans relâche, au cours de mon travail.*»

-La fin du chapitre 31 est : «*Les pirates cessèrent de courir à travers bois isolément et de se héler à pleins poumons : ils restaient côte à côte et parlaient à mi-voix. La terreur du boucanier mort s'était emparée de leurs esprits.*»

-À la fin du chapitre 32 est ménagée une surprise déplaisante : «*On avait découvert la cache et raflé son contenu : les sept cent mille livres s'en étaient allées.*»

---

---

## L'intérêt littéraire

Pour l'apprécier, distinguons la langue et le style.

---

### La langue :

On peut essayer de se rendre compte des difficultés que rencontre un traducteur français du texte, souvent très spécialisé, de Stevenson en donnant ces exemples de traductions de mots et d'expressions :

- «*A B master mariner*» : «maître marinier de première classe» ;
- «*able bodied*» : «bon pour le service» ;
- «*abeam*» : «à angles droits sur le bord du navire» ;
- «*ague*» : «fièvre» ;
- «*all swing and sundry*» : «tous d'accord» ;
- «*all was drawing alow and aloft*» : «toutes les voiles étaient déployées et gonflées par le vent» ;
- «*along of*» : «en conséquence de» ;
- «*arrant*» : «fini», «fieffé» ;
- «*athwart*» : «en travers» ;
- «*avast*» : «arrêter», «stopper» ;
- «*baccy*» : «tabac» ;
- «*backstay*» : «galhauban» ;
- «*bail*» : «caution» ;
- «*Barbaque*» : le surnom de Long John Silver s'explique par l'habitude qu'avaient les pirates de manger de la viande d'animaux embrochés de la barbe à la queue et rôtie sur un feu de bois ;
- «*batten down your hatches*» : «fermez vos écoutes (vos gueules)» ;
- «*beetling*» : «surplombant» ;
- «*before the mast*» : «devant le mât», où se trouvent les simples matelots qui sont d'ailleurs ainsi désignés ; le quartier des officiers se trouve derrière le mât ;
- «*bidding*» : «offre aux enchères» ;
- «*bilge*» : «fond de cale» ;
- «*billows*» : «flots» ;
- «*blade*» : «gaillard hardi» ;
- «*block*» : «drisse» ;
- «*bluff*» : «carré», «chambre d'un navire servant de salon ou de salle à manger aux officiers» ;
- «*blunt*» : «argent» ;
- «*board*» : «sabord» ;
- «*boatswain*» : «maître d'équipage» ;
- «*boom*» : «gui» - «fort espar arrondi sur lequel vient se border toute voile à corne» ;
- «*bow*» : «taille-mer» - «partie basse de l'étrave d'un navire qui fend les flots» ;
- «*bowsprit*» : «beaupré» ;
- «*Bow street runner*» : «volontaires réunis par le romancier et dramaturge Henry Fielding vers 1750 pour obtenir des condamnations», la première force de police de Londres ;
- «*broadside*» : «flanc», «bordée» ;
- «*buccaneer*» : «boucanier», nom donné aux aventuriers des Antilles (parce qu'ils faisaient du «boucan», le grillage de la viande ou du poisson sur un feu de bois) ;

-«*bucking*» : «ruant» ;  
 -«*bulkhead*» : «cloison» ;  
 -«*bulkhead*» : «bastingage» ;  
 -«*bumboat*» : «canot d'approvisionnement» ;  
 -«*bungle*» : «gâcher», «bousiller» ;  
 -«*buoyant*» : «flottant» ;  
 -«*butt*» : «benêt», «nigaud» ;  
 -«*by gum !*» : «par Dieu !» ;  
 -«*by the powers*» : «par tous les diables» ;  
 -«*by the stone*» : «à la livre» ;  
 -«*canikin*» : «gamelle» ;  
 -«*capstan*» : «cabestan» ;  
 -«*careen*» : «caréner», «nettoyer», «réparer la coque d'un navire» ;  
 -«*care killed a cat*» : «le soin tua un chat», expression employée pour dissuader d'être trop soigneux, trop curieux ;  
 -«*carousing*» : «festoyant» ;  
 -«*carpet bowl*» : «boulet» ;  
 -«*caulk*» : «calfater» ;  
 -«*chapling*» : «chapelain», «curé» ;  
 -«*chink*» : «fissure» ;  
 -«*chuck-farthing*» : «fossette», ancien jeu où il fallait lancer une pièce le plus près d'une marque pour remporter toutes les autres pièces ;  
 -«*clove hitch*» : «demi-clé», sorte de noeud de marin ; de là, «endroit étroit» ;  
 -«*cock*» : «bonnet dont les côtés sont noués en haut» ;  
 -«*cock one's hat*» : «incliner son chapeau» ;  
 -«*come post*» : «venir rapidement, sans délai» ;  
 -«*companion ladder*» : «escalier allant du pont à la cabine» ;  
 -«*consort*» : «secours», «qui navigue de conserve» ;  
 -«*cook*» : «cuisinier», «coq» ;  
 -«*copper*» : «pièce de monnaie» ;  
 -«*coral*» : «devenir du corail» ;  
 -«*cowed*» : «effrayé» ;  
 -«*coxswain*» : «quartier-maître» ;  
 -«*creeper*» : «plante grimpante» ;  
 -«*cross-grained*» : «à fibres irrégulières» ;  
 -«*cross-tree*» : «barre traversière», «barre de perroquet», près du sommet du mât ;  
 -«*cutter*» : «côte», navire rapide, à un seul mât ;  
 -«*daddle*» : «berner», «tromper» ;  
 -«*dash my buttons*» : «maudis ma destinée» ;  
 -«*davy*» : «affidavit», «solennelle affirmation faite sous serment» ;  
 -«*Davy Jones*» : nom d'un marin qui en est venu à désigner la mort ou le diable ;  
 -«*dead-eye*» : «poulie qui est un bloc de bois rond et plat» ;  
 -«*dead-light*» : «œil», «bloc de bois ou de fer servant à fermer les sabords» ;  
 -«*dead in earnest*» : «d'un sérieux absolu» ;  
 -«*dead men don't bite*» : «les morts ne mordent pas» ;  
 -«*dead shot*» : «meilleur tireur» ;  
 -«*deuce*» : «deux cartes» ;  
 -«*dingle*» : «vallon profond et boisé» ;  
 -«*dirk*» : «poignard» ;  
 -«*doldrum*» : «calme équatorial», «pot-au-noir» ;  
 -«*dolt*» : «balourd» ;  
 -«*dot and carry one*» : «battement irrégulier» ;  
 -«*doused*» : «desserré et lâché» ;

-«*downhaul*» : «hâle-bas», «cordage de faible diamètre pour amener les pavillons ou les voiles» ;  
 -«*drone*» : «bourdonner» ;  
 -«*drub*» : «rosser» ;  
 -«*duff*» = «*dough*» : «pognon» ;  
 -«*ebb*» : «jusant» ;  
 -«*environ*» : «encercler» ;  
 -«*every man Jack*» : «chaque homme», Jack (ou Jack Tar) étant un sobriquet habituellement appliqué aux marins ;  
 -«*fairway*» : «chenal» ;  
 -«*fawning*» : «douceux» ;  
 -«*fen*» : «marais» ;  
 -«*fidge*» : «remuer sans cesse, avec anxiété» ;  
 -«*figurehead*» : «figure de proue» ;  
 -«*fishy*» : «douteux» ;  
 -«*fleet of foot*» : «agile» ;  
 -«*flighty*» : «bizarre» ;  
 -«*flying jib*» : «clin-foc», voile légère, à l'extrémité du bout-dehors du grand foc ;  
 -«*forecastle*» : «gaillard d'avant» qui est le quartier des matelots ;  
 -«*fore-sail*» : «misaine», voile basse du milieu du navire ;  
 -«*gall*» : «irriter» ;  
 -«*galley*» : «cuisine du bateau» ;  
 -«*gallipot*» : «pot de pharmacien» ;  
 -«*gammon*» : «flouer» ;  
 -«*gaskin*» : «sorte de tissu d'emballage» ;  
 -«*gentlemen of fortune*» : euphémisme pour «pirates» ;  
 -«*george*» : pièce d'une livre sterling à l'effigie du roi George ;  
 -«*gig*» : «yole» ;  
 -«*give the slip*» : «lâcher» ;  
 -«*glim*» : «chandelle» ;  
 -«*grog*» : nom donné par les marins à tout alcool ;  
 -«*gruffy*» : «d'un ton bourru» ;  
 -«*gully*» : «couteau à gaine» ;  
 -«*gunwale*» : «plat-bord» ;  
 -«*haft*» : «manche» ;  
 -«*halyard*» : «drisse» ;  
 -«*hand and glove*» : «oeuvrer ensemble» ;  
 -«*hand-barrow*» : «civière» ;  
 -«*hand spike*» : «anspect ou barre d'aspect», «lourd bâton ferré qui sert à faire tourner de grosses poulies», «levier pour faire tourner un cabestan, déplacer une pièce d'artillerie, permettre le pointage en hauteur d'un canon, ou faire levier sur une charge» ;  
 -«*hand to mouth*» : «au jour le jour» ;  
 -«*hanger*» : «crochet» ;  
 -«*hash*» : «gâchis» ;  
 -«*hatch*» : «écoutille» ;  
 -«*haulbowline*» : «tire-bouline» ;  
 -«*have a black dog on one's back*» : «avoir un problème», «subir du découragement» ;  
 -«*haven*» : «mouillage» ;  
 -«*hawse*» : «zone à l'avant d'un bateau à l'ancre entre celle-ci et sa proue» ;  
 -«*hawser*» : «haussière», «amarre» ;  
 -«*haze*» : «irriter» ;  
 -«*headpiece*» : «caboche» ;  
 -«*heed*» : «attention» ;  
 -«*helm*» : «barre» ;

-«*hilt*» : «gaine» ;  
 -«*hoard*» : «magot» ;  
 -«*hobble*» : «clopiner» ;  
 -«*holler*» : «brailler» ;  
 -«*holus-bolus*» : «en bloc» ;  
 -«*home-thrust*» : «attaque» ;  
 -«*hulk*» : «vaisseau naufragé et échoué» ;  
 -«*humbug*» : «hâbleur» ;  
 -«*hurly-burly*» : «tumulte» ;  
 -«*in about the nick*» : «à pic», «juste à temps» ;  
 -«*ingratiate*» : «s'insinuer» ;  
 -«*jib*» : «foc» ;  
 -«*jib-boom*» : «bout-dehors» ;  
 -«*jolly-boat*» : «yole» ;  
 -«*Jolly Roger*» : pavillon noir des pirates ;  
 -«*jump in one's skin*» : «trembler dans sa culotte» ;  
 -«*keel-hauling*» : «punition à fond de cale imposée dans la marine anglaise» ; le condamné, attaché par des cordes, était tiré d'un côté à l'autre selon les mouvements du navire ;  
 -«*keelson*» : «lourde poutre placée le long de la quille pour la renforcer» ;  
 -«*kiss the book*» : «baiser la bible pour prêter serment sur elle» ;  
 -«*knit his brows*» : «froncer les sourcils» ;  
 -«*lanyard*» : «petit cordage» ;  
 -«*larboard*» : «bâbord» ;  
 -«*lay to something*» : «compter sur», «parier sur» ;  
 -«*lay to*» : «réduire la voilure et la vitesse», «mettre en panne» ;  
 -«*lee*» : «sous le vent» ;  
 -«*lipping astern*» : «proue s'enfonçant un peu» ;  
 -«*long brass nine*», «*long nine*» : «canon de neuf (pouces de diamètre)» ;  
 -«*look well from a yard-arm*» : «être pendu», les mutins étant souvent pendus aux vergues ;  
 -«*loophole*» : «meurtrière» ;  
 -«*lop-sided*» : «de guingois» ;  
 -«*lubber*» : injure («marin d'eau douce», «ganache») ;  
 -«*luff*» : «lof», «côté du navire frappé par le vent» - «*lofer*» : «faire venir le navire au plus près du vent» ;  
 -«*lugger*» : «lougre», «cotre», navire à deux ou trois mâts ;  
 -«*lurch*» : «embardée», «coup de roulis» ;  
 -«*main-boom*» : «gui d'artimon» ;  
 -«*main-sail*» : «grand-voile» ;  
 -«*make no bones*» : «ne pas hésiter» ;  
 -«*malingering*» : le fait de tirer au flanc, d'éviter le travail en se cachant ou en prétendant être malade ;  
 -«*marlin-spike*» : «épissoir» ;  
 -«*marooned*» : «abandonné sur une île déserte» ;  
 -«*mate*» : «second officier» ;  
 -«*midcalf*» : «petite île proche d'une plus grande quelquefois appelée "veau" ;  
 -«*miry*» : «fangeux» ;  
 -«*mizzen*» : «artimon» ;  
 -«*mizzen shrouds*» : «haubans d'artimon» ;  
 -«*moidore*» : monnaie portugaise ;  
 -«*morass*» : «marécage» ;  
 -«*mug*» : «chope» ;  
 -«*nettle*» : «agacer» ;  
 -«*nick*», «*to come about the nick*» : «tomber à pic» ;  
 -«*niggardly*» : «avare» ;

-«*noggin*» : «lampée» ;  
 -«*oxen and wain-ropes would not bring me back again*» : «un attelage de bœufs ne réussirait pas à m'y traîner de nouveau» ;  
 -«*painter*» : «haussière», «cordage servant à touer ou à amarrer» ;  
 -«*pannikin*» : «gamelle» ;  
 -«*pass one's word*» : «donner sa parole» ;  
 -«*peach*» : «moucharder», «trahir» ;  
 -«*peak*» : «pic d'artimon» ;  
 -«*pig-tail*» : «natte» ;  
 -«*pinch*» : «consigne» ;  
 -«*pike*» : «anspect» - «lourd bâton ferré qui sert à faire tourner de grosses poulies», «levier pour faire tourner un cabestan, déplacer une pièce d'artillerie, permettre le pointage en hauteur d'un canon, ou faire levier sur une charge» ;  
 -«*pitch*» : «poix» ;  
 -«*play duck and drake*» : «faire des ricochets» ;  
 -«*play duck and drake with something*» : «éparpiller», «gaspiller» ;  
 -«*plum-duff*» : «pouding» ;  
 -«*pod*» : «tête» ;  
 -«*point nearer the wind*» : «aller presque contre le vent», l'angle entre le vent et la course du navire étant très petit ;  
 -«*port*» : «sabord» ;  
 -«*port tack*» : «bâbord amures» ;  
 -«*qualm*» : «inquiétude» ;  
 -«*quarterdeck*» : «tillac» ;  
 -«*quid*» : «chique» ;  
 -«*quoth*» : «dit» ;  
 -«*raving*» : «délirant» ;  
 -«*rig*» : «voilure» ;  
 -«*rigger*» : «ouvrier réparant les voiles» ;  
 -«*Royal George*» : nom donné aux augerbes anglaises ;  
 -«*rudder*» : «barre», «gouvernail» ;  
 -«*rum go*» : «chose étrange» ;  
 -«*rum puncheon cock*» : «bite d'ivrogne» ;  
 -«*sailing mark*» : «amer» ;  
 -«*sail slap in*» : «mettre au plein» ;  
 -«*sanded*» : «nettoyé avec du sable» ;  
 -«*scale*» : «laisser échapper» ;  
 -«*scamp*» : «coquin» ;  
 -«*score*» : «facture» ainsi nommée du fait qu'on notait le nombre de consommations par des entailles faites au couteau sur la table ;  
 -«*scour*» : «écoulement d'eau rapide» ;  
 -«*scowling*» : «renfrogné» ;  
 -«*scupper*» : «dalot» ;  
 -«*scuttle*» : «saborder en faisant un trou dans la quille» ;  
 -«*sea-gully*» : «couteau» ;  
 -«*sea-walk*» : façon de marcher des marins qui, pour garder leur équilibre sur un navire en mer, ont pris l'habitude de garder les jambes écartées ;  
 -«*see to the deuce*» : «envoyer au diable» ;  
 -«*sentry*» : «sentinelle» ;  
 -«*shake my planks to pieces*» : «me fout les jetons» ;  
 -«*shake out a reef*» : «larguer un ris» = «prendre ses distances» ;  
 -«*sheeted home*» : «voiles pleinement déployées» ;  
 -«*shipshape*» : «point d'honneur» ;

-«*ship-side*» : «plat-bord» ;  
 -«*shiver my timbers*» : «faire trembler mes os», «me foutre les jetons» ;  
 -«*shoal*» : «bas-fond» ;  
 -«*show a clean pair of heels*» : «courir vite» ;  
 -«*show his stern*» : «tourner le dos» ;  
 -«*shroud*» : «suspenes» ;  
 -«*sidling*» : «avançant de biais» ;  
 -«*since Noah put to sea*» : «depuis que Noé prit la mer, depuis le premier voyage en mer» ;  
 -«*skipper*» : «capitaine» ;  
 -«*skulk*» : «lâche» ;  
 -«*skylark*» : «rigoler», «faire une blague» ;  
 -«*slight*» : «humiliation» ;  
 -«*slip on one's cable*» : «filer son nœud» = «s'échapper» ;  
 -«*slip one's cable*» : «laisser aller», «permettre de s'échapper» ;  
 -«*slough*» : «bourbier» ;  
 -«*smart as paint*» : «vif et intelligent» (création de Stevenson) ;  
 -«*smit*» : «frappé» ;  
 -«*snatch*» : «bribe» ;  
 -«*snipe*» : «bécasse» ;  
 -«*snuff-box*» : «tabatière» ;  
 -«*soft-headed*» : «ramolli du cerveau» ;  
 -«*son of a Dutchman*» : injure datant des guerres navales du XVIIIe siècle contre les Néerlandais ;  
 -«*spit*» : «langue de terre» ;  
 -«*spluttering*» : «crachotant» ;  
 -«*spy-glass*» : «longue-vue» ;  
 -«*squall*» : «rafale» ;  
 -«*squal*» : «beugler» ;  
 -«*squint*» : «loucher» ;  
 -«*stand by to go about*» : «être prêt d'agir» ;  
 -«*starboard*» : «tribord» ;  
 -«*stays*» : «*in stays*» : «face au vent» ;  
 -«*stealthy*» : «en secret» ;  
 -«*stern*» : «poupe» ;  
 -«*stern-port*» : «sabord de retraite» ;  
 -«*stern-sheet*» : espace de la poupe d'un bateau ouvert qui n'est pas occupé par le banc de nage ;  
 -«*stick the glim*» : «garde l'oeil» ;  
 -«*struck all of a heap*» : «soudain surpris» ;  
 -«*sulk*» : «bouderie» ;  
 -«*supercargo*» : «subrécargue» (officier chargé de la cargaison) ;  
 -«*swab*» : «serpillère», injure («sagouin») ;  
 -«*sweltering*» : «accablant» ;  
 -«*swig*» : «lampée», «goulée» ;  
 -«*swivel*» : «coulevrine», «caronade» (canon gros et court du XVIIIe siècle, tirant à mitraille) ;  
 -«*swoon*» : «pâmoison» ;  
 -«*tailors is your trade*» : «vous auriez dû être tailleurs» ;  
 -«*tallowy*» : «suifeux» ;  
 -«*talon*» : «doigt» ;  
 -«*tar paulins*» : «marins» ;  
 -«*teetorum*» : «toton» ;  
 -«*tether*» : «tenir» ;  
 -«*thimble*» : «dé à coudre» ;  
 -«*thwart*» : «banc de nage» ;  
 -«*tiff*» : «prise de tabac» ;

-«*tiller*» : «barre de gouvernail» ;  
 -«*till you're spoke*» : «jusqu'à ce qu'on vous parle» ;  
 -«*timber*» : «membre», «os» ;  
 -«*tinder*» : «amadou» ;  
 -«*tip a stave*» : «donner une chanson» ;  
 -«*to-do*» : «vacarme» ;  
 -«*top-sail*» : «hunier» ;  
 -«*trice*» : «clin d'œil» ;  
 -«*trough*» : «creux» ;  
 -«*truantry*» : «initiative» ;  
 -«*truck*» : «pomme du mâât» ;  
 -«*trump*» : «carte maîtresse» ;  
 -«*under hatches*» : «à fond de cale», «mort» ;  
 -«*vice*» : «étau» ;  
 -«*wail*» : «gémir» ;  
 -«*wain*» : «chariot» ;  
 -«*waist*» : «centre du navire» ;  
 -«*walking the plank blindfold*» : «marcher sur la planche les yeux bandés» ;  
 -«*warp*» : «remorquer» ;  
 -«*weather bow*» : «bossoir» (appareil de levage qui sert à hisser ou à mettre à l'eau une embarcation ou une ancre) ;  
 -«*weevil*» : «cancrelat» ;  
 -«*wind's eye*» : «point d'où souffle le vent» ;  
 -«*within half a plank of death*» : «à deux doigts de la mort» ;  
 -«*wrong tack*» : «mauvaise manœuvre» ;  
 -«*yawing*» : «balançant d'un côté et de l'autre» ;  
 -«*yard*» : «vergue» ;  
 -«*yard-arm*» : «grande vergue» ;  
 -«*yarn*» : «bavette» ;  
 -«*yarn through the spars*» : «parler à travers les interstices» ;  
 -«*yellow-jack*» : «fièvre jaune».

---

### Le style :

Dans "Mon premier livre, *L'île au trésor*", Stevenson prétendit que, comme cela «*devait être une histoire pour garçons*», «*une belle écriture*» n'était pas nécessaire : «*J'avais choisi un style très facile*». Il est vrai que, le plus souvent, il eut avant tout le souci de la précision et du concret, parfois même avec une certaine minutie.

Ainsi, il s'employa à bien rendre et distinguer les différentes langues des personnages, qui caractérisent bien les différentes classes auxquelles ils appartiennent.

On remarque surtout l'argot des marins, Stevenson ayant souvent fait s'exprimer, dialoguer, ces hommes peu instruits issus de milieux populaires, pratiquant une langue orale et crue, une sorte d'anglais corrompu qui dévoile à la fois leur manque d'éducation et leur méchanceté ; qui présente bien des difficultés aux anglophones eux-mêmes :

-Leurs mots : «*blade*» - «*blunt*» - «*cutwater*» - «*Davy Jones*» - «*duff*» - «*keel-hauling*» - «*lubber*» - «*marooned*» - «*peach*» - «*rum go*» - «*taraulins*».

-Leurs expressions familières : «*batten down your hatches*» - «*by gum !*» - «*by the powers !*» - «*come post*» - «*daddle*» - «*dash my buttons*» - «*dead men don't bite*» - «*have a black dog on one's back*» - «*lay to something*» - «*look well from a yard-arm*» - «*make no bones*» - «*malingering*» - «*play duck and drake with something*» - «*see to the deuce*» - «*shake out another reef*» - «*shiver my timbers*» - «*show his stern*» - «*shake my planks to pieces*» - «*show a clean pair of heels*» - «*since Noah put to sea*» -

«*slip on one's cable*» ; «*son of a Dutchman*» - «*stand by to go about*» - «*tip a stave*» ; de Billy Bones, retiré des affaires, on dit qu'il est «*in a dry dock*» («en cale sèche»), et, après sa mort, il est «*under the hatches*» («à fond de cale»).

-Leurs «*blasphèmes*» qui sont significatifs de leur moralité délinquante. Silver «*sacrait comme un fou quand les mouches se posaient sur son visage luisant de sueur*» (chapitre 32). Jim, évoquant la voix qui retentit auprès des pirates à la recherche du trésor, indique : «*Elle lança un blasphème que je n'écris point*» (chapitre 32).

-Leurs prononciations : «*argyment*» pour «argument» - «*ax*» pour «ask» - «*cetemery*» pour «cemetery» - «*curoosity*» pour «curiosity» - «*dooty*» pour «duty» - «*dunno*» pour «don't know» - «*jine*» pour «join» - «*picter*» pour «picture» - «*sich*» pour «such» - «*sperrit*» pour «spirit».

-Leurs constantes contractions qui sont rendues par des apostrophes, comme «*cap'n*» pour «captain» - «*fo'c'le*» pour «forecastle» - «*p'r'aps*» pour «perhaps» - «*p'int's*» pour «points».

-Leurs fautes d'orthographe : au chapitre 6, on lit, dans le carnet de Billy Bones, «*he got itt*» ; au chapitre 29, sur le papier qui porte la «*marque noire*», les pirates ont écrit «*deposed*» au lieu de «*deposed*» («destitué»).

Stevenson rendit délibérément difficiles à comprendre quelques mots et / ou phrases des pirates afin d'accroître le mystère de leur société. Les déclarations de Silver présentent de nombreuses tournures étranges dont il est souvent difficile de donner l'exacte signification. Cependant, s'il peut se plaindre ainsi : «*Have I lived this many years, and a son of a rum puncheon cock his hat athwart my hawse*» (chapitre 28), la langue qui lui est prêtée peut parfois être plus raffinée (par exemple, quand les autres pirates disent «*mought*», il dit plutôt «*might*») et plus subtile ; son emploi du mot «*dooty*» est d'ailleurs indicateur de sa perversité ; dans le sévère avertissement qu'il adresse au pauvre Jim : «*Now, look you here, Jim Hawkins [...] you're within half a plank of death, and what's a long sight worse, of torture*» (chapitre 28), sa façon de s'exprimer est délibérément ancienne («*look you here*» au lieu de «*look here*» ou simplement «*look*») et riche d'expressions propres aux pirates («*within half a plank of death*» est une référence à «*walking the plank*») ; sa façon inhabituelle de s'exprimer a pour effet de rendre ses menaces plus crédibles et plus angoissantes.

\* \* \*

La langue prêtée par Stevenson aux «*Messieurs*» de la cabine, comme à Jim, est plus correcte. Mais elle présente des caractéristiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier dans des expressions populaires :

-Le dr. Livesey traite les pirates de «*confounded hounds*» («viles canailles»), de «*human carrions*» («*charognes humaines*»), de «*callous dogs*» («*impitoyables chiens*»), etc.

-Subissant les reproches du capitaine Smollett, les hommes du fortin se trouvèrent «*avec une puce dans l'oreille*», c'est-à-dire «la mine basse», et Stevenson souligna : «*comme le dit l'adage*» (chapitre 21).

-Le francophone s'amuse de lire que Jim est prêt «*to take a French leave*», ce qui doit évidemment être traduit par «filer à l'anglaise» !

-Le dr. Livesey indique à Jim : «*As you have brewed, so shall you drink*» (chapitre 30), ce qui doit être traduit par «Le vin que vous avez tiré, il faut le boire», adaptation de l'adage : «Quand le vin est tiré, il faut le boire».

-«*Care killed a cat*» (chapitre 31) est une vieille expression employée pour dissuader d'être trop soigneux, trop curieux.

-«*Oxen and wain-ropes would not bring me back again*» (chapitre 34) est une formule traditionnelle qui était un emprunt à «*La nuit des rois*» de Shakespeare.

Il est étonnant que Jim n'utilise pas un anglais archaïque et / ou populaire, étant donné son extraction. Mais Stevenson voulait souligner sa noblesse d'âme.

\* \* \*

Bien qu'il ait prétendu ne s'être pas soucié d'avoir «*une belle écriture*», le texte de Stevenson est marqué par différents effets de style :

-Vivacité des portraits en particulier celui de Billy Bones faisant irruption à l'auberge de l'«*Amiral Benbow*» : «*Natte goudronnée tombant sur l'épaule, mains rugueuses et couturées, ongles noirs ébréchés, cicatrice d'un coup de sabre en travers de la joue.*»

-Traits d'humour :

-Après qu'Israël Hands ait voulu montrer sa force de caractère en affirmant : «*Les morts ne mordent pas*», Jim, qui menace : «*Un pas de plus, maître Hands, et je vous fais sauter la cervelle !*» peut ajouter «*avec un ricanement*» : «*Les morts ne mordent pas, vous savez bien.*» (chapitre 26).

-Au chapitre 27, O'Brien «*gisait là, sa calvitie posée sur les genoux de l'homme qui l'avait tué, et les poissons rapides évoluaient capricieusement sur tous deux.*»

-Alors que Jim s'approchait du fortin, ce lui «*fut une musique céleste que d'entendre ses amis ronfler avec ensemble, d'un sommeil si profond et paisible.*» (chapitre 28).

-Le dr. Livesey soignant les pirates dit se faire «*un point d'honneur de ne pas perdre un seul homme pour le roi George [...] et pour la potence*» (chapitre 30).

-Répétitions expressives :

-Les termes appartenant au champ lexical de la peur sont très nombreux dans les quatre premiers chapitres du roman («*terreur*», «*effroi*», «*inquiétude*», «*craintes*», «*voix tremblante*», «*terroriser*», «*effrayée*»). Ils prédisposent le lecteur à une lecture dramatique du récit.

-Trelawney constate : «*Que cherchaient ces canailles, sinon de l'argent? De quoi s'inquiètent-ils, sinon d'argent? Pourquoi risqueraient-ils leurs peaux infâmes, sinon pour de l'argent?*» (chapitre 6).

-Au chapitre 19, on lit : «*L'aigre brise du soir dont j'ai parlé sifflait par toutes les fissures de la rudimentaire construction, et saupoudrait le plancher d'une pluie continue de sable fin. Il y avait du sable dans nos yeux, du sable entre nos dents, du sable dans notre soupe, du sable qui dansait dans la source au fond du chaudron, rappelant tout à fait une soupe d'avoine qui commence à bouillir.*»

-«*Le petit coracle bondissait ; toujours plus vite, toujours à plus gros bouillons, toujours avec un plus fort murmure.*» (chapitre 23).

-Jim, faisant le bilan de la recherche du trésor, se demande : «*Combien cela avait-il coûté, combien de sang et de douleurs il y avait fallu, combien de beaux navires coulés à fond, combien de braves hommes obligés de marcher, les yeux bandés, sur la planche, combien de coups de canon, combien de hontes, de mensonges et de forfaits, nul au monde n'eût pu le dire.*» (chapitre 33).

-Hyperboles :

-Billy Bones est «*un épouvantail de pirate*», un «*butor*», «*un ignoble gredin*» (chapitre 1). D'autres pirates sont désignés comme «*le plus atroce forban qui eût jamais navigué*», «*le lâche fils d'ivrognesse*», «*ces canailles*», «*leurs peaux infâmes*».

-Aux gens du hameau, «*il suffisait d'être une relation du capitaine pour leur causer une frayeur mortelle*» (chapitre 4).

-Pour Trelawney, Flint «*était le plus atroce forban qui eût jamais navigué.*»

-Les marins engagés sur l'«*Hispaniola*» sont «*les pires sacrifiants auxquels Dieu permit jamais de naviguer*» ; ils sont tels que «*le diable lui-même aurait eu peur de prendre la mer avec eux*» (chapitre 7).

-Trelawney, monté contre le capitaine Smollett, le traite de «*fumiste insupportable*», et «*estime sa conduite indigne d'un homme, d'un marin et plus encore d'un Anglais.*» (chapitre 9).

-Silver dit avoir vu le navire de Flint «*ruisselant de carnage et chargé d'or à couler*» (chapitre 11).

-«*De tous les fâcheux détails de cette fâcheuse après-midi, l'évidente anxiété de Long John apparaissait le pire.*» (chapitre 13).

-Une lourde charge est imposée à la «*coquille de noix*» qu'est le canot (chapitre 17).

-Quand, lors de son ambassade, il eut à faire face à la rigidité du capitaine Smollett, «*le visage de Silver était à peindre : de fureur, les yeux lui sortaient de la tête.*» (chapitre 20).

-Dans le fortin, Jim souffre de l'ambiance : «*J'étais à rôtir, avec mes habits collés à la résine chaude, au milieu de tout ce sang et entouré de tous ces tristes cadavres. Mon dégoût d'être là augmenta à tel point qu'il en devint presque de la terreur.*» (chapitre 22).

- Comme il observait l'«*Hispaniola*» qui était aux mains des pirates, «*retentirent tout à coup des hurlements affreux et inhumains qui le terrifièrent*» (chapitre 22).
- Entreprenant de s'approcher du navire, il estimait : «*C'était pour mon dessein une nuit propice entre dix mille.*» (chapitre 22).
- Il indique : «*L'amarre était bandée comme la corde d'un arc, tant le navire tirait sur son ancre.*» Puis il signale : «*Le choc d'une amarre bandée que l'on coupe net est aussi dangereux qu'une ruade de cheval.*» (chapitre 23).
- Sur le bateau dont s'étaient emparé les mutins «*régnait un désordre difficile à imaginer*» (chapitre 25).
- Jim, face à Hands, constate que «*le poignard avait été le plus près du monde de le manquer*» (chapitre 27).
- Voyant près du fortin «*un brasier expirant*», il se dit : «*Ma vie dût-elle me coûter, je n'aurais pu deviner de quoi il pouvait s'agir. [...] Il n'y avait pas une âme qui s'agite, pas un son hors les bruits de la brise*» (chapitre 27).
- L'unijambiste devint pour Jim «*une monstrueuse sorte de créature qui n'a jamais eu qu'une seule jambe, et cela dans le milieu de son corps*», et sa poursuite fut vue comme «*le pire des cauchemars*».
- Pour le dr. Livesey, le pirate Dick «*a une langue à faire peur aux Français*» (chapitre 30).
- Livesey dit de Silver : «*C'est le mal en personne*», et se reproche de faire «*la plus grande sottise*» (chapitre 30).
- Silver, marquant son accord avec le dr. Livesey, s'écrie : «*Vous ne pourriez mieux parler, j'en suis sûr, monsieur, fussiez-vous ma mère.*» (chapitre 30).
- Devant le gâchis de nourriture des pirates, Jim s'offusque : «*Je n'ai jamais, de ma vie, vu d'être plus insoucieux du lendemain.*» (chapitre 31).
- Une voix mystérieuse se faisant entendre, les pirates sont effrayés, et Jim commente : «*Jamais je n'ai vu d'hommes plus affreusement émus que nos pirates. Leurs six visages se décolorèrent comme par enchantement. Les uns bondirent sur leurs pieds, les autres se cramponnèrent à leurs voisins. Morgan se débattait sur le sol.*» (chapitre 32).
- L'approche du trésor suscite une grande émotion : «*La pensée de l'argent, à mesure que les pirates approchaient du trésor, résorbait leurs terreurs de naguère. Leurs yeux flamboyaient, leur pas devenait plus vif et plus léger, leur âme entière était captivée par cette richesse qui les attendait là, et représentait pour chacun d'eux toute une vie de plaisir et de débauche.*» (chapitre 32).
- Les pirates ayant constaté qu'avait été raflé le contenu de la cache, «*on ne vit jamais dans ce monde pareille subversion. Tous les six semblaient frappés de la foudre.*» (chapitre 33).
- Trelawney traite Silver de «*canaille et de fourbe sans nom*», de «*fourbe inoui*», lui défend de le remercier car ce serait «*un outrageux abandon de ses devoirs*» (chapitre 33).
- Décrivant l'agréable souper qu'il fit sur l'«*Hispaniola*» après que le trésor y ait été embarqué, Jim s'exalte : «*Jamais on ne vit, j'en suis sûr, gens plus gais ni plus heureux.*» (chapitre 33).
- Les pièces du trésor, quant à leur nombre, «*égalaient sûrement les feuilles d'automne*» (chapitre 34).
- Finalement, Jim définit fortement sa répulsion à l'égard de l'expédition, en affirmant : «*Un attelage de bœufs ne réussirait pas à me traîner dans cette île maudite.*»

#### Comparaisons et métaphores :

- Trelawney, félicitant M. Dance de son action décisive contre Pew, déclare : «*Pour le fait d'avoir passé sur le corps de ce sinistre et infâme gredin, c'est à mon sens une œuvre pie, monsieur, comme c'en est une d'écraser un cafard.*» (chapitre 6).
- Silver qualifie Jim de «*smart as paint*» (chapitre 8) : «*vif et intelligent*» (création de Stevenson).
- Au capitaine Smollett qu'il trouve trop soupçonneux et trop soucieux de discipline, le docteur demande : «*Connaissez-vous la fable de la montagne qui accouche d'une souris?*» (chapitre 9), référence à un texte de La Fontaine dont la moralité pourrait se résumer par «*beaucoup de bruit pour rien*».
- Jim s'inquiète : «*La mutinerie, c'était clair, nous menaçait comme une nuée d'orage.*» (chapitre 13).

-Face à Tom, qui *«avait bondi au bruit, comme un cheval sous l'éperon»*, Silver le surveillait *«comme un reptile prêt à s'élaner»*, et *«son œil, réduit à une simple tête d'épingle, étincelait comme un éclat de verre.»* (chapitre 14).

-Jim aperçoit une *«mystérieuse créature»* qui *«filait comme un daim.»* (chapitre 15).

-Tom Redruth avait, *«comme un Troyen, obéi à tous les ordres, en silence, avec résolution et ponctuellement.»* (chapitre 18).

-Le mouillage de l'*«Hispaniola»* était un *«miroir sans ride»* (chapitre 22), métaphore qui indique l'absence de vent, et montre, sous une forme visuelle, le reflet inquiétant du bateau sur l'eau.

-*«L'«Hispaniola» était sous sa grand-voile et ses deux focs : la belle toile blanche éclatait au soleil comme de la neige ou de l'argent.»* (chapitre 24).

-*«Le navire rasait l'eau comme une hirondelle»* (chapitre 24).

-Le marin qui portait un bonnet rouge était *«raide comme un aspect, les deux bras étalés comme ceux d'un crucifix»*, tandis qu'Israël Hands était *«aussi blanc qu'une chandelle de suif»* (chapitre 25).

-Jim dit sa satisfaction : *«La brise nous servait admirablement. Nous filions devant elle comme un oiseau, les côtes de l'île défilaient comme l'éclair.»* (chapitre 25).

-Face au menaçant Israël Hands, dont le cri *«fut le beuglement de furie d'un taureau qui charge»*, dont le visage était *«aussi rouge de précipitation, et de furie, que le rouge d'un pavillon»*, Jim se voit comme *«un mouton en fuite devant le boucher»*. Quand Israël Hands constate qu'il a échoué, *«on eût dit en vérité la statue de la surprise et du désappointement.»* Il comprit que *«les dés étaient contre lui»*. Comme il reconnaît sa défaite, Jim se montre *«aussi vain qu'un coq sur un mur»*, avant que *«quelque chose sifflât en l'air comme une flèche»* (chapitre 26).

-Le résultat : *«Le poignard, à l'endroit où il avait cloué mon épaule au mât, me brûlait comme un fer rouge»* (chapitre 27).

- *«Le mort, O'Brien [...] gisait pareil à quelque hideux pantin disloqué»* (chapitre 27).

-Narguant Silver et les autres pirates, Jim affirme : *«Je ne vous crains pas plus qu'une mouche»*, et *«tous restèrent à le considérer tel un troupeau de moutons hébétés.»* (chapitre 28).

-Jim avoue que, quand Silver prit sa défense, *«son cœur battait comme un marteau de forgeron, mais à présent un rayon d'espoir luisait en lui»* (chapitre 28).

- Silver était alors *«aussi impassible que s'il eût été l'église»* (chapitre 28).

-Plus loin, alors qu'il est mis en accusation par les autres pirates, il demande : *«Qui a ouvert le bal?»* et il se moque : *«Ah ! c'est un joli bal»* pour ajouter : *«il ressemble fort à une matelote [danse au rythme vif, autrefois en vogue chez les marins] au bout d'une corde sur le Quai des Potences, près la ville de Londres, vraiment.»*

-Le pirate George répond à Silver *«avec une véhémence qui faisait trembler la maison»* (chapitre 28).

-Quand les pirates voient la carte, *«ils sautèrent dessus comme des chats sur une souris»* (chapitre 29).

- Le dr. Livesey espère *«sortir vivant de ce piège à loups»* (chapitre 30).

-Par sa phrase : *«C'est l'oiseau matinal, comme le dit le proverbe, qui attrape les bons morceaux»* (chapitre 30), Silver formule à sa façon le proverbe *«Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.»*

-Otage des pirates, Jim, *«une laisse à la ceinture»*, était *«mené littéralement comme un ours apprivoisé»* (chapitre 31).

-Silver *«piochait comme un possédé avec le bout de sa béquille»* (chapitre 32).

-*«Tous les désirs de [Silver] s'étaient élancés vers cet argent, comme des chevaux de course.»* (chapitre 33).

-Atteint par une balle, Merry *«tournoya comme un toton»* (chapitre 33).

-Ben Gunn, *«dans son embarras, se tortillait comme une anguille»* (chapitre 33).

-Trelawney fait ce reproche à Silver : *«Les cadavres, monsieur, pèsent à votre cou telles des meules de moulin.»* (chapitre 33).

#### Tableaux de la nature :

-*«Il faisait un froid glacial. Le givre blanchissait toute la crique, le flot clapotait doucement sur les galets, le soleil encore bas illuminait à peine la crête des collines, et luisait au loin sur la mer.»* (chapitre 2).

-«*La pleine lune, rougeâtre et déjà haute, transparaisait vers la limite supérieure du brouillard.*» - «*Le brouillard se dissipait rapidement ; déjà la lune brillait, tout à fait dégagée, sur les hauteurs voisines, et c'était uniquement au creux du ravin et devant la porte de l'auberge qu'un mince voile de brume flottait encore.*» (chapitre 4).

-«*La lune s'était levée, argentant la hune d'artimon et brillant sur la blancheur de la misaine.*» (chapitre 11).

-«*Le brouillard qui nous entourait s'était levé peu après l'apparition de la lune. Là-bas, dans le sud-ouest, on voyait deux montagnes basses, distantes de deux milles environ ; derrière l'une d'elles en apparaissait une troisième, plus élevée, dont le sommet était encore engagé dans la brume. Toutes trois semblaient abruptes et de forme conique.*» (chapitre 12).

-«*Le même soleil implacable brillait toujours sur le marais vapoureux et sur les cimes de la montagne.*» (chapitre 14).

-«*Il était encore très tôt, et il faisait ce matin-là plus froid que je ne l'ai jamais éprouvé dans ce voyage. On frissonnait, transi jusqu'aux moelles. Le ciel s'étalait clair et sans nuage, et le soleil rosissait les cimes des arbres. Mais l'endroit où se trouvait Silver et son acolyte était encore dans l'ombre, et ils enfonçaient jusqu'aux genoux dans un brouillard épais et blanc qui était monté du marigot pendant la nuit. Ce froid et ce brouillard pris ensemble donnaient de l'île une piètre opinion. C'était évidemment un endroit humide, fiévreux et malsain.*» (chapitre 20).

-Jim voit «*la mer qui s'étalait bleue et ensoleillée jusqu'à l'horizon, et le ressac qui déferlait, écumant tout le long de la côte.*» Et il commente : «*Je n'ai jamais vu la mer paisible autour de l'île au trésor. Que le soleil flamboyât au zénith, que l'air fût sans un souffle et les eaux ailleurs lisses et bleues, malgré tout ces grandes lames déferlantes tonnaient jour et nuit, tout le long du rivage extérieur ; je ne crois pas qu'il y eût un seul point de l'île d'où l'on pût ne pas entendre leur bruit.*» (chapitre 22).

-«*L'ombre avait envahi tout le mouillage. Les derniers rayons du soleil, je m'en souviens, jaillirent par une trouée du bois et jetèrent comme un éclat de pierreries sur la toison en fleurs de l'épave. Il commençait à faire froid ; la marée fluait rapidement vers la mer, et la goélette se couchait de plus en plus sur le côté. [...] Presque aussitôt le soleil acheva de disparaître et la brise se mit à siffler dans le crépuscule parmi les pins frémissants. [...] La nuit s'épaississait par degrés ; c'est tout au plus si je pouvais me guider approximativement vers mon but : derrière moi, la double montagne, et la Longue-Vue sur ma droite, devenaient presque indistinctes ; on voyait à peine quelques faibles étoiles ; et sur le terrain bas que je parcourais, je trébuchais sans cesse contre les buissons et tombais dans des trous de sable. / Soudain, une lueur vague se répandit autour de moi. Je levai les yeux : une pâle clarté lunaire illuminait le sommet de la Longue-Vue ; peu après un large disque argenté surgit derrière les arbres : la lune était levée. [...] La lune s'élevait ; sa lumière tombait çà et là en flaques dans les parties moins épaisses du bois ; et juste devant moi une lueur d'une teinte différente apparut entre les arbres. Elle était d'un rouge ardent, et s'obscurcissait un peu de temps à autre, comme si elle fût provenue des tisons d'un brasier expirant.*» (chapitre 27).

- «*C'était en vérité un coin de l'île des plus plaisants que celui où nous pénétrions. Un genêt au parfum entêtant et divers arbustes en fleurs y remplaçaient le gazon. Parmi les verts bouquets de muscadiers, des pins mettaient çà et là leurs fûts rougeâtres et leurs vastes ombrages, et le relent épicé des premiers se combinait à l'odeur aromatique des seconds. L'air, d'ailleurs, était vif et frais, ce qui, sous les rais d'un soleil vertical, nous était d'un merveilleux réconfort.*» (chapitre 31).

-Après du marin mort, on constate que «*la lente croissance des plantes avaient peu à peu enseveli ses restes*» (chapitre 31).

-«*Vu la légère inclinaison du plateau vers l'ouest, le point où nous étions arrivés dominait des deux côtés une vaste étendue. Devant nous, par-delà les cimes des arbres, on découvrait le Cap des Bois, frangé d'écume ; derrière, s'étalaient à nos pieds le mouillage et l'Îlot du Squelette, et l'on voyait aussi vers l'est - plus loin que la langue de terre et la plaine orientale - un grand espace de mer libre. Au-dessus de nous se dressait la Longue Vue, tachetée de pins solitaires et striée de sombres crevasses. On n'entendait que le bruit lointain du ressac s'élevant de toutes parts, joint au bourdonnement, dans la brousse, de myriades d'insectes. Pas un être humain, pas une voile en mer : l'immensité de la vue aggravait l'impression de solitude.*» (chapitre 32).

-«Les pins, grands et petits, s'espaçaient largement ; et même entre les bouquets de muscadiers et d'azalées, de vastes clairières dénudées se torréfiaient sous l'ardeur du soleil.» (chapitre 32).

- Un arbre «s'élevait en l'air à près de deux cents pieds au-dessus d'un bois taillis ; ce géant végétal avait un fût rouge aussi épais qu'une maisonnette, et il projetait une ombre assez spacieuse pour y faire manœuvrer une compagnie. On l'apercevait du large, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, et il aurait pu figurer comme amer sur la carte.» (chapitre 32).

\* \* \*

Dans "L'Île au trésor", Stevenson, écrivant toujours avec un net souci de la précision et du concret, parfois même avec une certaine minutie, mais jamais au point de ralentir le rythme de son récit ni de ternir le halo de légende qui enveloppe ses personnages, montra des qualités littéraires d'une grande variété et d'une grande intensité.

---

## L'intérêt documentaire

"L'île au trésor" est une riche source de renseignements. On peut distinguer successivement :

Le tableau de l'Angleterre du XVIIIe siècle qui est bien l'époque où se situe l'action du roman puisque :

-Il est fait mention de «S.A.R. [«Son Altesse Royale»] *le duc de Cumberland*», qui était le fils du roi Georges II et mena les troupes anglaises en Flandre au cours de la guerre de la succession d'Autriche), y perdant la plus importante bataille de cette campagne, celle de Fontenoy, en 1745 (chapitre 16).

-Sur la carte de Flint qui montre où il avait caché le trésor, il est écrit : «Donné par le J.F. ci-dessus à Mr W. Bones, second du "Walrus". Savannah ce vingt juillet 1754».

-Le narrateur indique que l'"Hispaniola" appareilla au mois de mars, en l'an «17...», sans autre précision.

De cette époque, on découvre certaines caractéristiques :

-L'importance de la religion qui est, toutefois, tout à fait conventionnelle. Est plusieurs fois mentionnée la Bible, le livre sacré entre tous, qui sert à prêter serment (en y posant un baiser) ; qui inspire aux pirates une crainte superstitieuse (elle aurait un pouvoir qu'elle perdrait quand il lui manque un morceau ; or une page doit être déchirée pour qu'y soit apposée «la marque noire», et, de ce fait, ils craignent une punition divine ; cette page est d'ailleurs bien choisie puisque c'est le «*dernier feuillet*» du dernier livre, l'"Apocalypse", et qu'il porte un ou deux versets avec, entre autres, ces mots «*qui frappèrent vivement l'esprit*» de Jim : «*Dans les ténèbres extérieures sont les infâmes et les meurtriers.*» (chapitre 29).

À Tom Redruth mourant, le chevalier dit : «*Vous allez regagner la céleste patrie*» (chapitre 18), cette périphrase désignant, sur un mode poétique, le paradis chrétien.

Quand Hunter meurt, il est indiqué qu'«*il retourna vers son Créateur*» (chapitre 22).

Quand les deux ivrognes à bord de l'"Hispaniola" interrompent leur lutte, Jim «*pieusement recommanda son âme à son Créateur*» (chapitre 23).

À la suite de la mort d'O'Brien, Israël Hands pose à Jim cette question : «*Crois-tu qu'un homme mort soit mort pour de bon, ou bien est-ce qu'il revit encore?*» Et le garçon, qui est «*instruit*», lui répond : «*On peut tuer le corps, maître Hands, mais non pas l'esprit, vous devez le savoir déjà. Cet O'Brien est dans un autre monde, et peut-être qu'il nous voit en cet instant.*» Il lui conseille encore : «*À votre place [...] je dirais mes prières, comme un chrétien [...] Vous avez vécu dans le péché, le mensonge et le sang ; l'homme que vous avez tué gît à vos pieds.*» (chapitre 26).

Enfin, on remarque que sont rejetés les blasphèmes et les superstitions des pirates (chapitre 32) qui concilient pourtant leur criminalité avec leur croyance en Dieu qui interdit le péché. Ayant un fond

chrétien, ils sont coincés dans un paradoxe : ils croient en Dieu, mais sont trop faibles pour cesser de pécher. De ce fait, ils craignent, de façon inhabituelle, ce qui les attend après la mort.

-La hiérarchie sociale :

-Le sommet de la pyramide est le roi Georges (Georges II ou Georges III) dont on souhaite que «*Dieu le bénisse !*» (chapitre 3).

-La «gentry», cette oligarchie de propriétaires réunissant entre ses mains tous les genres de pouvoirs, est représentée par M. Trelawney, hobereau de village, qui porte le titre de «*squire*» (qu'on traduit par «chevalier»), qui réside dans un «*château*».

-La bourgeoisie est représentée par le dr. Livesey, un médecin (il pratique la saignée, qui était, à l'époque, une façon usuelle de soigner, et, pour cela, utilise une «*lancette*» [chapitre 2]) ; il indique : «*Je n'étais pas novice en fait de mort violente - j'ai servi S.A.R. le duc de Cumberland et reçu moi-même une blessure à Fontenoy.*» [chapitre 16] ; il s'est établi dans le village du Devon (région qui est proche de Bristol) où il exerce aussi la fonction de juge ; il porte une perruque poudrée, ce qui était alors un accessoire obligatoire de l'habillement masculin pour les personnes d'un certain rang social.

-Le peuple apparaît avec les parents de Jim qui tiennent une auberge (comme elle était située au bord de la mer, il allait de soi qu'elle porte le nom d'un amiral célèbre, d'un des plus grands héros navals d'Angleterre (envoyé, en 1701, dans les Indes occidentales, comme commandant en chef, il chassa, en 1702, près de Santa Marta, quatre vaisseaux français, et, dans cet épisode, où il y eut des capitaines mutins, sa jambe droite fut détruite, et il mourut de ses blessures. Stevenson allait parler dans son essai "*The English admirals*"), dont l'image figurait sur l'enseigne à une époque où peu de gens savaient lire) et les domestiques de M. Trelawney.

-Le conflit avec l'Écosse, sujet cher à Stevenson, n'apparaît qu'avec la mention de "*Lillibullero*" (chapitre 16), chanson politique écrite en 1686 pour satiriser le roi Jacques II d'Écosse, et attaquer les catholiques ; elle eut une immense popularité, au point de hâter la révolution de 1688 ; on y fait souvent référence dans la littérature anglaise.

-Parmi les dangers que peut courir l'expédition, le chevalier Trelawney mentionne les «*odieux Français*», les traditionnels ennemis.

-La monnaie :

-la livre sterling (valant 350 grammes d'or pur, et divisée en 240 pence ou 20 shillings), appelée à l'époque «*george*» parce qu'elle portait l'effigie du roi Georges ;

-la guinée (d'abord frappée en or de Guinée, équivalant à vingt et un shillings) ;

-le «*copper*» (pièce de cuivre valant deux pennies).

Les pirates ajoutent d'autres monnaies plus ou moins exotiques :

-le «*doublon*», pièce d'or espagnole valant environ huit dollars ;

-le «*moïdore*» : monnaie d'or portugaise valant environ six dollars ;

-le «*sequin*», une pièce d'or créée à Venise au XIIIe siècle, et qui devint la monnaie du grand commerce méditerranéen, valant environ deux dollars ;

-le «*louis d'or*», pièce française valant environ quatre dollars ;

-la «*pièce de huit*», pièce d'argent espagnole valant un dollar, ainsi appelée parce qu'elle correspondait à huit réaux.

Dans le coffre de Billy Bones, «*il y avait, entassées au hasard, des pièces de tous pays et de tous modules : doublons, louis d'or, guinées, pièces de huit et d'autres que j'ignore. Les guinées, du reste, se trouvaient en minorité, et celles-là seules permettaient à ma mère de s'y retrouver dans son compte.*» (chapitre 4).

Le fabuleux trésor de Flint, qui se monte à sept cent mille livres, est présenté comme un ruissellement d'or de pièces de tous pays et de tous temps, au nom musical : «*louis, doublons, doubles, guinées, moïdores et sequins [...] qui égalaient en nombre les feuilles d'automne*» (chapitre 34). Son transport exige de nombreux allers-retours.

-Le tabac : celui, en feuilles, dont les marins coupent des morceaux pour le chiquer, et que Trelawney fume dans sa pipe qui en est d'une d'argile, donc fragile et qu'il casse du fait de sa jubilation (chapitre 6) ; celui, en poudre, que le dr. Livesey prise en le puisant dans sa tabatière.

\* \* \*

La mer : Le lecteur est plongé dans des aventures maritimes lointaines et exotiques.

Si Stevenson décrit peu la haute mer (il fait dire à Jim : «*Je ne relaterai pas en détail ce voyage. Il fut des plus favorisés. Le navire se montra excellent, les gens de l'équipage étaient de bons matelots, et le capitaine connaissait à fond son métier.*» (chapitre 10), il s'employa à la montrer aux abords de l'île, avec sa houle, le vacarme qu'elle fait sur la barre et les brisants du rivage, la marée haute et la marée basse, le jusant.

\* \* \*

Les bateaux :

Stevenson et certainement son père tinrent à déployer dans «*L'île au trésor*» leur grande connaissance de ce monde, étalant tout un lexique, comme le fait d'ailleurs aussi Long John Silver qui, à Jim, «*serinait des expressions nautiques*» (chapitre 8). On relève de nombreux termes appartenant à un vocabulaire maritime très spécialisé. Ils authentifient ce récit de voyage en mer.

-Au chapitre 5, auprès de l'auberge, rôde un «*lugger*», un lougre, voilier à deux ou trois mâts portant des voiles au tiers, de forme carrée à l'arrière, destiné notamment au cabotage. Il peut être intercepté par un «*cutter*», un côtre, navire rapide, à un seul mât.

-Est acheté à Bristol un «*schooner*» (goélette de deux cents tonneaux), voilier à deux mâts, dont le grand mât est à l'avant, navire qui fut très commun au milieu du XVIIIe siècle, particulièrement sur la côte de l'Amérique ; il était apprécié, en particulier par les pirates, pour sa rapidité et sa facilité de manœuvre. Stevenson l'aurait d'ailleurs choisi parce que, comme il l'indiqua dans «*Mon premier livre, L'île au trésor*», il aurait été, à la différence du «*brick*» (qui a aussi deux mâts mais avec un gréement très compliqué), facile à manœuvrer par une seule personne, ce que, d'ailleurs, fait Jim.

Il a été baptisé «*Hispaniola*», nom de l'île des Antilles qui fut un des refuges favoris des pirates, depuis lors partagée entre la République dominicaine et Haïti.

De ce bateau sont mentionnées différentes parties :

-l'étrave ;

-la proue (avec le bossoir) ;

-la poupe ;

-la carène avec le bastingage, les plats-bords, les flancs ou bordées, le côté bâbord et le côté tribord, le côté au vent et le côté sous le vent, l'échelle ; dans la paroi sont ménagées des ouvertures : les sabords (pour laisser passer la volée des canons, une coulevrine et un canon de neuf pouces de diamètre), les dalots (pour l'écoulement des eaux) ;

-le pont ou tillac où sont ménagées des ouvertures rectangulaires, qui permettent de descendre dans la cale : les écoutilles ; qui est dominé par le gaillard d'avant (avec le cabestan, la barre de gouvernail) et le gaillard d'arrière [ou la cabine] ;

-la mâture (constituée de deux mâts : celui d'avant, le mât de misaine, et celui d'arrière, l'artimon, avec leurs hunes, leurs pics, leurs pommes) ;

-le gréement (le beaupré [mât placé plus ou moins obliquement à l'avant du bateau], les vergues : vergue de misaine et vergue d'artimon (pièces de bois qui soutiennent la voile), les guis, qui de misaine et gui d'artimon, les bouts-dehors, la barre traversière ou barre de perroquet, les haubans (haubans de misaine et haubans d'artimon [cordages servant à maintenir les mâts], les galhaubans [câbles à la partie supérieure de chaque mât], le hâle-bas [cordage de faible diamètre pour amener les pavillons ou les voiles], les drisses, la tire-bouline, les haussières, les amarres, les suspentes) ;

-la voilure (grand-voile, focs [voiles triangulaires placées à l'avant], clin-foc [foc très léger], misaine, perroquet [voile haute, carrée, située en haut du mât]) ;

-la cale (avec le fond de cale) ;

-le canot d'approvisionnement ou yole (avec son banc de nage).

Sont désignées différentes catégories de marins : les gabiers (matelots qui s'occupent des voiles et du gréement), le quartier-maître (grade le moins élevé dans la marine militaire, correspondant à celui de caporal), le maître d'équipage «*qui sait jouer du sifflet*», le subrécargue, officier chargé de la cargaison. Est essentielle la distinction entre les hommes «*de l'avant*» (page 84), de «*devant le mât*», de «*gaillard d'avant*» (page 88), les matelots, et les hommes «*de la cabine*» qui sont les officiers et les passagers.

Les matelots utilisent différents instruments : aspect, crochet, épissoir, longue-vue.

Sont indiquées différentes manœuvres :

- pour rester face au vent ;
- pour lofer, changer de direction, en profitant mieux du vent ;
- pour «*mettre au plein*» (déployer toutes les voiles) ou, au contraire, pour en réduire le nombre jusqu'au point de «*mettre en panne*» ;
- pour éviter les hauts-fonds, les langues de terre et les récifs.

Stevenson donna ce tableau : «*L'Hispaniola" roulait bord sur bord dans la houle de l'océan. Les poulies grinçaient, le gouvernail battait, et le navire entier craquait, grondait et frémissait comme une manufacture. Je devais me tenir ferme au galhauban, et tout tournait vertigineusement sous mes yeux, car, si j'étais assez bon marin lorsqu'on faisait route, rester ainsi à danser sur place comme une bouteille vide, est une chose que je n'ai jamais pu supporter sans quelque nausée, en particulier le matin, et à jeun.*» (chapitre 13).

Est signalée la façon dont les heures sont comptées : ainsi «*trois cloches*» signifie «une heure et demie».

La navigation peut conduire au naufrage ; d'où ces réactions :

-Jim fut ému quand il vit un «*spectacle mélancolique*» : «*les débris d'un navire naufragé, au dernier degré du délabrement : jadis un grand trois-mâts, ce vaisseau était resté si longtemps exposé aux injures des saisons que les algues pendaient alentour en larges réseaux dégouttants, et que les buissons du rivage s'étaient propagés sur le pont et le couvraient d'une floraison dense.*» (chapitre 26).

-Au chapitre 6, Stevenson fit dire à Trelawney parlant d'un navire naufragé : «*Que Dieu vienne en aide aux pauvres âmes qui lui ont fourni son corail il y a longtemps*» ; en fait, les os humains ne se décomposent pas dans l'eau de mer pour devenir du corail ; il arrive seulement que, après avoir été longtemps submergés, ils ressemblent aux récifs marins blanchis.

\* \* \*

Les lieux atteints :

-L'île : Sa position n'est pas indiquée, mais on peut supputer que Stevenson pensait à la mer des Antilles (sont mentionnées les Îles Dry Tortugas et Palm Key qui se trouvent au sud-ouest de la Floride, l'île Trinité, Port d'Espagne, Caracas [nom qui, autrefois, désignait le Vénézuéla et quelques-unes des colonies voisines, dont les côtes étaient infestées de pirates], aux Indes occidentales, qui étaient la principale région où sévissaient les pirates. Et il donna de précises notations de topographie, de climat : «*Bientôt le sable fut brûlant et la résine se liquéfia dans les troncs du fortin*» (chapitre 21).

On retient le premier aperçu que Jim eut de l'île : «*Sur presque toute sa superficie s'étendaient des bois aux tons grisâtres. Cette teinte uniforme était interrompue par des bandes de sable jaune garnissant les creux du terrain, et par quantité d'arbres élevés, de la famille des pins, qui dominaient les autres, soit isolément soit par bouquets ; mais le coloris général était terne et mélancolique. Les montagnes dressaient pardessus cette végétation leurs pitons de roc dénudé. Toutes étaient de forme bizarre, et la Longue-Vue, de trois ou quatre cents pieds la plus haute de l'île, offrait également*

*l'aspect le plus bizarre, s'élançant à pic de tous côtés, et tronquée net au sommet comme un piédestal qui attend sa statue.»* (chapitre 8).

En plus des abords protégés d'un ressac dont Jim entend encore le grondement furieux dans ses cauchemars, l'île est hérissée d'aiguilles de rochers nus, fait alterner des marécages et des bancs de sables jaunâtres. Brûlée par le soleil en plein jour, elle est pourtant envahie par le brouillard au petit matin.

Plus loin, l'île devient méchante et grise, sans cocotiers ni agréable exotisme, *«un endroit humide, fiévreux et malsain»* (chapitre 20), un lieu pestilentiel où sévissent la malaria, la fièvre jaune. Au chapitre 13, on lit : *«Il n'y avait pas un souffle d'air, ni d'autres bruits que celui du ressac tonnant à un demi-mille de là, le long des plages et contre les récifs extérieurs. Un relent caractéristique de végétaux détrempés et de troncs d'arbres pourrissants stagnait sur le mouillage. Je vis le docteur renifler longuement, comme on flaire un œuf gâté.»* Plus loin, le docteur décrit encore le lieu : *«L'infecte puanteur du mouillage me donna la nausée : cela sentait la fièvre et la dysenterie à plein nez, dans cet abominable lieu»*. Cette ambiance inquiétante annonce, symboliquement, des événements dramatiques.

-Le port de l'Amérique espagnole : À peine arrivé, l'"Hispaniola" fut *«aussitôt entouré par des embarcations pleines de nègres, d'Indiens du Mexique, de mulâtres, qui vendaient des fruits et des légumes, ou offraient de plonger pour une pièce de monnaie.»* (chapitre 34).

\* \* \*

### Les pirates

Comme ils occupaient (et occupent encore) une place de choix dans l'imaginaire des enfants, Stevenson brossa tout un tableau du monde de la flibuste au XVIIIe siècle en essayant de présenter une conception nouvelle et séduisante. Mais, si les noms des vieux pirates cités sont authentiques (*«Barbe-Noire»* (chapitre 6), alias Edward Teach, sévit, au XVIIe siècle, dans le Golfe du Mexique, les Indes occidentales et les côtes de la Caroline et de la Virginie ; il devait son surnom au fait qu'il portait une longue barbe noire dont il attachait les extrémités avec un ruban pour les enrouler autour de ses oreilles - sir Henry Morgan [1635-1688] écuma en particulier le "Spanish Main", et mourut à la Jamaïque - le *«capitaine England»* (chapitres 10, 11), en fait, Edward England [1685-1721] qui, dans la première moitié du XVIIIe siècle, s'illustra, en particulier, par des raids et des pillages sur les côtes de l'Afrique, de Madagascar et de Malabar, son bateau étant le "Cassandra" - *«Roberts»* (chapitre 11), Bartholomew Roberts qui eut un bateau appelé le "Royal Fortune" - Davis (chapitre 11) fut aussi tout un gaillard - *«Capitaine Kidd»* (chapitre 12), William Kidd, un marin écossais qui, mandaté pour détruire les pirates, en devint lui-même un, mais fut capturé et pendu en 1701 sur "Execution dock"), il convient de s'interroger sur la vraisemblance de cette présentation par rapport au poncif qui lui est généralement associé, qui est la peur, les termes appartenant à ce champ lexical étant très nombreux dans les quatre premiers chapitres du roman (*«terreur», «effroi», «inquiet», «craintes», «voix tremblante», «terroriser», «effrayée»*), et prédisposant le lecteur à une lecture dramatique du récit.

Quant au fictif Flint, il aurait, selon Stevenson, pris la place du capitaine Edward England à la tête d'un groupe de pirates après s'être mutiné contre lui. Il aurait enterré son trésor sur une île déserte. Il est fait mention de sa mort en 1754 sur la carte au trésor. Il mourut en cédant sa carte à son second. Sa réputation universelle est même parvenue jusqu'aux oreilles du dr. Livesey, tandis que le chevalier Trelawney, qui l'aurait connu, dit que *«comparé à Flint, Barbe-Bleue n'était qu'un enfant»*, ce qui fait ressortir sa cruauté et sa violence extrêmes. Il est *«le plus atroce forban qui eût jamais navigué»*. Sa puissance inspire une terreur unanime aux plus courageux.

Ces criminels, dans leur société parallèle, affectent de se considérer comme une aristocratie (se donnant le titre de *«gentilhommes de fortune»*, c'est-à-dire «hommes hardis qui ont décidé d'échapper à une vie honnête mais pauvre, et de prendre des risques, d'affronter les hasards heureux ou malheureux [c'est le sens du mot «fortune»] de l'aventure, pour s'enrichir en enfreignant les lois» ; Silver y fait entrer Jim, lui déclarant : *«Veux-tu me donner ta parole de jeune gentilhomme - car tu l'es, en dépit de ton humble naissance - ta parole de ne pas filer ton nœud?»* [chapitre 30]). C'est bien

parce qu'il se considère un gentilhomme que Billy Bones porte un «*tricorne*» (chapitre 2), chapeau très en vogue au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui avait été adopté par les gens de guerre.

Les révélations que, au chapitre 11, Silver fait sur la vie que mènent les pirates exercent une véritable fascination sur Dick (et sur le lecteur). Il évoque cette vie sur un mode à la fois réaliste et romantique. Il montre des hommes qui choisissent le risque de préférence au confort, l'aventure au prix du danger, ; qui parcourent les mers du monde entier en déployant le "*Jolly Roger*", leur pavillon noir, pour, attaquer des navires, s'emparer de richesses. Toutefois, au chapitre 1, Stevenson fit dire à Jim que ce sont «*les hommes de cette trempe qui font l'Angleterre redoutable sur les mers*».

Est décrit un pirate avec tout son équipement : «*Silver portait deux fusils en bandoulière, un devant et un derrière, outre un grand coutelas à la ceinture, et un pistolet dans chaque poche de son habit à pans carrés. Pour compléter ce singulier équipage, Capitaine Flint se tenait perché sur son épaule, et caquetait des bribes incohérentes de propos maritimes.*» (chapitre 31). Le coutelas est le «*coutelas de marin*» avec lequel on cloue l'ennemi (chapitre 1). "*Capitaine Flint*" est un perroquet que Silver a nommé ainsi en l'honneur de son précédent commandant. Selon lui, il «*est peut-être âgé de deux cents ans. Ils vivent parfois plus que cela, et le diable seul a vu plus de crimes que lui. Il a navigué avec England, le grand capitaine England, le pirate. Il a été à Madagascar, au Malabar, à Surinam, à Providence, à Portobello. Il assistait au repêchage des galions de la Plata. C'est là qu'il apprit : "Pièces de huit" ; et rien d'étonnant, il y en avait trois cent cinquante mille, Hawkins ! Il se trouvait à l'abordage du "Vice-roi-des-Indes", au large de Goa.*» (chapitre 8).

Sont exposées les strictes règles de conduite que se donnent les pirates. Assassins et révocations sont énoncés poliment à l'avance au moyen de la «*marque noire*» dont la remise, entre chien et loup, fait courir un délai fatidique chiffré en heures, le temps pour le pêcheur de se repentir ; on la voit appliquée d'abord à Billy Bones, puis à Long John Silver ; ils sont supposément coupables du même crime contre la loi des pirates, le seul qu'elle reconnaisse : ils n'ont pas partagé le trésor avec leurs camarades.

Aux pirates la cruauté est coutumière. Étaient pratiqués :

-Le marronnage, l'acte d'abandonner quelqu'un dans un endroit inhabité, tel une île déserte ou un banc de sable, la plupart du temps sans eau ni nourriture mais avec son pistolet, de la poudre et des balles, ce qui permettait donc au condamné de se suicider.

-La «*marche sur la planche les yeux bandés*», méthode d'exécution imposée à certaines occasions par les pirates, les mutins et autres rudes marins qui, pour s'amuser de la torture psychologique de condamnés, les obligeaient à marcher sur une planche de bois suspendue sur un côté du navire au-dessus de l'eau, pour qu'ils finissent par tomber et se noyer ;

-L'exécution pure et simple : Flint, «*le flibustier à la face bleue - cet impie qui était mort à Savannah en chantant et réclamant à boire - avait de sa propre main égorgé ses six complices*» (chapitre 32) et Silver fait assassiner Alan et poignarde Tom Redruth (chapitre 14).

Mais, par ailleurs, ces hommes violents et habituellement sûrs d'eux apparaissent comme étant enfantins.

-Leurs craintes superstitieuses prouvent leur simplicité mentale et leur naïveté : Morgan attribue la fièvre de Dick au fait qu'il ait déchiré une page de la Bible ; ils ont la terreur des fantômes).

-Jouisseurs, ils sont toujours ivres. La proximité du trésor les fait rêver d'une «*vie entière de plaisirs non comptés*». Or, en ce qui concerne l'argent dont ils se sont emparés, il leur échappe généralement très vite, car, une fois à terre, ils le dépensent rapidement ; ainsi «*le vieux Pew, après avoir perdu la vue, dépensa sans honte douze cents livres en un an, comme un Lord du Parlement*». Quant à Ben Gunn, devant ses tas d'or inutiles, il rêve à des monceaux de fromage grillé !

-Ils sont chahuteurs, impétueux, bagarreurs. S'ils avaient été plus disciplinés, ils auraient pu réaliser leurs espoirs ; mais leurs plans ont échoué parce qu'ils ne surent pas se maîtriser et parce qu'ils montrent peu d'habileté à dominer les situations inhabituelles. Et c'est cette incapacité qui les a d'emblée conduits à mener une vie criminelle, une vie dure.

Ils proposent un modèle anti-bourgeois qui peut faire rêver.

Au sujet de l'alcool, qui est omniprésent, on apprend en particulier que :

-Le dr. Livesey déclare à Billy Bones : «*Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur. C'est que, si vous continuez à boire du rhum de la sorte, le monde sera vite débarrassé d'un très ignoble gredin !*» (chapitre 1). Pendant le voyage, Arrow, le second, passe son temps à boire ; perpétuellement ivre, il n'a aucune autorité sur ses hommes ; il est souvent mis aux arrêts ; pour finir, il disparaît sans laisser de regrets, sans doute tombé à la mer. Il est alors remplacé par Job Anderson, le maître d'équipage qui paraît le plus qualifié pour tenir cette fonction.

-Les pirates croient, sur l'île, entendre le fantôme de Flint déclarer : «*Darby Mac Graw, passe-moi le rhum !*» (chapitre 32) ; or il fut «*tué par le rhum à Savannah*» (chapitre 11). Pour Silver, c'est «*un vieux pochard de marin à gueule bleue*» (chapitre 32).

-Les deux marins restés sur l'"*Hispaniola*" doivent être, selon Jim, «*saouls comme des bourriques*» (chapitre 24), s'être «*tués l'un l'autre dans leur colère d'ivresse*» (chapitre 25).

Capturés (éventuellement par un «*limier de la police*», un «*Bow street runner*» (chapitre 8), les pirates passent devant un tribunal, comme celui d'«*Old Bailey*» (chapitre 8), le principal tribunal d'Angleterre, situé "Old Bailey Street" à Londres, et risquent comme châtiment «*le gibet*», la pendaison sur «*Execution Deck*» («*le Quai des Potences*»), Stevenson s'étant peut-être souvenu de la "*Ballade des pendus*" de Villon (poète français du Moyen Âge qui l'avait particulièrement intéressé (il lui a consacré un essai et une nouvelle) quand il fit évoquer par Silver «*les pendus, enchaînés, avec des oiseaux voltigeant tout autour*» (chapitre 29) ; il est ainsi dit que Silver n'avait rien à attendre de plus que de simplement échapper à la corde (chapitre 31).

\*

\* \*

Dans ce roman d'aventures qu'est "*L'île au trésor*", Stevenson fit place à un fort réalisme.

---

## L'intérêt psychologique

Dans "*Mon premier livre, L'île au trésor*", Stevenson prétendit que cela «*devait être une hisoire pour garçons*», qu'il n'y avait «*pas besoin de psychologie*» et que (cause ou conséquence?) «*les femmes étaient exclues*». Et, en effet, de nombreux personnages sont unidimensionnels, ne sont pas autre chose que ce qu'ils paraissent d'emblée, même s'ils sont insolites. Mais nous nous rendons vite compte que Jim Hawkins et Long John Silver sont notablement complexes.

Les personnages vont donc être étudiés en fonction de ce degré de complexité, et en séparant les «bons» et les «méchants».

\*

\* \*

### Les méchants :

Ce sont les pirates dont la plupart ne sont que des hommes frustes, ne pouvant dissimuler leurs intentions, ne présentant qu'une psychologie primaire. Ainsi :

-Au chapitre 28, Jim constate que, alors que ces «*Messieurs de la cabine*» n'alimentent leurs feux qu'avec une économie prudente, les pirates s'offrent de véritables brasiers. En contemplant de loin ces lueurs d'incendie, il se doute que les provisions de bois du fortin ont changé de propriétaires. Plus tard, partageant le repas des pirates, il remarque : «*Ils avaient fait un feu à rôtir un bœuf, un feu si ardent qu'on ne pouvait l'approcher que du côté du vent, et même par là non sans précaution. Dans le même esprit de gaspillage, ils avaient cuit trois fois plus que nous ne pouvions manger ; et l'un deux, avec un rire stupide, jetait les restes dans le feu qui flamboyait et grondait sous cet aliment insolite.*»

-Au chapitre 32, qui est intitulé "*La voix dans les arbres*", comme ils ont découvert un squelette et que cela a réactivé chez eux le souvenir de Flint, et éveillé leur terreur, ils entendent une voix aiguë

sortant de la forêt et qui entonne un air et des paroles qui leur sont familiers ; ils pensent que c'est le fantôme de l'ancien flibustier qui se manifeste, car cela est dans le droit fil de leur superstition ; ils sont effrayés, et Jim commente : *«Jamais je n'ai vu d'hommes plus affreusement émus que nos pirates. Leurs six visages se décolorent comme par enchantement. Les uns bondirent sur leurs pieds, les autres se cramponnèrent à leurs voisins. Morgan se débattait sur le sol.»* (chapitre 32).

Certains ne sont que des comparses, dont sont simplement cités les noms (Tom Morgan, George Merry). Dick Johnson est plus intéressant car il se distingue des autres pirates puisqu'il a une bible, *«priaît avec ardeur, ayant été bien élevé, avant de naviguer et de rencontrer de mauvais compagnons»* (chapitre 32) et puisqu'il est *«l'un des matelots restés honnêtes peut-être le dernier qui fût à bord»*. Mais, fasciné par le récit de Silver, il se rallie à lui, veut devenir lui aussi un *«gentilhomme de fortune»*.

Israël Hands, ancien canonier de Flint, est un des meneurs de la mutinerie. Habile, il échappe au tir du chevalier Trelawney en se baissant, si bien que la balle atteint un de ses compagnons ; surtout, dans son face-à-face dramatique avec Jim, il se montre impitoyable, prononçant ces paroles empreintes de cynisme : *«Je n'ai jamais vu encore le bien sortir de la bonté. Je suis pour celui qui frappe le premier»* (chapitre 26).

Se détache encore plus Ben Gunn.

Il fut inspiré à Stevenson par Robinson Crusoé. D'où ses chèvres et sa piété (il parle longuement de sa mère, qui était religieuse, de sa fervente jeunesse et de son habileté à réciter le catéchisme). Mais, contrairement à Robinson, il est devenu un quasi animal, au grand étonnement de Jim : *«Passant d'un tronc à l'autre, la mystérieuse créature filait comme un daim. Elle se tenait sur deux jambes, à la manière des hommes, mais, ce que je n'avais jamais vu faire à aucun homme, elle courait presque pliée en deux. Et, malgré cela, je n'en pouvais plus douter, c'était un homme»* (chapitre 15) mais étrange et sournois. Ce personnage haut en couleur répond au stéréotype du naufragé par son isolement, par sa peau brûlée par le soleil, par son accoutrement (*«lambeaux de vieille toile à voile et de vieux cirés, boutons de métal, liens d'osier, nœuds de filin goudronné»*). Mais, déroulant une brève autobiographie pour se faire connaître de Jim, il lui indique qu'il a été *«marronné»* ; et ce *«marron quasi imbécile»* (chapitre 33) est un vieil homme retombé en enfance qui distribue des pinçons en signe de complicité, qui a trouvé des solutions pratiques pour manger (*«J'ai vécu de chair de chèvre, de baies et de coquillages»*), s'habiller, se loger et se déplacer (le *«coracle»*). Pourtant, des éléments de son discours semblent prouver qu'il est sain d'esprit : il décline son identité, montre qu'il n'a pas perdu la notion du temps (*«Je n'ai pas parlé à un chrétien depuis trois ans»*), évoque son enfance. Mais, soudain, son discours dévie : quand il déclare : *«Je suis riche»*, cela peut faire croire qu'il est fou. Or il raconte que, membre de l'équipage de Flint, avec Billy Bones et Long John Silver, ils avaient su qu'il avait enterré son trésor sur l'île sans laisser de témoins ; que lui seul était revenu sur l'île avec un autre équipage mais n'avait pas alors trouvé l'emplacement du trésor ; que, contraint de rester sur l'île, il avait pu enfin le trouver et le transporter dans sa grotte. En échange de son aide, il négocie avec Jim son retour à la civilisation contre *«un millier de livres»* prélevées sur le trésor, et la promesse d'un bon morceau de fromage grillé... si possible. On constate que, finalement, même s'il s'est joint au parti des «bons», il demeure en esprit un pirate, car, en Angleterre, il dépense son pécule en dix-neuf jours ! Le docteur le juge ainsi : *«Quand on a passé trois ans à se ronger les ongles sur une île déserte, on ne peut vraiment paraître aussi sain d'esprit que vous et moi. Ce serait contraire à la nature.»* (chapitre 19).

S'est d'abord imposé à Jim Billy Bones.

Compagnon de Flint, ayant été son premier officier, c'est un authentique flibustier, s'inscrivant dans la pure tradition des aventuriers scélérats qui sévissaient sur les mers. Ce personnage-clé occupe les premières pages du roman, ce qui marque son importance dans l'action dont l'auteur pose alors les jalons. Il détaille ses principaux traits : la puissance physique et vocale, la brutalité des manières, la saleté (il avait des *«cheveux très bruns tordus en une queue poisseuse qui retombait sur le collet d'un habit bleu malpropre»*), l'ivrognerie. Ses cicatrices de balafre sont les marques d'une vie aventureuse.

Ce vieux loup de mer édenté est un marin-type qui fait escale dans une auberge («*son coffre de marin charrié sur une brouette*»). Il est mystérieux par bien des aspects : il est solitaire et taciturne ; il semble inquiet (Jim signale qu'il ne cesse «*d'examiner tour à tour les falaises et notre enseigne*»), en attente d'un visiteur (il demande constamment si quelqu'un est passé sur la route). S'il n'est, pour les habitués de "*L'amiral Benbow*", qu'une épave, qu'une éponge à rhum (il considérait que cette boisson était vitale pour lui, car elle l'avait sauvé dans les pires calamités, et devait lui permettre d'échapper aux visions qu'il avait, celles du capitaine Flint) dont l'ivresse, qui le fait frapper du poing sur la table et chanter d'une voix éraillée une rengaine évoquant l'univers des pirates («*Ils étaient quinze sur le coffre du mort.../ Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !*»), trouble les conversations, il n'en reste pas moins que les gens le craignent tout en étant amusés par ses récits «*épouvantables*». Le père de Jim n'ose pas l'affronter, bien que le vieux marin est à l'auberge depuis plusieurs mois sans payer son séjour. Seul, le dr. Livesey ose lui tenir tête, lui répétant : «*Le rhum, pour vous, c'est la mort*», alors que le capitaine n'a aucune considération pour la médecine et les médecins. Quant à Jim, qui est le seul à sentir qu'il a été un aventurier jadis splendide, qui lui trouve une personnalité insolite, il est soumis à une fascination dans laquelle entrent la peur, la pitié, la curiosité.

Or Billy Bones promet de lui donner vingt sous à condition qu'il l'avertisse dès qu'il verra survenir un marin unijambiste ; lui dit craindre de recevoir, de la part de «*fainéants*» lui réclamant de l'argent et en voulant à son coffre, «*la marque noire*», qui est le signe d'une condamnation à mort chez les pirates ; lui révéla qu'il était le seul, de l'équipage de Flint, «*qui connaisse l'endroit*» d'un trésor que le pirate lui avait révélé «*à Savannah, sur son lit de mort*». Or, alors qu'il continuait à faire scandale, tout en s'affaiblissant de plus en plus, il reçut effectivement «*la marque noire*» des mains de «*Chien-Noir*», après quoi il mourut, foudroyé par une crise d'apoplexie. De ce fait, est ouvert son coffre qui contient un costume tout neuf, des pistolets, tout un fatras d'objets maritimes dont «*cing ou six curieux coquillages des Indes Occidentales*» dont Jim s'est souvent demandé pourquoi il les transportait «*dans sa vie errante de criminel pourchassé*», et qui révèlent, chez lui, une sentimentalité qui peut étonner ; il y avait surtout un paquet enveloppé de toile cirée recouvrant la carte d'une île et la situation d'un trésor dont il se souciait peu de profiter, se satisfaisant du droit de le faire, droit symbolique presque désuet, mais affirmé par cette carte jaunie enfouie au fond du coffre.

Ne fait que passer Pew, le terrifiant mendiant aveugle qui est le chef des hommes lancés à la poursuite de Jim ; c'est lui qui hurle les ordres à ses compagnons, manifestant sa colère, proférant des insultes, se livrant à une recherche exaspérée et brutale qui se traduit par «*un vacarme infernal*», par des cris, par le saccage des chambres de l'auberge, ce qui révèle l'importance du paquet que détiennent désormais Jim et sa mère.

S'est surtout imposé à Jim le vrai personnage maléfique mais ô combien nettement supérieur à ses compagnons, si ambigu, si complexe et contradictoire, pas tout à fait mauvais, qu'est Long John Silver, dit Barbecue.

Dans "*Mon premier livre, L'île au trésor*", Stevenson indiqua qu'il se promettait «*bien du plaisir*» en concevant le personnage. Il indiqua aussi qu'il entendait s'inspirer d'«*un ami qu'il admirait*» pour sa «*vigueur estropiée*» (en effet, il n'avait plus qu'une jambe), ne gardant qu'elle «*et son courage et sa vivacité*», «*en le privant de toutes ses plus belles qualités et de ses plus hautes grâces de tempérament*». Il s'agit de William Henley, écrivain et éditeur, que Lloyd Osbourne décrivit comme «*un grand gars, brillant, aux épaules massives, avec une grande barbe rousse et une béquille ; drôle, incroyablement intelligent, et avec un rire qui roulait comme de la musique, il avait un feu et une vitalité inimaginables, qui emportaient tout un chacun*». Dans une lettre à Henley, après la publication de "*L'île au trésor*", Stevenson lui confia : «*C'est la vue de votre vigueur handicapée et de votre autorité qui engendrèrent Long John Silver [...] L'idée d'un homme handicapé, commandant et redouté par le seul son de sa voix, fut entièrement prise chez vous*».

Au début du chapitre 11, Silver raconte quelque peu sa vie (sans que nous puissions vérifier la vérité de ses propos) : il aurait navigué avec deux grands capitaines de pirates, étant quartier-maître sous

les ordres d'England ; puis second maître sur le "Walrus" du capitaine Flint (il aurait été le seul homme que celui-ci ait jamais craint) ; il prétend avoir été un «*A B master mariner*», la compétence maritime la plus élevée pour un professionnel britannique de la mer ; s'il dit vrai, cela indiquerait qu'il a fait carrière dans la marine marchande, comme, en fait, la plupart des pirates de cette époque où on avait l'habitude de dire qu'il était plus facile de faire d'un marin un pirate que de faire d'un criminel un marin. Il aurait donc vécu toutes les aventures de la flibuste, s'y serait accompli en montant en grade. Il aurait servi ensuite sa patrie sous les ordres de «*l'immortel Hawke*» (amiral qui se rendit célèbre en particulier pour sa destruction de la flotte française à Quiberon en 1759), et ce serait alors qu'il aurait perdu sa jambe. Tandis que Stevenson semble suggérer que les pirates et les autres criminels sont enfermés dans un cycle vicieux qui les fait tomber dans le crime parce qu'ils sont imprudents et insouciantes, et qu'ainsi ils ne peuvent conserver ce qu'ils ont volé, ferait seule exception à cette règle Silver, dont chacun reconnaît qu'il est tout à fait singulier dans la société des pirates ; en effet, il s'est enrichi (il aurait mis de côté 900 livres sterling de ses navigations avec England, et 2000 de celles en compagnie de Flint) ; il a même, longtemps, laissé son argent en dépôt dans une banque avant de, par souci d'économie, le confier à sa femme, une «*négresse*» avec laquelle il tient une taverne de matelots à Bristol ; devant ses complices, il rêve à voix haute de «*s'établir pour de bon gentleman*» grâce à l'existence de rentier de l'aventure que lui prépare en son absence, sa «*vieille ménagère*». C'est alors qu'il est âgé de cinquante ans (ce qui devrait placer sa naissance autour de 1710) et qu'il est désigné comme un «*vieil estropié*» par Merry (l'expression traduit à la fois sa colère et son manque total de compassion ; à la fin du chapitre 20, lors de sa tentative d'intimidation, il tombe à terre, et demande vainement l'aide de ses ennemis pour se relever), qu'il reprend la mer, en tant que «*maître coq*», prévoyant se retirer définitivement après l'expédition de l'"*Hispaniola*" vers l'île au trésor, en étant satisfait d'avoir été un valeureux «*gentilshomme de fortune*», et en vivant alors de ses rentes.

Ainsi, s'il est un des pirates, il ne peut donc pas être réduit à leur image traditionnelle, puisque, contrairement à la plupart d'entre eux, qui sont dépensiers, il est assez sage pour veiller à bien utiliser l'argent qu'il a volé ; d'ailleurs, à la fin du roman, il s'échappe en emportant «*trois ou quatre cents guinées*» du trésor, devenant ainsi l'un des deux seuls anciens membres d'équipage du capitaine Flint à mettre la main sur une partie du trésor.

Au chapitre 8, alors qu'il officie dans sa taverne, Jim le voit pour la première fois, et fait de lui ce portrait : «*Il avait la jambe gauche coupée au niveau de la hanche, et il portait sous l'aisselle gauche une béquille, dont il usait avec une merveilleuse prestesse, en sautillant dessus comme un oiseau. Il était très grand et robuste, avec une figure aussi grosse qu'un jambon - une vilaine figure blême, mais spirituelle et souriante. Il semblait même fort en gaieté, sifflait tout en circulant parmi les tables, et distribuait des plaisanteries ou des tapes sur l'épaule à ses clients favoris. Tout en lançant ces phrases, il béquillait de long en large parmi la taverne, claquant de la main sur les tables, et affectant une telle chaleur qu'il eût convaincu un juge de cour d'assises ou un limier de la police.*» Il lui a donc paru sous son meilleur jour, et il commente : «*Connaissant le capitaine, Chien-Noir et Pew l'aveugle, je croyais savoir ce qu'était un flibustier : un individu tout autre, à mon sens, que ce tavernier de bonne mine et d'humeur affable*». Il faut noter sa ruse au moment où Jim reconnaît Chien-Noir ; il prétend ne pas comprendre («*Qui disais-tu que c'était? Noir quoi?*») ; puis il se range de son côté avec beaucoup d'adresse («*Si nous attrapons ce Chien-Noir, c'est le capitaine Trelawney qui sera heureux de l'apprendre*»), tout en s'agitant. De ce fait, les soupçons de Jim s'évanouissent : «*Je me serais porté garant de l'innocence de Long John*».

C'est qu'il dispose d'un charme irrésistible et dangereux, étant capable de convaincre les autres de ses bonnes intentions. Le chevalier Trelawney est initialement prêt à lui faire confiance, le considérant comme «*un personnage d'importance* », qui a «*un compte en banque et qui n'a jamais dépassé son crédit*» (chapitre 7), ce qui est, en fait, un élément plutôt douteux.

Qu'il trompe cet homme léger qu'est le chevalier n'est guère étonnant. Mais il séduit aussi le très avisé dr. Livesey ; en effet, celui-ci lui fait instinctivement confiance, ce qui laisse penser qu'il a un extraordinaire talent de fourberie et que, bien qu'il soit un scélérat, il a un air naturellement aimable, quelque chose de charismatique qui lui fait, à de nombreuses reprises, gagner le respect des autres ;

il déclare d'ailleurs : «*Je suis un homme accommodant [...] un gentleman*». Au début du chapitre 30, quand le dr. Livesey se présente au fortin, il se montre «*rayonnant d'affabilité*».

Du fait de sa puissance de séduction, on comprend qu'il gagne l'admiration et l'affection de l'adolescent qu'est Jim, qui le fait rêver en secret à l'enfant qu'il aurait pu être s'il ne s'était égaré en de mauvais chemins : «*Cela me rajeunit [...] c'est une chose agréable, sois en sûr, que d'être jeune et d'avoir ses dix orteils*» - «*Je t'ai toujours estimé comme un garçon d'esprit et comme mon propre portrait lorsque j'étais jeune et de bonne mine.*» - «*Ah ! toi qui es jeune... toi et moi, que de belles choses nous aurions pu faire ensemble !*» (chapitre 28). Ces propos ne relèvent pas que de la ruse ou de l'opportunisme, mais sont inspirés par l'amitié qu'il a à l'égard du jeune garçon et qui se traduit par des paroles aimables révélant d'ailleurs une bonne connaissance des goûts de la jeunesse : «*Tu te baigneras, tu grimperas aux arbres, tu feras la chasse aux chèvres*». Le vieux forban indique à ses comparses : «*J'aime ce garçon, à présent : je n'ai jamais vu meilleur garçon que lui. Il est plus crâne que deux quelconques des capons que vous êtes tous ici ; et voici ce que je dis : je voudrais voir désormais que quelqu'un porte la main sur lui.*» (chapitre 28).

On peut considérer qu'il voudrait être pour Jim un père spirituel. On peut même se demander s'il ne serait pas pédophile tant il est attentionné, lui proposant de lui préparer un petit en-cas pour ses expéditions dans l'île ; ayant pour lui des gestes empreints de bienveillance (il lui tape sur l'épaule «*de la façon la plus affectueuse*»). Évidemment, le lecteur doute de ces bonnes dispositions affichées ; pourtant, il est possible que Silver éprouve une amitié sincère pour le jeune garçon.

Surtout, il lui demande : «*Veux-tu me donner ta parole de jeune gentilhomme - car tu l'es, en dépit de ton humble naissance - ta parole de ne pas filer ton nœud?*» (chapitre 30) ; lui déclare encore non sans une nuance de menace : «*J'ai toujours désiré que tu t'entraîmes avec nous, pour recevoir ta part et mourir en gentilhomme. Et maintenant, mon brave, tu vas y venir.*»

Enfin, impressionné par la bravoure du discours que Jim a tenu devant les mutins en leur affirmant que c'était lui qui avait contrarié tous leurs plans depuis le début, Silver décida de lui laisser la vie sauve, et, moins présomptueux que ses complices, le traita d'égal à égal, le considérant même comme son seul interlocuteur valable, beaucoup plus crédible que les trois «*Messieurs*». Aussi conclurent-ils un marché.

Or, dès qu'il s'était montré sous son vrai jour, Jim en était venu à le voir comme le voit enfin, à la fin, le chevalier qui lui déclare : «*Vous êtes un prodigieux scélérat et un imposteur - un monstrueux imposteur.*» (chapitre 33).

Type même de l'aventurier qui a connu des épreuves, qui, en particulier sous la direction du capitaine Flint, prit part à tant d'abordages, et vit ruisseler tant de «*pièces de huit*» tachées de sang, il se montre physiquement courageux. Au chapitre 33, lorsque les pirates découvrent que la cache de Flint est vide et que leur colère se porte sur lui, bien qu'il n'ait que Jim pour le couvrir, il résiste fermement aux cinq hommes.

-Doté d'une évidente intelligence, d'une grande capacité à mentir, c'est un habile manieur de mots qui en use avec subtilité. Il peut, à à peu près n'importe qui, faire croire n'importe quoi, du moins pendant un temps. Il répète : «*Le devoir est le devoir*», en particulier à ces moments où il est, au contraire, sur le point d'agir de la façon la plus perfide. Il sait tenir un discours de leader.

Au chapitre 29 où, tout compte fait, les pirates qui restent de l'équipage de l'«*Hispaniola*» souhaitent se débarrasser de lui, et lui ont donné «*la marque noire*», il ne s'en étonne pas, ne se laisse pas impressionner, infiltre le doute dans leur esprit en pariant sur leur superstition : «*Quel imbécile a mutilé une bible?*». Et il continue à se moquer et à «*blaguer*». Cependant, ils portent contre lui quatre accusations : «*Premièrement, tu as fait un beau gâchis de cette expédition. Deuxièmement, tu as laissé l'ennemi s'échapper de ce piège pour rien. Troisièmement, tu n'as pas voulu nous lâcher sur eux pendant leur retraite. Oh ! nous avons compris ton petit jeu, John Silver : tu veux tricher.*» Mais il lance une contre-offensive, réfutant chacune des accusations et lui-même accusant ses compagnons d'avoir tout gâché ; il leur fait entrevoir leur condamnation au gibet ; il leur indique que le marché conclu avec l'ennemi leur a sauvé la vie ; il signale que, parmi les adversaires, il y a un médecin qui peut soigner les blessés. Ce remarquable orateur et cet habile psychologue reprend le pouvoir avec

un argument définitif qui crée un effet de surprise magistral : il montre à ses compagnons la carte du trésor qui est entre ses mains ; il leur laisse entrevoir que, même si leurs adversaires ont le navire, il a, lui, cet atout essentiel, Jim, qui est leur otage. Finalement, raconte Jim : *«Il les traita de crétins et d'idiots jusqu'à plus soif, leur dit qu'il était indispensable de me laisser causer avec le docteur, leur brandit la carte sous le nez, leur demanda s'ils allaient rompre le traité le jour même du départ pour la chasse au trésor.»* En conséquence, ils le reconduisent à leur tête.

Il reste que, quand, partis à la recherche du trésor, ils entendent chanter un air qui leur est bien connu, il est lui-même impressionné, comme le prouvent *«ses lèvres couleur de cendre»*. Mais il reprend vite ses esprits, et, avec une *«audace»* que souligne le narrateur, il proclame, parlant de Flint : *«J'affronterai son fantôme»*. Aussi ses compagnons font-ils face eux aussi. Une fois de plus, se manifeste son intelligence car il a remarqué qu'*«il y avait un écho. Or personne n'a jamais vu un esprit escorté de son ombre»*. Et c'est lui qui reconnaît la voix de Ben Gunn.

-Habile manoeuvrier, manipulateur de haut vol, il est plein de débrouillardise et d'inventivité. À Dirk, avec lequel il s'entretient sur un ton familier, il expose sa stratégie, qui est bien pensée : il n'attaquera pas tout de suite, il laissera le capitaine Smollett (dont il reconnaît qu'il est un *«navigateur de première classe»*) conduire le navire jusqu'à l'île au trésor ; puis il attendra que le capitaine et le docteur, qui détiennent la carte, trouvent le trésor et le chargent sur le navire. Il se révèle ainsi très adroit et même machiavélique. Ce fourbe qui ment effrontément pour mettre toutes les chances de son côté est un véritable caméléon, car il est capable de concessions et de retournements :

-Au chapitre 28, la proposition outrecuidante qu'il fait montre à quel point il est sûr de lui. Et sa fureur après la contre-proposition du capitaine Smollett annonce une intensification du conflit entre les deux camps. Or il n'est pas homme à se laisser faire.

-Cependant, plus loin, jugeant que tout est perdu pour lui, il propose à Jim de faire équipe avec lui sur le principe «donnant donnant». Dans son analyse de la situation, il se montre clairvoyant : il comprend que ses compagnons sont prêts à le destituer et à massacrer Jim. Le changement d'alliance semble donc pleinement justifié. Il a désormais tout intérêt à passer dans l'autre camp, et à servir les intérêts de ses anciens adversaires. Se faisant cauteleux, il appelle son prisonnier *«mon gars»*, *«mon fils»* ou *«Jim Hawkins»*. Les deux premiers énoncés sont affectueux, tandis que le troisième inscrit une distance entre les deux personnages. Devant le discours plein d'autorité de Jim, loin de ricaner, de s'indigner ou de sévir, il s'incline, lui dit : *«Je sais quand un jeu est terminé.»*, s'avoue vaincu par un enfant. Il renonce à se poser en égal de Jim pour devenir son obligé, et éviter, grâce à lui, une mort peu honorable sur le quai des exécutions.

-Au chapitre 29, en proclamant : *«Je connais les règles, voyons : je n'irai pas faire du mal à un émissaire.»*, il obéit ou prétend obéir au code de l'honneur qu'avaient les *«gentilshommes de fortune»*, comme la mafia ou d'autres organisations criminelles.

-Au chapitre 30, Jim constate : *«Une fois là dehors et le dos tourné à ses amis et au fortin, Silver était un homme tout nouveau ; ses joues semblaient creuses et sa voix tremblait ; il parlait avec un sérieux absolu.»*

-Au chapitre 33, lui, qui avait évoqué une possible attaque contre lui de la part d'un de ses complices (chapitre 8), a en effet à combattre une mutinerie au sein de la mutinerie. Et on assiste à une nouvelle volte-face : il se range du côté de Jim et de ses amis en conformité avec son opportunisme. Jusqu'au bout, il demeure cohérent.

Jim dénonce son *«cynisme»* et sa *«duplicité»* : ils s'affichent à maintes reprises, notamment dans le chapitre 12 quand il évoque sa connaissance de l'île. Globalement, quand il se trouve avec Jim et ses amis, il feint de se montrer coopératif et soucieux des intérêts du groupe. Quand il se retrouve seul face à l'équipage, il renonce à son double jeu, et se conduit en pirate sans foi ni loi. Il est donc *«doublement traître»*, ayant *«un pied dans chaque camp»* (chapitre 31), se montrant prêt à abandonner à tout moment ses anciens alliés dans l'intérêt de sa propre survie, tentant de s'attirer les bonnes grâces de ses anciens ennemis. Mais ils ne sont pas dupes, et le traitent avec sévérité (*«canaille»*, *«imposteur»*, *«monstrueux imposteur»*). Cependant, il ne s'en formalise pas, supporte toutes les rebuffades, le mépris, les affronts, sans broncher. Semblant *«se considérer de nouveau*

*tout à fait comme un subalterne favorisé de privilèges et d'égards», il se montre même obséquieux : «Je vous remercie, Monsieur».*

Il reste que, pour lui, l'expédition sur l'île au trésor fut un cuisant échec. Cependant, à la fin, grâce à la complicité de Ben Gunn qui craint quelque action maléfique de son ancien compagnon, il réussit, ce qui était prévisible, à s'enfuir avec un sac d'or, échappant ainsi à un retour en Angleterre où l'attendaient le gibet et une mort honteuse. Jim écrit : *«Je me plais à croire qu'il a retrouvé sa vieille négresse et qu'il vit en paix dans quelque coin, avec elle et son perroquet. On peut, du moins, l'espérer car ses chances de bonheur dans l'autre monde sont des plus minces.»*

Silver est un *«aventurier calme et formidable»*, un coquin totalement amoral, un magnifique scélérat un forban qui ne connaît que la loi du plus fort. Mais Stevenson se démarqua de la tradition en faisant de lui un personnage sympathique à certains égards. C'est que, comme chez nombre de ses personnages, il y a chez lui une ambiguïté, une dualité marquée : de prime abord, il est un compagnon et un marin agréable, et ce n'est que lorsque l'intrigue se déploie qu'on découvre graduellement la vilénie de sa nature. Il apparaît que son unique préoccupation soit celle de l'argent ; alors qu'il s'est déjà enrichi au long de ses pérégrinations précédentes, Jim constate chez lui, à l'approche du but, un changement radical de comportement et d'humeur ; il semble avoir oublié les engagements qu'il avait pris avec le docteur, et avec lui qui anticipe un scénario tragique pour lui et ses amis : *«Il ne prenait certes plus la peine de me cacher ses pensées, et je les lisais à livre ouvert. La proximité immédiate de l'or lui faisait oublier tout le reste : sa promesse au docteur comme l'avertissement de celui-ci étaient déjà loin, pour lui, et sans nul doute il comptait bien s'emparer du trésor, retrouver l'Hispaniola et l'aborder à la faveur de la nuit, massacrer tout ce qu'elle renfermait d'honnêtes gens, et remettre à la voile suivant ses intentions primitives, chargé de forfaits et de richesses.»* (chapitre 32). Ce fut l'une des premières représentations du mal auxquelles Stevenson s'est consacré, et sa dualité n'est pas sans rappeler les deux faces contraires du Docteur Jekyll et de Mister Hyde.

On peut considérer que ce personnage très complexe évoluant dans un flot d'ambiguïtés et de contradictions est le véritable héros de *“L'île au trésor”*. C'est ce que déclara Henley : *«C'est lui, et non Jim Hawkins, ni le trésor de Flint, qui est le véritable héros ; et on peut penser, quand l'histoire est finie, que son vrai titre devrait être non “L'île au trésor” mais “John Silver, pirate”.*»

De *“Young folks”* au livre, Stevenson s'employa à blanchir le personnage, introduisant un discours qu'il fait à Jim Hawkins pour le convaincre de son innocence (chapitre 8) ; le montra comme étant plus éduqué que les autres marins (chapitre 10), surtout plus complexe moralement, plus ambigu, et cela influe sur l'appréciation que Jim Hawkins et le lecteur ont de lui.

Au contraire, dans sa nouvelle de 1895, *“The persons of the tale”*, Stevenson fit réapparaître Long John Silver et le capitaine Smollett qui, après le chapitre 32, font une promenade, et fument une pipe. Entendant Smollett lui dire qu'il est *«dans une mauvaise voie»*, Silver lui déclare : *«Le devoir est le devoir, comme je le sais, et il n'y a rien de mieux. Mais, maintenant, nous sommes hors du devoir, et je ne vois aucune nécessité de me tenir à cette affaire de moralité.»* Il ne reconnaît pas qu'il est un scélérat, et que le capitaine est vertueux. Comme celui-ci lui demande s'il ne se rappelle pas son catéchisme, s'il ne sait pas qu'il y a un Créateur, l'autre lui rétorque que, s'il y en a un, il serait sa créature favorite, et qu'il le protège dans ses brillantes actions sur le pont des bateaux, tandis que le capitaine se morfond dans la cale !

Il apparaît nettement que Silver fut le personnage favori de Stevenson qui, finalement, n'a pu se résigner à l'envoyer au gibet, car il en était venu à aimer le vieux cuisinier. Il déclara : *«Je ne suis pas peu fier de John Silver ; et, jusqu'à ce jour, j'admire plutôt cet aventurier doux et formidable.»* (*“Mon premier livre, L'île au trésor”*). Le portrait qu'il a donné de lui a nettement influencé l'iconographie moderne du pirate.

Silver est aussi le personnage favori de nombreux lecteurs pour lesquels, avec sa jambe de bois et son perroquet à l'épaule, avec sa ruse et sa brutalité, il est devenu l'archétype même du pirate classique, dépassant en notoriété les plus grands pirates historiques connus. Il est une de ces figures littéraires légendaires, finalement assez rares, qui sont aussi connues de ceux qui n'ont jamais lu les oeuvres qui les ont mis au monde. Aux États-Unis, une grande chaîne de restaurants porte son nom, en Suède c'est une marque de cigarettes, en Écosse, comme il se doit, un whisky. Une recherche sur Google donne plus de 600 000 références à son nom.

Selon Conan Doyle, il «n'est pas une création de la fiction, mais une réalité organique et vivante».

Il a continué à vivre dans d'autres créations.

Comme on pouvait s'y attendre, le cinéma a jeté son dévolu sur ce personnage énigmatique et complexe, à la fois très séduisant et franchement mauvais sujet. Jusqu'à aujourd'hui, une quinzaine d'adaptations cinématographiques ont vu le jour. Parmi les acteurs qui se sont glissés dans la peau de Silver, on trouve quelques-uns des plus grands : Orson Welles, Charlton Heston, Robert Newton et Anthony Quinn. Un acteur très grand admirateur de Long John, Antoine de Caunes, a répondu à un producteur qui lui demandait s'il pouvait s'imaginer jouer Silver : «Pour cela, je me couperais la jambe.»

Mais les écrivains se sont également mis de la partie pour lui assurer une vie au-delà de celle que lui avait accordée gracieusement Stevenson :

-En 1902, Long John Silver ainsi que le capitaine Flint furent évoqués dans *"Peter Pan"* de J. M. Barrie qui raconta avoir laissé son feu mourir en plein hiver et ne pas s'être rendu compte du froid, plongé qu'il était dans *"Treasure Island"*.

-En 1935, Harold Augustin Calahan, un ancien commandant de bord devenu écrivain, publia *"Back to Treasure Island"*, récit dans lequel Silver tente de récupérer ce qui reste du trésor.

-Cette idée fut reprise dans une série télévisée des années 1980 et dans un roman qui y fit suite, par John Goldsmith, *"Return to Treasure Island"* (1985).

-En 1998 fut publiée, en Suède, par Bjorn Larsson, l'autobiographie de Silver, du début à la fin, sous le titre de *"Long John Silver. La relation véridique et mouvementée de ma vie et de mes aventures d'homme libre, de gentilhomme de fortune et d'ennemi de l'humanité"*. Ce roman, qui a été traduit en quinze langues et s'est vendu à quelques centaines de milliers d'exemplaires dans le monde, avait l'ambition de donner une vie complète et définitive du personnage, de sa propre bouche. Mais, si l'auteur de ce roman avait cru un moment que la vie de Silver était désormais fixée pour l'avenir, il se trompait.

-En 2006, Simon Bent publia *"Under the Black Flag : the early life, adventures and pyracies of the famous Long John Silver before he lost his leg"*.

-En 2007, Mathieu Lauffray (dessin) et Xavier Dorison (scénario) publièrent une bande dessinée intitulée *"Long John Silver"* qui est une biographie imaginaire de Long John Silver avant et après *"L'Île au trésor"*.

-En 2008, l'écrivain étatsunien Edward Chupack sortit son Silver : *"My own tale as written by me with a goodly amount of murder"* où il raconte une version très différente de sa vie.

La bande dessinée n'allait pas demeurer en reste. En 2007, Xavier Dorison et Mathieu Lauffray publièrent *"Long John Silver"*, où ils abandonnèrent l'idée du personnage roublard pour faire du pirate, qui est redoutable au sabre, un tribun charismatique, motivant l'équipage à la seule force de sa foi.

Il existe une chanson intitulée *"Long John"* que chante Jean-Louis Murat sur son album *"Babel"*.

L'antagoniste de la version anglaise de l'épisode 7 de la saison 1 de Duck Dodgers se nomme Long John Silver le 23e.

John Silver, interprété par le comédien australien Luke Arnold, apparaît dans la série télévisée *"Black Sails"*, préquelle de *"L'Île au trésor"*, en compagnie du capitaine Flint et d'autres pirates tels que Charles Vane, Jack Rackham, Anne Bonny, etc.

John Silver apparaît dans le film d'animation *"The PageMaster"*.

Dans "La planète au trésor", film d'animation Disney reprenant le classique de Stevenson, le personnage apparaît en tant que cyborg ayant un œil, un bras et une jambe remplacés par des prothèses cybernétiques.

Quel sera l'avenir de Long John Silver? Personne ne peut le prédire, bien sûr. Mais tout porte à croire qu'il aura la vie dure. Comme le montrent les nombreuses rééditions, adaptations et reprises, la fascination pour ce pirate ne tarira pas de sitôt.

\*  
\* \*

Les «bons». Ce sont :

#### Le chevalier John Trelawney :

Pour son nom, Stevenson indiqua qu'il l'avait modelé sur «le réel Tre», c'est-à-dire Edward John Trelawney (1792-1881), un marin anglais qui avait été l'ami de Shelley et de Byron, qui s'était d'ailleurs rendu avec celui-ci en Grèce, en 1823, pour aider les Grecs dans leur lutte pour l'indépendance.

Le personnage du roman «*était un homme de haute taille, dépassant six pieds, et de carrure proportionnée, à la mine fière et brusque, au visage tanné, couperosé et ridé par ses longues pérégrinations. Ses sourcils très noirs et très mobiles lui donnaient un air non pas méchant à vrai dire, mais plutôt vif et hautain.*» (chapitre 6). Se targuant de ses expériences maritimes, il prend l'initiative de la recherche du trésor, en rêvant qu'il part à la conquête de la Toison d'Or, et y entraîne le dr. Livesey. Fier d'être redevenu un marin, il se donne alors le titre d'«*amiral*» (chapitre 6), arbore le vêtement bleu des officiers de la marine marchande (chapitre 7), et décide de trouver rapidement un navire et un équipage. Mais, montrant son aveuglement et sa légèreté, il s'est entiché de Long John Silver en s'apitoyant («*Il lui manque une jambe ; mais c'est à mes yeux un mérite, car il l'a perdue en défendant son pays sous les ordres de l'immortel Hawke*»), en se leurrant («*Silver est un personnage d'importance ; je sais de source certaine qu'il a un compte en banque et qu'il n'a jamais dépassé son crédit.*»). Et ce n'est qu'en passant qu'il indique avoir trouvé aussi un capitaine qui est un homme très strict, ce qu'il regrette au point qu'il ne donne pas son nom !

Le dr. Livesey met en doute sa prudence («*Ma foi, chevalier, je n'ai en général pas grande confiance dans vos trouvailles.*» [fin du chapitre 8]), suggère que son jugement est vraiment peu sûr, que sa connaissance des êtres humains n'est pas très grande comparée à celle d'un médecin. Or, en effet, on découvre plus tard qu'il a été naïf dans ses négociations pour équiper l'«*Hispaniola*» ; qu'il a été berné puisqu'il a engagé un des anciens comparses de Flint, Silver, et que plusieurs membres de l'équipage que celui-ci lui a fourni sont des pirates, ce qui fait courir un risque de mutinerie ; surtout, «*bavard incorrigible*», il a révélé le but secret du voyage.

Entendant les critiques du capitaine Smollett, il acquiesce, mais avec une mauvaise volonté évidente : «*J'agirai selon votre désir, mais j'ai de vous la plus triste opinion.*»

Au cours de l'aventure, son initiale naïveté laisse place à une compréhension pragmatique des dangers auxquels lui et ses amis doivent faire face.

En 16, il est «*affaissé, blanc comme un linge, en voyant dans quelle fâcheuse aventure*» il avait entraîné ses amis

Le personnage est quelque peu ridicule.

#### Le capitaine Alexander Smollett :

C'est «*un homme à l'air sévère qu'on eût dit mécontent de toute chose à bord*», paraissant rigide et l'étant. Mais c'est un vrai chef habitué à être obéi. Occasionnellement, il use de l'argot des marins pour marquer son opposition aux volontés de ses employeurs.

En effet, dès le début, se profilent de graves problèmes entre les dirigeants de l'expédition. Si le chevalier Trelawney s'entend bien avec Arrow, le second, il a, du fait de leurs caractères opposés, des réserves très fortes en ce qui concerne le capitaine Smollett. Or celui-ci déclare : «*Je dois parler franc, même au risque de vous déplaire. Je n'aime pas cette croisière, je n'aime pas l'équipage et je*

*n'aime pas mon second. Voilà qui est clair et net*». Il reproche au docteur et au chevalier de ne pas l'avoir informé du but de l'expédition ; il déplore qu'on ne l'ait pas laissé recruter lui-même son équipage ; il trouve le second trop familier. Sa mise au point débouche sur une menace : *«Je désire que vous preniez certaines précautions, ou que vous me laissiez démissionner.»* Comme Trelawney a révélé le but secret du voyage de l'«*Hispaniola*», et que cela risque d'éveiller la cupidité de l'équipage, il craint une mutinerie, et c'est selon ses vœux, où il affiche des qualités de stratège, que la partie arrière du navire est organisée *«comme une citadelle équipée», «pourvue de toutes les armes de munitions du bord»,* sous le contrôle des serviteurs personnels du chevalier. Par ailleurs, il assène à Jim : *«Vous êtes un bon garçon dans votre genre, mais je ne pense pas que nous naviguerons encore ensemble, vous et moi. Vous êtes, à mon goût, trop enfant gâté.»* (chapitre 33). À la fin, il refuse de parler au pirate qu'est Silver.

#### Le docteur David Livesey :

C'est un vieux soldat, qui a combattu à Fontenoy, qui a donc une bonne expérience du sang répandu sur un champ de bataille. D'ailleurs, osant tenir tête à Billy Bones, il révèle un caractère bien trempé. Il constate : *«Être un ancien soldat, c'est déjà quelque chose ; mais il est encore préférable d'avoir été médecin. On n'a pas le loisir de tergiverser, dans notre profession.»* (chapitre 16), signifiant ainsi que, dans l'urgence, un médecin doit savoir prendre des initiatives. D'autre part, magistrat de la circonscription, il est *«bien mis et allègre»,* a *«un maintien distingué»,* porte *«une perruque poudrée à blanc»* (chapitre 1) à laquelle il attache une grande importance, la mentionnant souvent dans des expressions telles que : *«je gagerais ma perruque», «ma perruque va en entendre du capitaine»,* la tenant *«sur les genoux, ce qui était chez lui un signe d'agitation»*. Il montre aussi son originalité en indiquant : *«Vous connaissez ma tabatière, n'est-ce pas ? et vous ne m'avez jamais vu priser : la raison en est que je garde dans cette tabatière un morceau de parmesan... un fromage fait en Italie, très nutritif.»* (chapitre 19). Et sa joie à la découverte de la carte révèle une capacité d'enthousiasme, un esprit d'aventures qui le ramène à l'enfance.

En fait, doté d'un grand bon sens, il se méfie de la légèreté du chevalier et, surtout, il a une très mauvaise opinion des pirates, qu'il répète assez souvent, les traitant de «méchants», de «viles canailles», de «charognes humaines», d'«impitoyables chiens», etc.. Cela n'empêche pas cet homme prudent et sage d'être malgré tout trompé par Long John Silver, et, comme celui-ci cherche à s'attirer ses bonnes grâces, il lui adresse alors un *«mot d'espoir»* en lui promettant de faire de son mieux pour le sauver.

Il fait preuve de bravoure, d'abord face à Billy Bones (chapitre 1) puis face aux mutins, semblant n'avoir *«aucune appréhension, bien qu'il dût savoir que sa vie, au milieu de ces traîtres démons, ne tenait qu'à un fil ; et il interpellait ses patients comme s'il eût fait une simple visite professionnelle dans un paisible intérieur d'Angleterre.»* (chapitre 30).

Lui, qui avait annoncé qu'un médecin doit savoir prendre des initiatives, quand il entend un hurlement qu'il attribue à Jim, saute dans le petit canot *«sans réfléchir un instant et sans perdre une minute»*.

Et, toujours médecin très dévoué, qui se conduit en véritable disciple d'Hippocrate, qui déclare : *«Le devoir avant le plaisir»,* il agit avec les mutins malades comme s'il était toujours le médecin du bord, le devoir de soigner l'emportant sur toute autre considération ; parlant des pirates survivants, il déclare : *«Si j'étais certain que l'un d'eux, au moins, est malade de la fièvre, je quitterais ce camp et risquerais ma peau afin de leur porter les secours de mes lumières.»* (chapitre 34).

Est surtout remarquable sa relation avec Jim pour lequel il montre toujours du respect et de l'affection. Dès le chapitre 7, sa considération pour le garçon se marque par de petites attentions : il prend soin de l'inclure dans le projet (*«si Jim y consent»*) ; Jim indique : *«Il m'avait appelé auprès de lui, mon repas terminé, pour me faire participer au plaisir des recherches»* ; il déclare au chevalier : *«J'irai avec vous, et je vous garantis que Jim en fera autant et ne rechignera pas à la besogne»*. Il montre ainsi un vrai sens pédagogique, une attention à la sensibilité du jeune garçon, une grande générosité qui se confirmera par la suite. Alors que Jim lui a raconté ses aventures, il le félicite : *«Il y a comme un sort dans tout cela. À chaque pas, c'est vous qui nous sauvez la vie. Vous avez découvert le complot ; vous avez trouvé Ben Gunn... le meilleur coup que vous fîtes jamais, ou que vous ferez, fussiez-vous vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans...»* (chapitre 30).

### Jim Hawkins :

Stevenson a choisi de montrer l'aventure à travers le regard d'un adolescent dont il ne précise jamais l'âge, dont on apprend seulement qu'il n'est pas encore très grand (au début du chapitre 6, il a besoin, pour pouvoir descendre de cheval, que son compagnon fasse un étrier de ses deux mains), qui a des taches de rousseur, qui aime les pommes. Nous n'avons aucune idée de ce qu'il est capable de faire. Du fait de sa fraîcheur candide, il jouit d'une grande puissance de séduction (qui, on l'a vu, s'exerce sur Silver, tandis que, grâce à elle, il vainc, d'emblée, les craintes et les réserves du misanthrope Ben Gunn). Mais, inversement, il est facilement ébloui par le personnage haut en couleurs qu'est Silver, et se trouve ainsi soumis à la séduction du mal.

### Stevenson lui a fait connaître une évolution significative :

D'abord, on voit le garçon éprouver pour Billy Bones une fascination dans laquelle entrent la curiosité, la pitié, la peur ; hantant ses songes, il l'impressionne et le terrorise à la fois, cet attachement pour le vieux loup de mer étant donc paradoxal. Il est sans doute le seul à sentir qu'il a été un aventurier jadis splendide, à deviner qu'entre ce vieil homme et la mer que, chaque jour, il contemple, existe un lourd et mystérieux secret. Il ne doute pas que, malgré son écorce rude, ses attitudes brutales, ses éclats colériques, ses jurons, il dissimule quelque part en lui une part de rêve. Du fait de cet intérêt, il connaît une première alarme dans sa surveillance du marin unijambiste, la vision onirique de celui-ci le poursuivant à travers champs lui inspirant de la crainte, lui faisant exprimer alors sa terreur à la fois physique et mentale. Au chapitre 4, il avoue la peur que lui inspirent des «*bruits de pas imaginaires*» : «*Je tremblais dans mes culottes*». Au chapitre 5, il se dit animé par la curiosité, qui, «*du reste, l'emporta sur [sa] peur.*»

Puis, déjà touché par la mort de son père (qui est, en fait, la première étape dans le processus qui doit faire de lui un homme), il éprouve du chagrin à la mort de Billy Bones, après laquelle il se rend compte que les objets qui se trouvent dans le coffre du vieux flibustier peuvent avoir de la valeur ; aussi, honnête mais audacieux, prend-il un des documents. Et il est poussé à l'action par le mystère que recouvre sa mort.

Au chapitre 6, en présence du chevalier Trelawney et du dr. Livesey qui analysent les événements, il reste silencieux, observant, écoutant, faisant confiance aux adultes pour évaluer la situation et adopter une stratégie.

Au chapitre 8, il découvre Long John Silver dans sa taverne, et fait déjà preuve de présence d'esprit et d'initiative en reconnaissant «*Chien-Noir*» et en se lançant à sa poursuite avec le vieux flibustier. Puis il se rend à l'auberge où se trouvent Trelawney et Livesey, auxquels il raconte l'événement «*depuis A jusqu'à Z, avec beaucoup de verve et la plus exacte franchise*», ce qui lui fait gagner leur confiance. D'autre part, bien qu'il ait été d'abord suspicieux à l'égard de Silver, le trouvant «*trop profond, et trop prompt et trop malin pour lui*», comme il a été vite apaisé par sa flatterie, il se «*porte garant de l'innocence de Long John*», déclare l'avoir trouvé si «*affable*» qu'il l'imagine comme devant être pour lui «*un des meilleurs compagnons de bord possibles*». D'emblée, le jeune garçon lui donne donc son allégeance, une allégeance complètement fantasmagorique.

Pendant les préparatifs du départ, son imagination d'adolescent se donne libre essor à travers ses rêveries, ses anticipations très imagées de l'aventure :

-«*J'allais moi aussi naviguer ; naviguer sur une goélette, avec un maître d'équipage qui jouerait du sifflet, et des marins à catogan, qui chanteraient ; naviguer vers une île inconnue, à la recherche de trésors enfouis ! J'étais encore plongé dans ce songe...*» (chapitre 7).

-«*Assis au coin du feu dans la chambre de l'intendant, j'abordais cette île, en imagination, par tous les côtés possibles ; je l'explorais dans toute sa superficie ; j'escaladais à mille reprises la montagne dite Longue-Vue, et découvrais de son sommet des paysages aussi merveilleux que divers. Tantôt l'île était peuplée de sauvages qu'il nous fallait combattre, tantôt pleine d'animaux féroces qui nous pourchassaient ; mais aucune de mes aventures imaginaires ne fut aussi étrange et dramatique que devait l'être pour nous la réalité.*» (chapitre 7).

Il montre aussi qu'il est plein de ressources, le dr. Livesey signalant : *«Jim est un garçon observateur.»* (chapitre 12).

Si, dans sa relation avec Silver, il en était venu à voir en lui un mentor sinon une figure paternelle, voilà qu'il subit un véritable choc, quand, étant caché dans un tonneau de pommes où il avait sauté pour y satisfaire une gourmandise enfantine, il se trouve bien servi par le hasard qui lui permet d'entendre une conversation entre pirates qui le laisse d'abord tétanisé par la peur (*«terreur», «le cœur me manquait, aussi bien que les muscles»*), car elle révèle le projet qu'a Silver d'une mutinerie et d'une prise de possession du trésor. Voilà qui le libère de la séduction exercée sur lui par Silver que, changeant du tout au tout, il voit alors comme un être maléfique et répugnant : *«J'avais à ce moment conçu une telle horreur de sa cruauté, de sa duplicité et de sa tyrannie, que j'eus peine à réprimer un frisson quand il posa la main sur mon bras.»* (chapitre 12).

Déclarant à ses amis : *«J'ai de terribles nouvelles à vous annoncer»*, il a, avec eux, une réunion décisive, et il pourra dire, rétrospectivement et avec quelque justification : *«Ce fut vraiment grâce à moi que fut assurée notre sécurité»* (chapitre 12). Pendant leurs échanges, les adultes se gardent de l'interrompre, et suivent son récit avec une attention soutenue. Puis ils le font s'asseoir à leur table, lui versent un verre de vin, et partagent avec lui les raisins secs qu'ils étaient en train de grignoter. Enfin, ils boivent à sa santé, et le remercient officiellement du service rendu. Après une mise au point, le docteur et le chevalier soulignent le rôle essentiel qu'il aura à jouer. La réunion se déroule dans le calme, le consensus est trouvé sans problème. Cette réunion se déroule dans une parfaite harmonie et dans le respect les uns des autres.

L'île étant atteinte, du bateau, dure retombée dans la plate réalité, elle lui paraît *«terne et mélancolique»*, et, de ce fait, *«dès ce premier coup d'œil»*, il la prend *«en grippe»*. Mais il est le premier à y mettre le pied, et à courir *«droit devant»* : *«Peu m'importait la direction, pourvu que ma fuite m'éloignât des meurtriers. Et durant cette course la peur ne cessa de croître en moi jusqu'à m'affoler presque.»* (chapitre 14). Par ailleurs, lui qui avait été jusque-là très obéissant, goûte le fait d'être désormais seul, livré à sa volonté propre et à ses instincts. Aussi prend-il des initiatives qui peuvent mettre en danger sa propre vie et celle de ses amis. En effet, lui est *«passée par la tête la première des folles idées qui contribuèrent tellement à [leur] sauver la vie»* : il voulait être libre. De ce fait, il connaît d'abord *«pour la première fois les joies de l'explorateur. L'île était inhabitée ; mes compagnons, je les avais laissés en arrière, et rien ne vivait devant moi que des bêtes.»* - *«Cela me jeta dans une grande frayeur. Je me glissai sous le feuillage du chêne vert le plus proche, et m'y accroupis, aux aguets, sans faire plus de bruit qu'une souris.»* - *«J'avais eu la folle témérité de venir à terre avec ces desperados.»* (chapitre 14) - *«Tout était fini, pensais-je. Adieu "Hispaniola", adieu chevalier, docteur, capitaine ! Mourir de faim ou mourir sous les coups des mutins, je n'avais pas d'autre choix.»* (chapitre 14). Il reste qu'il a le plaisir de découvrir une nature exotique nouvelle pour lui : des *«plantes inconnues»* (*«chênes verts»*, *«bougainvilliers»*), *«des serpents»*.

Plus tard, il épie Silver alors qu'il discute en tête-à-tête avec Tom Redruth, qui refusait de *«renier son devoir»* et qui se révolte quand un cri signale que, non loin, est tué Alan (?). Le même sort est réservé à Tom, par Silver, qui se montre, dans cette scène, sous son jour le plus violent et le plus cynique. Remarquons que, à ce moment-là, la menace immédiate est dissipée : *«J'ignore ce qu'est un évanouissement véritable, mais je sais que, pour une minute, tout ce qui m'entourait se perdit à ma vue dans un brumeux tourbillon : Silver, les oiseaux et la montagne ondulaient en tous sens devant mes yeux, et un tintamarre confus de cloches et de voix lointaines m'emplissait les oreilles.»* Et il peut fuir : *«Je courus comme je n'avais jamais couru.»* (chapitre 14).

C'est ainsi qu'il rencontre Ben Gunn, l'homme *«marronné»* sur l'île ; il lui apparaît d'abord comme une *«forme»* noire et velue, vision d'autant plus dramatique qu'il est encore sous le coup de l'émotion qu'ont éveillée en lui les deux meurtres perpétrés par Silver. Il indique : *«Je me voyais à cette heure cerné de toutes parts : derrière moi, les meurtriers ; devant, ce je ne sais quoi embusqué. Sans un instant d'hésitation, je préférerais les dangers connus aux inconnus. Comparé à cette créature des bois,*

*Silver lui-même m'apparut moins redoutable.*» (chapitre 15). Et il se souvient qu'il dispose d'un pistolet.

Au chapitre 21, intitulé "L'attaque", il se trouve «*face à face avec Anderson, qui, avec un grand hurlement, leva en l'air sa hache*» ; mais il n'a «*pas le loisir d'avoir peur*» et «*roula au bas de la pente*» pour constater que, «*dans ce court intervalle, le combat avait pris fin et la victoire était*» aux gens du fortin. À cette occasion, pour lui, il n'y avait plus eu de place pour la peur, et ses émotions avaient été submergées par la nécessité d'une action immédiate.

Mettant un terme à sa première escapade, à sa première expérience de la liberté, il est de retour au fortin, et accueilli «*chaleureusement*» par ses compagnons. L'adolescent désobéissant rejoint le monde des adultes. Au chapitre 22, il emploie l'expression empreinte de respect «*nos chefs*» qui révèle qu'il a bien conscience de la distribution des rôles et des responsabilités ; que la hiérarchie est clairement établie dans son esprit.

Cependant, comme il est dans le fortin «*au milieu de tout ce sang et entouré de tous ces tristes cadavres*», il éprouve du «*dégoût*» et «*de la terreur*», et se prépare à une autre «*escapade*» (sa «*seconde folie*») ; cédant à un caprice, transgressant une interdiction qu'il juge probable, il quitte ses amis, s'éclipsant pour aller à la recherche du coracle fabriqué et caché par Ben Gunn. Il reconnaît : «*J'étais stupide si l'on veut, et certainement j'allais commettre une action insensée et téméraire ; mais j'étais résolu à l'accomplir avec le maximum de chances en mon pouvoir.*» Et, plus loin, il insiste encore : «*Mon seul moyen était de prendre congé à la française, et de profiter pour partir d'un moment où personne ne me verrait ; et c'était là une manière d'agir si fâcheuse qu'elle rendait la chose coupable radicalement. Mais je n'étais qu'un gamin, et je n'en démordis pas. [...] Ce fut là ma seconde folie, bien pire que la première, car je ne laissais que deux hommes valides pour garder le fortin ; mais, comme la première, elle contribua à notre salut commun.*» (chapitre 22).

Une fois hors du fortin, il éprouve un sentiment de liberté que nourrissent à la fois le bonheur d'en être sorti et la vue d'une mer bleue et lumineuse. Évoquant son projet de libérer l'"Hispaniola", il se rengorge : «*Je n'étais qu'un garçon, et je l'avais décidé.*»

En effet, continuant à exercer son initiative personnelle, il se lance dans une très hardie et très dangereuse reconquête de l'"Hispaniola" qui va vraiment faire de lui un héros car il allie à la folie de sa fuite du fortin la prudence et le courage dans l'exécution de ses plans.

D'abord, à la fin du chapitre 23, il connaît un autre moment de grande tension car il pense que le navire et le coracle ne peuvent que «*tomber sur quelque ligne de brisants furieux, qui mettraient vite fin à tous ses soucis*» ; car il «*ne cesse d'attendre la mort au prochain plongeon*». Cependant, la menace immédiate est de nouveau dissipée : «*Peu à peu, la fatigue m'envahit ; un engourdissement, une stupeur passagère accabla mon âme, en dépit de mes terreurs ; puis le sommeil me prit, et dans mon coracle ballotté par les flots je rêvai de mon pays et du vieil "Amiral Benbow".*» Il se réfugie dans le souvenir de son enfance paisible, quand il vivait en toute sécurité, entouré de sa famille, au cœur d'un pays connu.

Quand il décide de se hisser à bord, il indique : «*Ce projet avait un aspect aventureux qui me séduisait.*» (chapitre 24). Quand il mentionne qu'il empoigna «*le mince cordage qui pendait du gaillard d'arrière*» de l'"Hispaniola", il dit : «*Quel motif m'y incita, je l'ignore. Ce fut en premier lieu instinct pur ; mais une fois que je l'eus saisi et qu'il tint bon, la curiosité prit peu à peu le dessus, et je me déterminai à jeter un coup d'œil par la fenêtre de la cabine.*» (chapitre 23). Il parvient à se hisser sur le navire, à abattre le "Jolly Roger".

Plus loin, il constate : «*J'étais tout transporté par mon nouveau commandement [...] la superbe conquête que je venais de faire apaisait ma conscience, qui m'avait cruellement reproché ma désertion.*» (chapitre 25). Ce terme, qui appartient au vocabulaire militaire, a une forte portée morale car il inclut la notion de trahison. Dans la mesure où il s'est désolidarisé du groupe, il y a effectivement désertion ; mais le jeune aventurier a mis sa liberté au service de la cause commune, ce qui allège sa faute.

Au chapitre 26, faisant face à Israël Hands, il n'est pas démonté par cet être énigmatique : *«Il n'arrêtait pas de sourire, tout en tirant la langue d'un air si coupable et embarrassé qu'un enfant aurait deviné qu'il machinait quelque ruse. Néanmoins, je fus prompt à la réplique, car je me rendais compte de ma supériorité sur lui et qu'avec un être aussi abjectement stupide, je n'aurais pas de peine à lui cacher mes soupçons jusqu'au bout.»* Il considère qu'il est en train de jouer : *«C'était là un jeu de cache-cache auquel je m'étais maintes fois amusé durant mon enfance, parmi les rochers de la crique du Mont-Noir ; mais je n'y avais encore jamais joué, on peut le croire, d'une façon aussi âprement palpitante que cette fois-ci. Pourtant, je le répète, c'était un jeu d'enfant, et je me croyais capable de surpasser en agilité un marin d'un certain âge, et blessé à la cuisse.»*

Cependant, après sa négociation avec Hands, il connaît des émotions contradictoires. Les regards ironiques et l'inquiétant sourire du quartier-maître, une fois le marché conclu, suggèrent que l'homme prépare un mauvais coup, ce qui n'échappe pas à Jim qui voit son bonheur de vainqueur assombri par cette perspective.

Au chapitre 27, dans cet autre moment de grande tension où le poignard lancé par Hands le fait horriblement souffrir, il éprouve un *«malaise»*. Mais la menace immédiate est encore une fois dissipée car il *«ferme les yeux pour ne plus voir le danger»*. Puis, *«insensiblement, il recouvre ses esprits»*. Il décrit l'état d'esprit dans lequel il se trouva quand il se rendit compte qu'il avait tué Israël Hands : *«Sitôt convaincu du fait, je commençai à me sentir vertigineux d'épuisement et d'horreur. Le sang tiède ruisselait sur ma poitrine et sur mon dos. Le poignard, à l'endroit où il avait cloué mon épaule au mât, me brûlait comme un fer rouge, et néanmoins, ce qui me torturait ce n'était pas cette souffrance physique, que j'aurais, à elle seule, supportée sans murmure, c'était la peur qui m'emplissait l'esprit, de tomber des barres de perroquet dans cette immobile eau verte. / Je me cramponnai des deux mains avec une force à m'endolorir les ongles, et fermai les yeux pour ne plus voir le danger. Insensiblement je recouvrai mes esprits, mon pouls apaisé reprit une cadence plus naturelle, et je me sentis de nouveau en possession de moi-même.»* Il constate : *«Mes aventures tragiques avaient, par l'habitude, fort émoussé mon horreur des morts.»*

Et, comme, *«la brise du soir s'étant levée»*, le navire était en danger, il s'emploie encore à abattre les voiles, à prendre la direction en goûtant *«l'excitation des manœuvres»*, en oubliant *«le péril suspendu sur sa tête»*, jusqu'à ce que survienne *«la soudaine inquiétude qui s'empara de lui»*, ce qui *«peut-être fut un instinct analogue à celui des chats»* (chapitre 26). Mais il réussit à *«laisser l'"Hispaniola" sur le flanc avec sa grand-voile large étalée à la surface de la baie»* (chapitre 27). Ce passage révèle sa maturité, sa capacité, presque immédiatement après que le combat ait eu lieu, de sortir d'un état d'agitation extrême pour passer à un état de maîtrise de soi, de pleine possession de son esprit et de ses sens, sa capacité de dominer sa souffrance physique pour pouvoir envisager le danger de tomber dans la mer à côté du pirate. Dans son aventure en mer, il a montré que, s'il est inexpérimenté, il est intelligent, et que, une fois livré à lui-même, il n'agit pas sans réfléchir.

Fier de son exploit qui avait été une *«folie»* d'adolescent accomplie grâce à des qualités dignes d'un adulte, il part vers le fortin avec la joie anticipée de retrouver ses amis et de leur raconter son aventure. Cependant, il s'en approche avec prudence : *«Ç'aurait été une piètre fin de mes aventures que d'attraper une balle des nôtres, par méprise.»* (chapitre 27).

Or lui apparaît *«une lueur d'un rouge ardent»* qui est celle d'*«un énorme feu réduit en braises vives»*, alors que le capitaine Smollett avait interdit qu'on en fasse. S'étonnant aussi qu'il n'y ait pas de sentinelle, il s'avance avec précaution. Mais, entendant *«ses amis ronfler avec ensemble, d'un sommeil si profond et paisible»*, il est rassuré, pénètre sans bruit pour se coucher, et se trouve soudain aux mains des pirates qui, désormais, occupent le fortin. Il a soudain la certitude que ses amis sont morts car il n'y a aucune trace de prisonniers, *«et sa conscience lui reprocha amèrement de n'être pas resté pour périr avec eux.»*

Le voilà seul au milieu des pirates. Silver lui fait croire à son abandon par ses amis, et, plus tard, lui signifie qu'il est *«à deux doigts de la mort et, ce qui est bien pire, de la torture»*. Tout en ayant *«le cœur plein d'un sombre désespoir»*, tout en assistant au conflit entre les pirates, tout en étant troublé par tout ce qui lui était arrivé ce jour-là, et par le jeu que mène Silver, il fait montre *«d'une passable fermeté»*, même si, dit-il, *«À travers tout son persiflage, j'avais bien discerné la menace de mort*

*suspendue sur moi ; mes joues étaient brûlantes et mon cœur battait douloureusement dans ma poitrine.*» (chapitre 28). Pourtant, non sans forfanterie, il défie les pirates dont il est le prisonnier : *«Vous êtes dans une mauvaise passe : navire perdu, trésor perdu, hommes perdus ; tout votre projet tombe en ruine ; et si vous voulez savoir qui a fait cela, eh bien c'est moi !... Les rieurs seront de mon côté, j'ai eu, dès le début, le dessus dans cette affaire, je ne vous crains pas plus qu'une mouche... C'est à vous de choisir. Tuez-en un de plus sans profit pour vous ; ou épargnez-moi, et gardez ainsi un témoin qui vous sauvera des galères.»* Les pirates sont tout à fait surpris (et enragés) quand il leur dit qu'il a été la cause de leur échec ; quand il prétend tenir dans sa main la destinée de tous ceux qui ont mis pied sur l'île, quel que soit leur camp. Il est maître du navire dont il s'est emparé et qu'il a caché, maître de l'île dont il connaît les secrets, maître du trésor qui avait disparu de la cachette où Flint l'avait enseveli. Il indique aux pirates : *«Toute votre entreprise a fait naufrage»*, mentionne tous ses exploits, les laissant stupéfaits, et se vante d'en être l'auteur, tout en promettant de, au moment de leur passage devant la justice, les *«sauver de la potence»*, car il est capable de mentir, d'affabuler. Il les épie, tout en disant : *«Il me semblait au-dessous de ma dignité d'être surpris à les épier.»* (chapitre 29).

Or Silver, s'opposant aux autres pirates, le présente comme un otage qu'il ne faut pas perdre et lui sauve donc la vie. Et, alors que le vieux pirate dort, il le regarde avec quelque chose proche de l'affection : *«J'avais pitié de lui malgré sa méchanceté, en songeant aux sinistres dangers qui l'encerclaient et à l'infâme gibet qui l'attendait.»* (chapitre 29). Il sait que c'est une canaille dont il a d'ailleurs pu mesurer la grande violence. Ce paradoxe s'explique peut-être par l'affection que celui-ci lui montre. À la fin de ce chapitre, il n'arrive pas à dormir parce qu'il a commis un meurtre, et qu'il se rend compte de l'extrême danger de sa situation qui le laisse *«horriblement abattu»*.

Lors de la visite du dr. Livesey, à la fois, il est heureux (*«joie de l'entendre»*) et se sent coupable (*«honte»* de son *«insubordination et de sa conduite sournoise»*, *«honte»* de se trouver avec de tels compagnons et menacé de tels dangers). Silver lui permet de s'entretenir avec le docteur en lui déclarant : *«Hawkins, veux-tu me donner ta parole de jeune gentilhomme - car tu l'es, en dépit de ton humble naissance - ta parole de ne pas filer ton nœud?»* Aussi qualifie-t-il cette nouvelle trahison de *«jeu remarquable»*, tout en étant fier de cette louange même si elle vient d'un bandit de la pire espèce, qui, du haut de son expérience, reconnaît ses qualités exceptionnelles, sa ruse et son énergie. Or le docteur commence à lui faire des reproches, avant de finir par le prendre en pitié lorsqu'il se met à pleurer en lui disant être prêt à mourir mais craindre d'être torturé, et d'avoir à indiquer l'emplacement du navire ; de ce fait, Livesey ne peut que reconnaître la valeur de ses différentes actions, et lui propose de s'enfuir avec lui. Jim fait alors face à un choix crucial : celui de s'échapper avec le dr. Livesey ou celui de respecter la parole donnée à Silver. La décision est prise relativement facilement, et le refus de céder à l'invitation qui est faite est net : *«Non, repris-je. Vous savez très bien que vous ne le feriez pas vous-même ; ni vous, ni M. le chevalier, ni le capitaine, et je ne le ferai pas non plus. Silver a confiance en moi ; j'ai donné ma parole, et je reste.»* (chapitre 30). Ainsi, il n'y a guère d'analyse ; il n'est simplement pas la sorte de personnes pour lesquelles il importe de se plonger profondément dans les doutes moraux ; il se concentre plutôt sur les faits. Mais il montre un sens de l'honneur qui est remarquable chez un jeune garçon.

Cependant, après le départ du docteur, il est abattu parce qu'il considère que sa situation est très dangereuse. La phrase : *«Quant à l'otage [...] c'est la dernière fois qu'il a causé avec ses chers amis»*, justifie son angoisse. De plus, il ne comprend rien à la conduite de ses amis.

Quand commence *«la chasse au trésor»*, comme Silver déclare vouloir le tenir en laisse avant de lui *«régler son compte»*, il est de nouveau *«horriblement abattu»*, d'une part, craignant les pirates, d'autre part, inquiet de *«la conduite de ses amis»*. Et il ne voit dans la recherche qu'un jeu d'enfants. Surtout, il note, chez Silver, à l'approche du but, un changement radical de comportement et d'humeur ; le vieux pirate semble avoir oublié les engagements qu'il avait pris avec le docteur, et lui, en proie à la détresse, anticipe un scénario tragique pour lui et ses amis. Pour lui, à l'approche du but, s'impose une réflexion : *«Mon imagination évoquait le drame qui s'était autrefois déroulé sur ce plateau, lorsque le flibustier à la face bleue - cet impie qui était mort à Savannah en chantant et réclamant à boire - avait de sa propre main égorgé ses six complices. Je songeais aux hurlements qui avaient dû*

*emplir alors ce bois aujourd'hui si paisible, et je me figurais presque les entendre résonner encore.»* (chapitre 32).

À la vue du trésor, la masse d'or qu'il constitue ne le grise pas un seul instant ; il est simplement amusé par cette variété de monnaies : comme l'écolier qui collectionne des billes, il n'a *«jamais eu autant de plaisir qu'à les assortir»*. Mais ce jeu le lasse bientôt, et il se plaint d'avoir eu le dos et les doigts fatigués pendant plusieurs jours. Est-ce l'immaturation d'un adolescent qui lui fait ne pas envisager les perspectives ouvertes par cette fortune, ne pas s'enthousiasmer à l'idée de la richesse ? Ou est-ce une morale élevée qui lui fait, alors qu'il est profondément marqué par l'aventure, évaluer le prix payé en vies humaines et en souffrances pour retrouver le trésor de Flint ?

De même, plus tard, que Silver ait réussi à écorner le trésor avant de s'enfuir ne le trouble guère. Il est désintéressé : la possession de l'argent ne le tente pas. Le trésor ne fut qu'un alibi pour vivre l'aventure, le mobile secret étant le goût du risque et de l'exploit. Il tire de la conquête du trésor une satisfaction plus agréable que de sa possession.

Lors de ses retrouvailles avec le docteur, le chevalier et le capitaine Smollett, il est accueilli avec affection et bienveillance, le docteur reconnaissant : *«À chaque étape, c'est vous qui avez sauvé nos vies »* (chapitre 30), ce qui résume sa conduite héroïque.

En contradiction avec la morale, après la fuite de Silver, il espère que le forban puisse échapper au châtement mérité par ses crimes : *«Je suppose qu'il a retrouvé sa vieille négresse, et peut-être qu'il vit toujours confortablement avec elle et "Capitaine Flint". Il faut l'espérer, du moins, car ses chances de confort dans une autre vie sont très minimes.»* Bien qu'il ne se l'avoue pas, il se sent plus proche de cet aventurier anarchiste, de ce vagabond des îles, que des trois *«Messieurs»* qui sont les représentants conventionnels d'un monde qui ignore le rêve et a oublié le jeu. Il a rencontré en Silver un homme étrange, plutôt mauvais, mais dont la parole et l'expérience de la vie lui ont ouvert une certaine compréhension de lui-même et du monde ; il a été capable de s'opposer à lui avec beaucoup d'aplomb, se révélant un excellent négociateur avec des arguments forts ; son ambivalence à son égard apparait bien lorsqu'il spéculait qu'il doit s'être installé dans une confortable retraite.

Les dernières lignes du roman résument ses sentiments au sujet de son aventure. Faisant un bilan de l'aventure sur l'île au trésor, il en garde un terrible souvenir. Ironiquement, un des résultats de sa chasse au trésor est qu'il apprend qu'il ne doit vraiment pas le souhaiter, et qu'il est heureux de renoncer à l'argent qui est enterré dans l'île. Semblablement, il se rend compte aussi qu'il ne doit vraiment pas vouloir l'aventure. Le ton négatif sur lequel il clot son rapport semble déplacé puisque tout s'est bien passé pour lui : il est de retour chez lui sain et sauf, et ses amis aussi ; il possède présumément, comme récompense, une bonne part du trésor des pirates. Cependant, il considère l'île comme *«maudite»*, et il est tourmenté par des cauchemars du trésor et des cris du perroquet de Silver. Cela prouve qu'il est encore hanté par l'aventure qu'il a vécue, par les multiples meurtres qui avaient eu lieu sur l'île ; que son expérience avec les pirates a eu un indélébile impact sur sa vie. Il apparaît aussi que les événements tragiques qui ont marqué l'aventure le troublent encore. Bien que le capitaine Flint est mort et enterré depuis longtemps, et que lui-même se trouve dans la relative sécurité de l'Angleterre, il ressent encore l'influence et la tentation du monde criminel et sombre des pirates hors la loi. Il a du mal à s'ajuster au monde civilisé et honnête.

À la fin du roman, Jim écrit : *«Les lingots d'argent et les armes sont toujours enfouis, que je sache, là où Flint les a mis ; ce n'est certes pas moi qui irai les chercher. Un attelage de bœufs ne réussirait pas à me traîner dans cette île maudite ; et les pires de mes cauchemars sont ceux où j'entends le ressac tonner sur ses côtes et où je me dresse en sursaut dans mon lit à la voix stridente de Capitaine Flint qui me corne aux oreilles : "Pièces de huit ! pièces de huit !"»* Voilà qui résume ses sentiments au sujet de son aventure. Ironiquement, un des résultats de sa quête du trésor est qu'il a appris qu'il ne doit pas désirer sa possession totale ; qu'il est heureux d'en laisser une partie sur l'île ; qu'il se rend compte aussi qu'il ne doit plus aspirer à cette folie qu'est l'aventure.

On peut considérer que le ton négatif de cette fin est quelque peu déplacé, puisque tout s'est bien terminé : il est de retour chez lui sauf, comme le sont ses amis, et il possède une bonne part du trésor.

Le roman d'aventures qu'est "*L'île au trésor*" est donc aussi un roman d'initiation, un roman d'apprentissage. Il met le lecteur sur les pas d'un jeune héros qui, à travers l'aventure, se construit. À travers les épreuves qu'imposent la nature et des pirates sans foi ni loi, cruels et expérimentés, à travers sa relation avec Silver, il a fait un dur apprentissage, qui l'a considérablement mûri par la douleur. Sa quête a été, bien plus que celle de l'or, celle de l'accès à l'âge adulte. Il en est venu à se mieux connaître et à voir quel homme il voudrait être.

Durant cette aventure, il a examiné et rejeté plusieurs figures pouvant remplacer celle de son père :  
-celle du dr. Livesey, qu'il respectait déjà mais auquel il a dû finalement désobéir (quand il l'incita à briser la parole donnée et à s'enfuir loin de Silver ;

-celle du chevalier Trelawney, qui le considère comme une sorte de substitut à son fils, mais se révèle n'être qu'un fantoche ;

-celle du capitaine Smollett, une figure d'autorité qu'il estime trop répressive ;

-surtout celle de Silver, vers laquelle il a été le plus attiré, mais qu'il a fermement rejetée.

À la fin du livre, il prouve peut-être son accession à l'âge adulte par son récit d'une aventure qui, grâce à lui, a été réussie, et par son refus d'une autre aventure.

Mais son évolution a été lente, a été marquée par des retours à la faiblesse enfantine, par une incertitude qui le rend très humain.

Il reste que, engagé dans l'aventure, cet enfant aux mains nues a montré une surprenante habileté, a déployé des qualités que pourraient lui envier bien des adultes. En effet, doté d'enthousiasme, de témérité, d'indiscipline, étant un esprit libre voulant agir à sa façon, il n'a pas craint d'affronter les adversaires avec un réel héroïsme. Et c'est cette conduite indépendante qui lui a permis de sauver ses amis.

Stevenson montra qu'il avait saisi toutes les subtilités de l'adolescence.

\*  
\* \*

"*L'île au trésor*" est une fine étude psychologique de personnages vivant en groupes.

Les personnages de Stevenson ont une espèce de réalisme irréel. On admirera la cohérence des caractères tels que les dépeint Stevenson.

---

## L'intérêt philosophique

Comme on l'a vu, "*L'île au trésor*" est à la fois un roman d'aventures et un roman d'apprentissage. Aussi ne manque-t-il pas de proposer plusieurs thèmes de réflexion.

-Une réflexion sur l'aventure : Surtout avec l'exemple du jeune Jim Hawkins, l'aventure apparaît comme une expérience essentielle qui permet d'élargir ses horizons, d'en découvrir de nouveaux, de rencontrer de nouvelles personnes, des paysages exotiques dans ce cas, d'ouvrir son esprit à de nouvelles perspectives, d'envisager l'inconnu, d'enrichir sa vision du monde.

L'aventure permet de sortir de sa routine, d'affronter de nouvelles situations, de vivre d'uniques et inoubliables moments intenses, de prendre des risques qui obligent à faire face à ses peurs, de relever des défis, de dépasser ses limites. Elle rend nécessaire de se comprendre soi-même pour agir convenablement dans le chaos des situations.

L'aventure est une expérience cruciale où chacun se révèle, souvent de façons inattendues, tel qu'il est aux autres ; mais d'abord à lui-même ; où il apprend quelle est sa place dans le monde ; où il doit développer de nouvelles compétences ; où il reçoit des leçons de résilience et d'adaptabilité.

Dans le cas de Jim, on voit comment l'aventure le transforme ; le fait grandir et évoluer en tant qu'individu se connaissant mieux, ce qui est essentiel pour son développement personnel ; lui fait découvrir son propre potentiel ; lui permet de découvrir un courage dont il ne savait pas qu'il le possédait, de faire face à des dangers et à en triompher ; le fait passer de garçon timide à leader déterminé.

Finalement, pour lui, la recherche du trésor devient secondaire par rapport aux leçons reçues au cours de son déroulement, par rapport à l'incalculable connaissance de soi ainsi acquise.

-Une réflexion sur la jeunesse à laquelle Stevenson attribue ces trois qualités : l'imagination qui exalte l'avenir et suscite l'espoir ; l'innocence qui nie le danger et permet de tout oser ; la faculté de sympathie qui fait de la plus anodine rencontre un événement et du moindre échange une séduction. Par la conduite qu'il a prêtée à Jim, qui, étant en quête de son identité, illustre les luttes internes que connaissent les jeunes, et qui représente la transition de l'enfance à l'âge adulte, pénétrant dans l'univers de la séduction et du mal, Stevenson semblerait encourager les jeunes à ne pas tenir compte des avis de leurs aînés, et à suivre leurs propres instincts.

Si "*L'Île au trésor*" peut être considéré comme le déroulement d'un jeu, le roman, dont le déroulement révèle que la moralité peut céder devant l'avidité et la nécessité de survivre ; que Jim, faisant face à celle-ci, se collète aux principes que lui a inculqués son éducation, tandis que son dénouement n'est pas dans la tradition morale du roman d'aventures (le criminel Silver réussit à échapper à la potence tandis que ses adversaires décident d'abandonner de ses comparses sur l'île) n'est pas pour autant dépourvu de considérations morales. On trouve ainsi :

-Une réflexion sur l'avidité : En effet, l'aventure est altérée par son but qui est l'acquisition de richesses dont la séduisante promesse anime les uns et les autres personnages, une insatiable avidité étant toutefois incarnée par les pirates et, surtout, Silver, les conduisant à oublier toute camaraderie et toute loyauté, à adopter des conduites traîtresses, à recourir à la violence et à connaître, finalement, la perte. La recherche du trésor fait apparaître, chez certains, le pire de leur nature, transformant les amis en ennemis du fait du simple espoir de l'or. Même Jim, qui était initialement pur, se trouve pris dans cette toile de cupidité, et se trouve forcé de naviguer à travers des dilemmes moraux. On peut considérer que l'histoire sert à mettre en garde contre la séduction de la richesse et son potentiel de corruption. La quête du trésor peut être vue comme une métaphore d'ambitions et de désirs qui peuvent mener à la destruction.

Comme s'avère la futilité du désir de l'or, d'autant plus que celui qui est trouvé est «sale», entaché de trop de vies ôtées, il apparaît finalement que l'intérêt de ces dangereuses aventures réside plus dans la quête même que dans la découverte.

-Une réflexion sur le devoir : Plusieurs personnages parlent du «devoir», mais c'est de façons différentes en fonction de la classe sociale à laquelle ils appartiennent. S'opposent ce fort représentant de l'ordre anglais qu'est le capitaine Smollett et le pirate Silver qui répète : «*Le devoir est le devoir*» mais en a une conception très flexible, car son désir fondamental est de devenir rapidement riche.

Il est plus intéressant d'étudier la façon dont ces bonnes personnes à l'esprit moins élevé que sont le dr. Livesey et Jim conçoivent le devoir ; ils semblent penser qu'on ne doit lui obéir qu'en fonction de la situation où l'on se trouve : ils demeurent loyaux à leurs amis, mais ne se sentent pas nécessairement obligés de se soumettre à des ordres spécifiques. C'est d'ailleurs en étant un déserteur que Jim peut être le sauveur des autres. D'autre part, le dr. Livesey sauve la vie du criminel qu'est Silver alors que le capitaine Smollett n'est pas d'accord. En fait, ces conceptions pratiques du devoir permettent aux «bons» de survivre. La conclusion du roman montre que, même si le capitaine Smollett, le chevalier Trelawney, le dr. Livesey et Jim ont différentes conceptions du devoir, ils en viennent tous à estimer que la fin justifie les moyens.

-Une réflexion sur l'opposition entre la loyauté et la trahison : Les relations entre les personnages sont marquées par des changements d'alliances et des trahisons, l'exigence de la loyauté n'étant pas maintenue. Tandis que quelques personnages demeurent inébranlables, d'autres abandonnent rapidement leurs alliés quand ils font face à l'avidité. Jim doit perdre son initiale innocence pour naviguer dans un monde où les apparences sont souvent trompeuses, et où la loyauté est mise à l'épreuve ; mais il maintient une loyauté sans faille à l'égard de ses amis. Cela le sépare de la traîtresse des pirates et, surtout, de Silver dont la duplicité se joue de cette loyauté, ce qui révèle les difficultés auxquelles fait face la confiance ; on voit que, en dépit de ses manœuvres, il conserve la loyauté de ceux qui le voient comme un leader charismatique. Le contraste entre la loyauté de Jim et la trahison des mutins fait ressortir les dilemmes moraux que pose la recherche du trésor. Ultimement, la question de la loyauté souligne la lutte entre l'ambition personnelle et la valeur de l'amitié dans une aventure périlleuse. Est ainsi soulignée la fragilité des relations humaines dans une situation de conflit et de cupidité.

-Une réflexion sur l'opposition entre héroïsme et égoïsme : Elle est inspirée par l'initiative prise par Jim qui pose la question de la part que prend l'orgueilleuse satisfaction personnelle dans la réalisation d'un exploit qui est en même temps altruiste.

-Une réflexion sur l'exercice de la liberté : S'opposent la conception de la liberté que se font les pirates et Jim.

Pour les pirates, qui sont des criminels, des hors-la-loi qui se sont donné leurs propres lois, la liberté n'est qu'opposition à la société, à ses valeurs d'ordre, de responsabilité et de propriété.

Par contre, si Jim prend des initiatives et agit à sa guise, ces actions impulsives se révèlent toutefois fructueuses, utiles à ses amis.

-Une réflexion sur la dualité humaine : Ici comme dans toutes ses œuvres, Stevenson explora la complexité morale des personnages, notamment à travers Long John Silver, qui affiche tantôt son charme tantôt sa trahison, qui oscille entre le bien et le mal. Ce personnage charismatique, qui incarne la lutte interne entre la loyauté et la trahison, met en lumière les zones grises de la nature humaine.

-Une réflexion sur le bien et le mal. On assiste à l'éternel conflit entre la société et le monde des criminels hors-la-loi. Mais, ultimement, l'aventure vécue par Jim lui a appris que la moralité n'est jamais noire et blanche, mais qu'elle change plutôt en fonction des circonstances.

En somme, "*L'Île au trésor*" est un roman explorant des questions universelles sur la nature humaine, l'aventure et les relations interpersonnelles, qui continuent de résonner chez les lecteurs.

---

---

## La destinée de l'oeuvre

"*The sea cook or Treasure Island*" fut, sous le pseudonyme de «*Captain George North*», publié en épisodes, du 1<sup>er</sup> octobre 1881 au 28 janvier 1882, dans le magazine écossais pour enfants "Young folks". Ce fut un certain échec, dû peut-être aux contraintes imposées pour plaire aux enfants qui, de plus, étaient habitués à trouver dans le magazine des histoires de haut héroïsme. Stevenson fut alors payé trente-quatre livres.

Puis il reprit le texte (y apportant de nombreuses modifications, suivant, en particulier, la suggestion de l'éditeur de "Young folks", James Henderson, de faire du sous-titre de son œuvre le titre) pour le publier en un volume, en 1883. Il le dédia à son beau-fils, Lloyd Osbourne, qui lui avait inspiré l'idée de l'île, de ses mystères et de son trésor.

Le livre eut presque immédiatement d'innombrables lecteurs enthousiastes. On raconte que le premier ministre, Gladstone, avait veillé toute la nuit pour en terminer la lecture.

Ce fut le premier grand succès de Stevenson qui fut alors payé cent livres.

Le roman devint un "best-seller". Stevenson, alors âgé de trente-trois ans, fut soudain célèbre, et, à la gloire, se joignit la fortune.

Cependant, les critiques eurent évidemment des avis partagés.

D'une part :

-Andrew Lang plaça le roman dans sa liste des romans d'aventures au troisième rang après l'"*Odyssée*" et "*Tom Sawyer*".

-L'écrivain George Meredith l'appela «le meilleur des livres pour garçons et un livre vous faisant redevenir un garçon».

-G.K. Chesterton, dans "*The myth of Stevenson*", affirma que le roman fut une réaction de l'auteur qui, pour s'opposer au pessimisme de son temps, voulut retrouver le jardin de son enfance qui était, pour lui, la représentation la plus accessible du paradis.

D'autre part :

-Le critique du journal "The Athenaeum" considéra que «dans la vie réelle, John Silver s'en serait difficilement tiré, et qu'il n'aurait pas dû pouvoir le faire dans la fiction».

-Le critique de "The Chicago dial" reprocha au livre de manquer de responsabilité morale.

-Dans "*The art of fiction*" (1884), Henry James fit des références à "*L'île au trésor*", dont il déclara que c'est un roman «aussi parfait qu'un jeu de garçons bien mené», que c'est «une délicieuse histoire», mais à laquelle, cependant, il ne pouvait s'identifier : «J'ai bien été un enfant, mais je ne suis jamais parti en quête d'un trésor censé être enterré». Stevenson lui répondit moqueusement : «*Voilà un curieux paradoxe : il peut être démontré que, s'il n'est jamais allé à la recherche d'un trésor enterré, il n'a jamais été un enfant !*» Et il indiqua la nécessité cruciale pour l'enfant de l'expérience du danger et de la peur.

Le succès ne s'est jamais démenti par la suite. Le livre devint un classique du roman d'aventures et un classique de la littérature de jeunesse. Il fut considéré comme un magnifique chaînon de la tradition littéraire anglo-saxonne si riche en œuvres consacrées aux aventures dans les mers lointaines, entre "*Robinson Crusoe*" de Daniel DeFoe (le créateur du genre), "*Moby Dick*" et les nouvelles polynésiennes de Melville, certains romans de Joseph Conrad ou de Jack London. On le voit comme un de ces très rares ouvrages capables de satisfaire le goût d'émotions fortes qui est le propre des enfants aussi bien que le sens esthétique des lecteurs raffinés.

Il fut réédité à de nombreuses reprises, certaines de ces éditions comportant même tout un appareil de notes et de commentaires.

Les traductions en d'innombrables langues se sont succédé à un rythme soutenu. Selon certaines estimations, le livre aurait été traduit dans plus de 50 langues et vendu à des millions d'exemplaires à travers le monde.

Il fut traduit en français dès 1885 par André Laurie, sous le titre "*L'île au trésor*", et publié par Pierre-Jules Hetzel ; puis par Pascal Grousset en 1911, par Théo Varlet en 1920, par Canaud en 1992, par Jean-Jacques Greif en 2023 qui, dans sa volonté d'être plus fidèle au texte de Stevenson :

-alors que André Laurie avait fait dire à Ben Gun : «*Camarades, c'est là que se trouve le trésor de Flint. Allons à terre et cherchons-le.*», préféra : «*Les gars, que j'leur dis, c'est là qu'est le trésor de Flint ; y a qu'à débarquer et l'chercher.*»

-alors que Canaud avait fait dire : «*Mille excuses, Monsieur. Tu en prends à ton aise avec certaines règles. Peut-être consentiras-tu à respecter les autres. L'équipage est mécontent.*», préféra : «*Sauf vot' respet, msieur, vous prenez vot' aise avec certaines règles. Vous srez ptêt aimable d'observer les aut'. Ce quipage est pas satisfait.*»

Le roman connu de multiples adaptations :

-Au théâtre :

-Une réalisée par Stevenson avec son neveu, Austin Strong.

-En 2006, à Paris, Ismaël Djema mit en scène Jane Hawkins, une petite fille malicieuse, qui se voyait confier par un vieux pirate une mystérieuse carte ; avec ses nombreux amis, un chevalier pipelette, un médecin froussard, un capitaine dégradé et un Tarzan qui imitait à merveille George Clooney, elle devait affronter le terrible Long John Silver et ses légendaires pirates.

-Au cinéma car les thèmes abordés (chasse au trésor, pirates, héroïsme) et le caractère «tout public» ne pouvaient laisser le septième art indifférent. On peut signaler :

1920 : *"Treasure Island"*, réalisé par Maurice Tourneur.

1934 : *"Treasure Island"*, réalisé par Victor Fleming, avec Jackie Cooper dans le rôle de Jim ; le film est considéré comme la meilleure adaptation à ce jour ; fidèle en cela à l'esprit du livre, on y voit Jim inviter Silver à venir vivre avec lui et sa mère.

1950 : *"Robert Louis Stevenson's Treasure Island"*, réalisé par Byron Haskin pour les Studios Disney.

1971 : *"Dobutsu Takarajima"* (*"Les joyeux pirates de l'île au trésor"*), long métrage d'animation en cinémascope, réalisé par Ikeda Hiroshi avec la contribution de Miyazaki Hayao et Kotabe Yôichi.

1971 : *"Ostrov sokrovishch"* (*"L'île au trésor"*), réalisé par Yevgeni Fridman (URSS).

1972 : *"Treasure Island"*, réalisé par John Hough, avec Orson Welles dans le rôle de Long John Silver.

1985 : *"L'île au trésor"*, film réalisé par Raoul Ruiz ; ce n'est pas exactement une adaptation mais un film qui rend hommage au roman en y faisant référence d'un bout à l'autre ; c'est l'histoire d'un groupe de riches oisifs qui s'occupent en reconstituant l'île au trésor dans une sorte de jeu de rôle grandeur nature et violent où les perdants meurent réellement.

1990 : *"Treasure island"*, téléfilm de Fraser Clarke Heston, où Silver fut interprété par Charlton Heston, Jim par Christian Bale (alors âgé de seize ans) et l'aveugle Pew par Christopher Lee ; c'est certainement la version la plus célèbre.

1996 : *"Muppet Treasure Island"*, film produit par les Studios Disney.

2002 : *"Treasure Planet"*, film d'animation des studios Walt Disney transposant l'histoire dans l'espace et le futur.

2002 : *"L'île de Black Mór"*, long-métrage d'animation réalisé par Jean-François Laguionie.

2007 : *"L'île aux trésors"*, réalisé par Alain Berbérian avec Gérard Jugnot, Alice Taglioni, Vincent Rottiers, et Jean-Paul Rouve.

-À la télévision :

1960 : *"Mister Magoo et l'île au trésor"*, dans la série états-unienne *"The famous adventures of Mister Magoo"* réalisée par John Huble.

1966 : *"Die Schatzinsel"*, série d'aventures allemande.

1971 : *"L'île au trésor"*, réalisé par Zoran Janjic (Australie). Diffusé en France en 1979 sur FR3.

1978 : *"L'île au trésor"*, série d'animation réalisée par Osamu Dezaki au "Tokyo Movie Shinsha" (Japon). Diffusée en France à partir de 1986 sur Canal+.

1990 : *"Treasure Island"*, téléfilm de Fraser Clarke Heston où Silver fut interprété par Charlton Heston, Jim par Christian Bale (alors âgé de 16 ans) et l'aveugle Pew par Christopher Lee.

1993-1995 : *"The legends of Treasure Island"*, série réalisée par Dino Athanassiou, Simon Ward-Horner.

1999 : *"Treasure Island"*, téléfilm de Peter Rowe, Silver étant interprété par Jack Palance, Jim par Kevin Zegers.

2007 : *"Die Schatzinsel"* (*"L'ordre des pirates"*), téléfilm de Hansjörg Thurn.

2012 : *"Treasure Island"*, téléfilm britannique de Steve Barron.

2014 : *"Black Sails"*, série qui se déroule vingt ans avant *"L'île au trésor"*.

-Dans la bande dessinée :

- 1947 : "*Shin takarajima*" ("*La nouvelle Île au trésor*"), par Osamu Tezuka.
- 1949 : "*L'Île au trésor*", par Jackson.
- 1954 : "*L'Île au trésor*" par René Pellos.
- 1955 : "*L'Île au trésor*", par M. Leroy.
- 1958 : "*L'île au trésor*", par Studio Walt Disney, Édicoq.
- 1973 : "*L'île au trésor*", par Ramón De La Fuente (dessin) et Bañolas (scénario).
- 1976 : "*L'île au trésor*", par Nino.
- 1980 : "*L'île au trésor*", par Hugo Pratt (dessin) et Mino Milani (scénario).
- 1981 : "*L'île au trésor*", par Édito-Service SA.
- 1985 : "*L'île au trésor*", par Chiqui De la Fuente (dessin) et G. Soria (scénario).
- 1986 : "*L'île au trésor*", par Christian Rossi.
- 1991 : "*L'île au trésor*", par François Corteggiani (scénario) et Michel Faure.
- 2007-2009 : "*L'île au trésor*" par Fred Simon (dessin) et David Chauvel (scénario).
- 2008 : "*L'île au trésor*" par Jean-Marie Woehrel (dessin) et Christophe Lemoine.
- 2012 : "*L'île au trésor*" par Stassen et Venayre.

-Dans les jeux vidéo :

La série de jeux vidéo d'aventures humoristiques Monkey Island s'inspire énormément de l'univers de "*L'Île au trésor*".

"*Cap sur l'île au trésor*", réalisé par Kheops Studio (2006).

-Dans un spectacle musical de 2018-2019 : "*L'Île au trésor*" de Shay Alon et Marie-Jo Zarb, au "Casino de Paris".

Signalons que, en 2005, dans le livre de Jesús del Campo, "*Les dernières volontés de Sir Hawkins*", Jim Hawkins, devenu, grâce au trésor rapporté, Sir Hawkins, reprend la plume après avoir rouvert l'auberge de l'"*Amiral Benbow*".

Le roman connu aussi de nombreuses imitations : des films tels que "*Pirates des Caraïbes*" continuent d'exploiter le romantisme de la piraterie, tentent d'enlever au roman sa place prédominante dans la culture populaire.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi  
à  
[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)